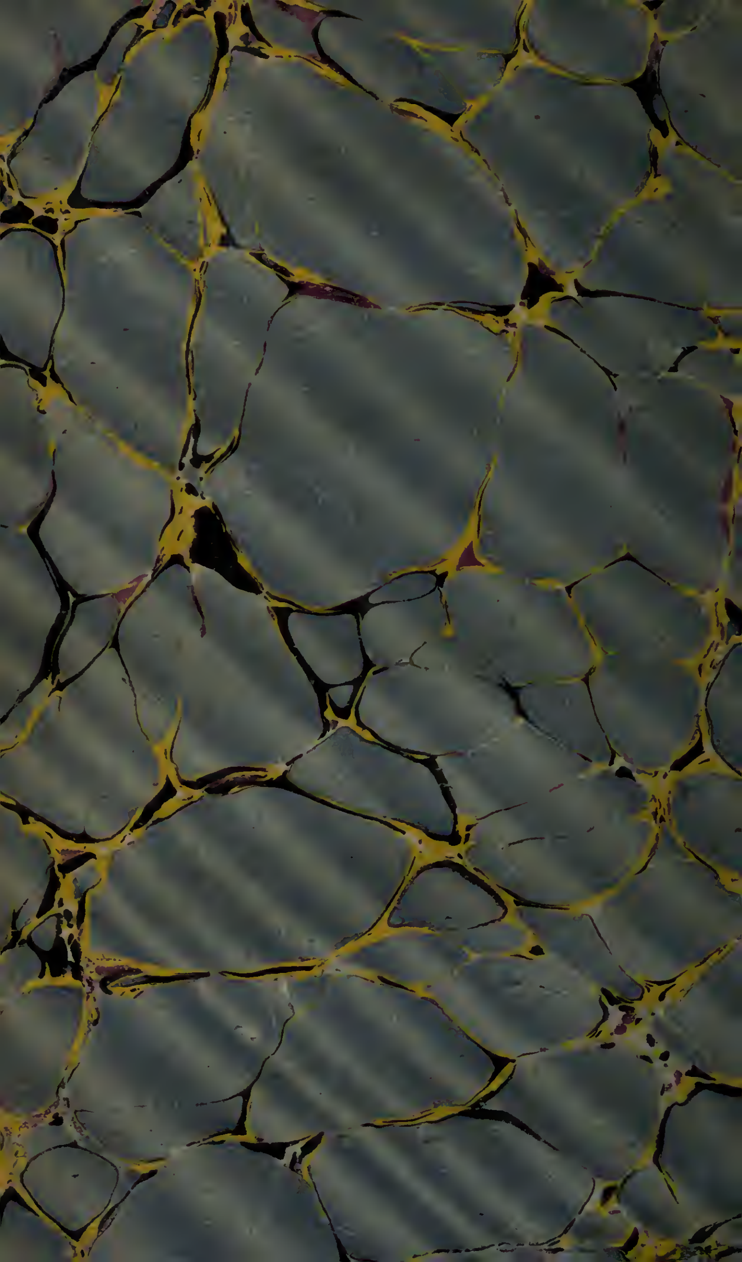
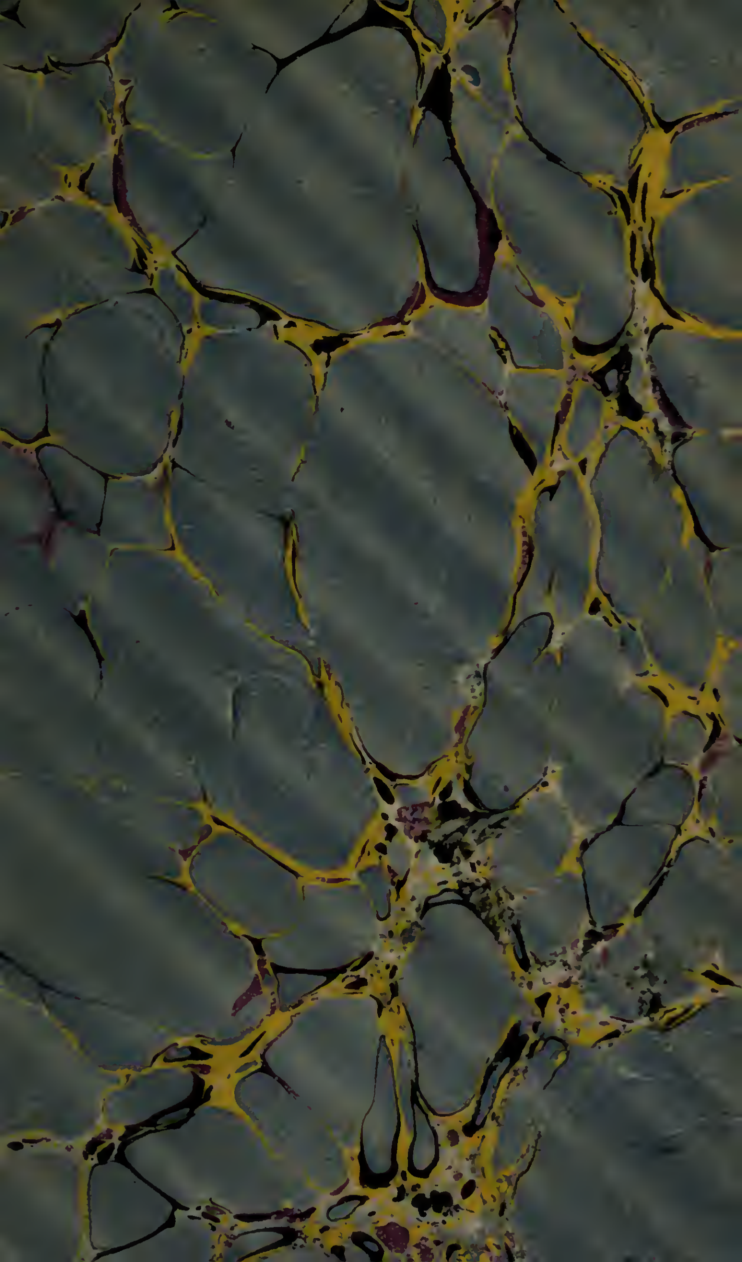




LE FESTÉJADOU

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

MARINS ET SOLDATS	1 vol.
LES MONDAINS	1 —
TOUT POUR L'HONNEUR	1 —
GLADYS	1 —
CONFIDENCES D'HOMMES	1 —
NOTES SUR LA NORVÈGE	1 —

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3098-2-95. — (Encre Lorilleux).

LE

FESTÉJADOU

— RÉCITS DU SUD —

PAR

HUGUES LE ROUX

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1895

A

SON ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE

MADAME LA DUCHESSE D'AOSTE

RESPECTUEUX HOMMAGE

H. L. R.

LE FESTÉJADOU

I

Suspendu au-dessus des gorges d'Annibal, ce jardin Péreïre est un endroit délicieux. J'y sais un banc d'arbres où j'ai passé de douces heures. Un rosier pompon formait berceau au-dessus de ma tête; des ombres de feuilles tremblaient sur mon livre ouvert. Je n'avais guère pour compagnons que les oiseaux. Leurs trilles jaillissaient des lauriers ; d'autres mâles, jaloux, répondaient dans les cassis, dans les magnolias. D'heure en heure, le beffroi de l'hôpital sonnait en dessous de la terrasse ; la vibration escaladait les marches des rochers, les plants de

genêts, jusqu'au sommet des Pyrénées. Alors je m'appuyais un peu au dossier du banc; j'étendais mes pieds, hors de l'ombre, vers la chaleur du soleil, et je n'avais plus dans la tête que le lointain murmure du Tech, d'accord avec les battements de mon cœur.

C'est dans une de ces siestes d'onze heures qu'une lettre de mon ami M. Boitel me surprit à l'improviste et remit dans ma main le bâton de voyage.

M. Boitel est conservateur du Muséum. A Paris, nos logements sont très voisins l'un de l'autre: j'habite rue Lhomond, lui rue Linné. Nous sommes garçons tous les deux, — et je puis dire vieux garçons. Son goût pour l'anthropologie égale ma passion pour l'archéologie. Nous avons ensemble un commerce régulier de visites et de lettres.

Voici ce qu'il m'écrivait:

« Cher monsieur Valois,

» Puisque vous battez le Roussillon en touriste (et particulièrement la région dite

du Valespir), oserai-je réclamer de votre inaltérable obligeance un renseignement qui est sans prix pour moi? — Vous le savez, je travaille depuis dix ans à un *Tableau scientifique des migrations des singes babouins.* Les températures qui opposent à ces simiens une barrière infranchissable ont été soigneusement établies par mes précédents tableaux. Or, un Capucin que j'ai rencontré tout dernièrement, à la table d'un de nos confrères de l'Institut, m'affirme que les babouins ont visité le Roussillon vers l'an 950. On trouverait une trace de leur passage dans quelques sculptures qui décorent la façade d'une ancienne abbaye, dite Notre-Dame d'Arles. Une pareille enquête ne peut être le fait de beaucoup de gens. Il faut posséder, pour la conduire avec succès, des clartés de plusieurs sciences, singulièrement d'archéologie. C'est donc une rare bonne fortune pour l'homme qui vous écrit... »

Il est certain que sans tomber dans le

défaut de mes confrères qui publient sans nécessité et sans choix des notes d'une prolixité fatigante, j'ai fait paraître, sur les débuts de l'ogive, un mémoire qui a été bien accueilli de quelques personnes érudites. Le charme de ce printemps pyrénéen, si doux aux membres des vieillards, m'avait un instant détourné de mes préoccupations ordinaires. Cette lettre me les rappela tout à coup. Je m'avouai que le spectacle de tant de beautés naturelles ne valait pas pour moi la grâce d'un arceau gothique. Vingt fois, dans mes promenades, j'avais regretté l'absence d'un monument, d'une ruine digne d'examen.

— Que le souvenir d'Annibal te serve d'exemple! me dis-je en souriant. Prends garde à Capoue...

Et j'allai tout droit retenir ma place à la voiture publique.

II

D'Amélie-les-Bains à Arles-sur-Tech, la route est unie. Du côté du torrent, un mur haut comme un balcon la soutient par endroits. De là on aperçoit des villas dans des bouquets d'arbres. De petits ponts y mènent, car il n'y a pas de champs que le jeu des eaux ne découpe. Les pieds dans ces ruisseaux, des orges merveilleusement tendres boivent la lumière. Le courant d'air de l'eau fait moutonner leurs épis par larges ondulations. Du côté de la montagne, des rideaux d'ifs arrêtent les vents trop froids pour la fleur des pommiers et pour la fra-

gilité des saules. La montagne surgit, en décor : nette de contour du côté de l'aurore, — fondue, perdue vers l'Occident dans des demi-teintes d'opale où glisse la coulée des neiges éternelles.

La route, qui tourne à angle droit, franchit le torrent sur un pont de trois arches. C'est du milieu de ce pont que les toits d'Arles apparaissent pour la première fois. Le coude du Tech, les arbres poussés dans les îles, empêchent de découvrir encore les deux clochers.

La tour de Saint-Sauveur se montre la première : c'est bien moins un chef d'église qu'un poste de guerre. Quand cette silhouette féodale a glissé derrière un rideau de frênes, l'architecture plus massive du monastère se découvre enfin. Et, à travers les feuillages légers, les toits d'Arles, presque tout plats, font briller leurs tuiles rouges.

Je voulus donner un coup d'œil à Saint-Sauveur avant le souper.

— L'ancienne paroisse ? me dit la ser-

vante de l'auberge. Vous la trouverez peut-être encore ouverte, le père Oms y fait des peintures.

Le sacristain était monté dans une chapelle, sur un échafaudage primitif. Il semblait absorbé par son travail. Enfin il m'aperçut et me cria d'en haut :

— Un instant, monsieur, j'achève un filet.

Il manœuvrait la règle avec des précautions qui le rendaient maladroit. Son ambition était de tracer sur le mur, fraîchement rechampi à la colle, des traits réguliers qui figuraient des jointures de pierres de taille. Quand le pinceau eut atteint le bas de la règle sans éclaboussure, il poussa un soupir de délivrance :

— Ce n'est pas bien beau, dit-il en me désignant son travail, mais nous avons peu de ressources et je ne fais pas cher, afin que l'on continue d'entretenir cette pauvre église quand je serai mort.

Il dit ces mots « pauvre église » avec une

tendresse infinie. Évidemment l'ancienne paroisse était pour lui comme une personne vivante : il la soignait ainsi qu'une vieille tombée à la charité publique.

Il continua :

— L'an dernier, j'ai redoré tout l'autel avec un tailleur de pierres, c'était un homme d'âge qui avait sur le cœur quelque chose de sa jeunesse. Il est mort cet hiver. Avant de s'en aller, il a voulu travailler un peu dans l'église. C'est lui qui a peint saint Pierre et saint Jacques, tels que vous les voyez là, en bras de chemise. Lui-même travaillait comme cela et il a souhaité mettre son souvenir dans sa peinture. Mais moi, monsieur, je me demande si cela est bien respectueux pour les saints ?... Vous n'êtes pas de ce pays-ci et probablement vous avez beaucoup voyagé. Vous rappelez-vous d'avoir vu quelque part un saint Pierre en bras de chemise ? Ne pensez-vous pas que j'aurais raison de lui peindre une tunique ?

Je louai comme il convenait la peinture de l'autel. Oms accepta mes compliments avec une modestie sincère. Il joignit les mains de regret, quand je lui dis que j'étais venu pour étudier les bas-reliefs du cloître.

— Et monsieur le curé, qui est absent! Il a été appelé à l'évêché. Il ne rentrera pas avant une semaine. Mais ne vous désolez pas. Je sais beaucoup de choses sur l'abbaye. Puis Maria-Julia vous dira le reste. C'est ma fille, monsieur. Elle a été autrefois à l'école de Figueras, auprès d'une de ses tantes qui est religieuse. On lui a enseigné le catalan, — pas celui que nous parlons, — celui des vieux livres. Elle vous contera les histoires de l'abbaye presque aussi bien que monsieur le curé.

Je regardais cet homme avec plaisir. C'était un de ces types de chrétiens « moyenâgeux » dont notre imagination aime à peupler la solitude des cathédrales. Où donc avais-je vu cette face large toute rasée, brutale de lignes, lorsqu'une pieuse

pensée n'y apportait point l'extase? Dans ces tableaux votifs où l'école espagnole a peint des gens de peuple, aux pieds de la Vierge et des saints.

Nous prîmes rendez-vous pour la soirée et je rentrai seul à l'auberge, où m'attendait une truite de torrent avec une bouteille d'un petit vin roussillonnais très capiteux et très sec.

III

Oms était cordonnier de son état. Derrière une large baie ouverte en carré de plein vent, les passants le voyaient travailler en contre-bas de la route. Il trônait au milieu de ce cadre sur un tabouret sans dossier, sa femme à sa droite, sa fille à sa gauche, s'occupaient à des travaux de broderie. Quand les sonneries des clochers annonçaient l'heure de retourner à l'église, les Oms se levaient. La mère étouffait le feu sous les cendres ; la fille jetait un châle sur ses épaules et le trio s'en allait, laissant la clef sur la porte de l'échoppe.

Je trouvai Oms et les deux femmes travaillant à la lueur d'une lampe sans verre qui fumait beaucoup du côté de la ruelle. On m'attendait, car une chaise avec un coussin était préparée à côté du père.

— Maria-Julia, dit Oms quand je fus assis, c'est monsieur que j'ai rencontré à Saint-Sauveur. Il veut savoir les histoires des Saints.

Maria-Julia avait tout de suite abaissé ses cils sur l'espadrille qu'elle brodait. Un seul regard avait épuisé sa curiosité pour un homme qui n'était plus jeune et qui devait préférer les vieilles pierres aux jolies filles. Je ne lui tins pas rancune de ce dédain et, à la lueur de la lampe, je la regardai avec plaisir.

Presque toutes les femmes de ce pays sont belles. Le bonnet de dentelles met une auréole autour des fronts et pousse la flamme des yeux à un surprenant éclat. Les tailles sont riches, les hanches saillantes, les jambes un peu longues ; la marche glisse

sur des espadrilles. Cette majesté d'allure devient soudain voluptueuse si la taille tourne, si la femme vous jette par-dessus l'épaule un regard de défi. L'escalade des montagnes a cambré tous les pieds, bombé toutes les poitrines. La danse a fait le reste. Cette race catalane l'aime d'un amour éperdu, et, tout entière, elle en a été assouplie. Nulle part, — pas même en Andalousie ou en Orient, — je n'ai vu les signes du sexe accusés avec plus de relief. Ici la beauté est si sûre d'elle-même que les femmes vont les yeux levés et leurs regards pèsent l'homme.

Maria-Julia n'avait pas cette hardiesse des yeux. Élevée entre l'église et l'échoppe, blanche du ton des amandes écrasées, elle semblait, avec l'ombre qui cerclait ses yeux, le carmin qui donnait à sa pommette l'aspect d'une pomme-reine, comme une cire peinte dans une chapelle.

Elle se leva pour nous servir l'anisette, et soudain mon rêve de virginité s'envola. Dès

que cette fille se mouvait, on songeait bien moins à une vierge qu'à une danseuse. Cela tenait à la souplesse de sa taille qu'elle renversait sans effort pour rattraper le peloton de laine roulé sous l'établi, — à la grâce involontaire de tous ses mouvements.

Le même contraste était dans la chambre de Maria-Julia, où le père me conduisit.

Sur un autel blanc et bleu, une Vierge Dolorès était habillée comme une poupée. Elle voisinait sans embarras avec quatre mauvaises lithographies qui représentaient le *Balladou*, la danse du pays. On y voyait les filles enlevées de terre par leurs *festéjadous*, — c'est un mot patois qui n'a pas en français de synonyme exact. Le *festéjadou* n'est ni le promis, ni l'amant ; c'est le garçon qui mène la jeune fille à la « Fête » ; celui qui danse avec elle sur la place de l'église ; enfin ce que en style d'opéra-comique, on appelle un « galant ».

Cependant Oms avait descendu de dessus

une planchette un vieux livre cartonné de lilas, un prix que Maria-Julia avait gagné autrefois à l'école de Figueras. Le sacristain lut le titre tout haut : *Libre de la translacio dels invisibles y gloriosos martirs de Jesus-Christ Abdon y Sennen, en la vila d'Arlès*, etc La religieuse avait ajouté quelques lignes à la plume qui louaient la docilité et la piété de Maria-Julia.

— Vous trouverez là dedans, dit Oms en baissant sa lampe, tout le gros de l'histoire. Mais il y a des miracles nouveaux. Maria vous les contera.

Nous cherchâmes la jeune fille des yeux.

— Maria, fit la mère, est allée chercher la clef de l'église.

... Je m'en retournai à pied.

Au coin de la ruelle, je dérangeai un couple qui causait.

— Des amoureux, pensai-je.

La femme avait fait un mouvement en m'apercevant. Une seconde elle entra dans la clarté de la place et il me parut que je

reconnaissais cette silhouette gracieuse. Mais je réfléchis que tous les bonnets et toutes les filles de ce pays-ci se ressemblent ; — et puis, ce n'étaient pas mes affaires.

IV

Le lendemain, je prenais le soleil en fumant mon cigare, lorsque Maria-Julia me dépassa sur la route. Elle se rendait à Palalda. Je lui proposai de l'accompagner.

— Volontiers, fit-elle, car les filles d'Arles ne montent guère là-haut sans un cavalier. Cela va très mal entre Palalda et Arles depuis que ces mécréants ont fait injure aux Saints.

Elle me conta que dix ans auparavant, il y avait eu bagarre entre les gens de la plaine et ceux de la montagne. Les garçons de Palalda avaient refusé de saluer la châsse

des Bienheureux Martyrs Abdon et Sennen, un jour de procession. On s'était tragiquement battu et le sang avait coulé.

—Ce sont les gitanes, dit Maria-Julia, qui ont gâté ceux de la montagne. Ces gens de la route ne croient ni à Dieu ni au diable. Ils font la contrebande, ils volent, ou bien ils mendient. Tenez, comme cette vieille que voilà...

Ma compagne me montra une pauvresse qui debout, au coin du pont, regardait couler le torrent en marmottant des paroles. Sous un fichu noir, cette mégère portait, comme une religieuse, un serre-tête blanc. Une besace était jetée sur son épaule.

— Bonjour, Comails, dit Maria-Julia avec une politesse peureuse, quand tu passeras devant chez nous, demande des espadrilles à mon père.

La vieille ne se retourna point. Mais elle répondit en « gavache » une phrase qui fit rougir Maria-Julia.

Palalda n'apparaît qu'au sortir d'Amélie.

L'aspect de ce village émergeant des jardins, couronné par les ruines de ses tours, est d'un Ksar berbère. Les potagers escaladent la montagne par une série de terrasses à pic que relient des vignes ; des feuillages d'oliviers font courir un frisson d'argent sur ces pierres écroulées. Le village lui-même est bâti sur le roc. Chacun a planté sa maison comme il a voulu, sans se préoccuper des voisins. Les ruelles montent en échelle, gravissent et descendent des marches. Une masure à quatre étages ouvre par derrière en rez-de-chaussée. Des gens habitent en bas ; un mulet ou des porcs passent leurs museaux par la fenêtre d'une mansarde.

Maria-Julia marchait le long des murs dans la bande d'ombre. Je la suivais un peu essoufflé.

Elle me dit en haut :

— Voulez-vous voir la porte de l'église? Moi j'ai à faire à l'auberge chez les Ripoll.

Comme tous les cabarets catalans, l'au-

berge des Ripoll fermait sur la rue par deux rideaux de mousseline.

Derrière cette gaze légère, j'entendis qu'on se querellait :

— Veux-tu que je te donne un conseil? disait une voix d'homme, goguenarde et rauque. Ne t'acharne pas, Julia, après mon neveu : aujoud'hui Valent prend son plaisir ici, demain là. Dans le fond, il ne tient qu'à la montagne et à son fusil. Il aime mieux serrer dans ses bras un ballot de tabac qu'une jolie fille. Et tous les garçons de Palalda ressemblent à Valent. Crois-moi, laisse-les à leurs affaires. Tu trouveras ce qu'il te faut dans Arles : c'est plein de brodeurs d'espadrilles.

Là-dessus le rideau de mousseline s'agita et Maria-Julia reparut sur le seuil de l'auberge. Derrière elle j'entrevis le vieux Ripoll. Sa barettine rouge lui tombait sur le sourcil. Une barbe blanche lui descendait au milieu de la poitrine. Son nez droit battait des ailes à chaque reprise de souffle. Et dans

une figure de métal, ses yeux avaient conservé l'éclat farouche de leur jeunesse.

Je pensai que ce Ripoll devait avoir le même âge que moi ou à peu près. Mais ma vie de bibliothèque, mes habitudes sédentaires m'avaient mal disposé à une comparaison de tournure avec ce colosse de plein air. Je me sentis humilié sous l'ironie du regard dont il me toisa. Et j'éprouvai quelque satisfaction, chemin faisant, à entendre déclarer par ma compagne que le Ripoll était un abominable *trabouquère*.

Maria-Julia ne le ménageait pas. Mais il ne fut point question du neveu.

V

J'attendais sans patience le retour du curé d'Arles. Je trouvai en lui un ecclésiastique d'une parfaite courtoisie, assez au fait des questions d'archéologie, un peu affirmatif, peut-être, en matière historique, — mais cela était chez M. l'abbé Pujol un effet du sacerdoce plutôt qu'un penchant de l'esprit.

— Tout ce que nous savons des saints martyrs Abdon et Sennen, me dit le curé d'Arles, c'est qu'ils habitaient en Perse, dans la première partie du IIIe siècle après Jésus-Christ, une ville diversement dénommée

Cordula, — *Chorodra*, — *Corduba*, — et même *Carduba*. Ils y occupaient un rang élevé et ils étaient désignés sous le nom de *reguli*, dont le sens n'a pu être déterminé. Étaient-ce des princes ou des chefs de tribus, gouvernants de petites principautés, à l'instar des barons et seigneurs du moyen âge ? Cette opinion aurait pour elle le sens attribué au mot *regulus* dans le *Glossaire* de Du Cange. Il avait souvent le sens de comte *(Comes)*, comme *sub-regulus* celui de vicomte. De même l'histoire des saints de Catalogne, dit des deux bienheureux : « *Los B. Martires Abdon y Senen fuéron Reyes, no muy poderosos...* » Quoi qu'il en soit, il est certain que, dès l'âge le plus tendre, ces deux héros chrétiens sacrifièrent généreusement les douceurs d'une position très élevée, suivant le monde, et toutes les espérances du siècle, aux opprobres de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'était le temps où l'Empereur Dèce ensanglantait tout l'Orient de ses cruautés. Il avait fait connaître qu'il enverrait

au supplice quiconque donnerait la sépulture aux cadavres des chrétiens décapités. Au plus fort de ces rigueurs, des païens se présentèrent devant le tyran et lui dirent : Voilà que ceux à qui vous avez laissé la vie dans votre victoire, recueillent les corps des chrétiens et les cachent dans leurs demeures. » — « Quels sont ces profanes ? demanda Dèce. — Abdon et Sennen. » A l'instant même, l'empereur commanda qu'on jetât les jeunes gens en prison, avec les autres chefs persans qu'il méditait d'amener à Rome, pour relever la pompe de son triomphe.

Je ne pus m'empêcher de faire remarquer à M. l'abbé Pujol que nul historien, en dehors des Bollandistes, — qui sont suspects, — n'a parlé des campagnes de l'empereur Dèce du côté de la Perse.

— En ce cas, me répondit le curé d'Arles, admettez simplement avec Tillemont, d'après Florus, que nos Saints Martyrs ne furent point arrêtés en Perse, mais qu'ils vinrent

de leur plein gré à Rome, — *ad orationem*, — c'est-à-dire pour y visiter les tombeaux apostoliques. Ce qui est hors de doute, c'est qu'ils furent conduits l'un et l'autre dans l'amphithéâtre, dépouillés de leurs vêtements et revêtus de leur foi comme d'une armure. On avait lâché contre eux deux lions et quatre ours furieux ; mais ces bêtes, oubliant leur férocité naturelle, se couchèrent comme des agneaux aux pieds des deux Saints. Il fallut que des hommes, plus cruels que les animaux sauvages, tuassent Abdon et Sennen à coups de trident. Un sous-diacre nommé Quirinus vint, pendant la nuit, recueillir leurs corps. Il les ensevelit dans sa demeure le trois des Kalendes d'août : c'est ce que nous apprennent les Bollandistes.

Je me souvenais d'avoir admiré à Rome, dans la catacombe de Saint-Pontien, une peinture du VIIe siècle qui représente Abdon et Sennen vêtus de sayons en poils de chèvre et coiffés de chapeaux pointus.

J'exprimai mon étonnement que Rome se fût dessaisie de reliques si considérables au profit d'un couvent de Valespir.

— Ce fut, me dit M. l'abbé Pujol, l'œuvre d'un grand serviteur de Dieu, Arnulfe, abbé d'Arles. Désespéré de la misère où il voyait plongés les gens du Valespir, il vint chercher à Rome des reliques qui protégeassent ses frères contre la colère de Dieu. Ce n'était pas un médiocre péril de traverser tant de contrées inhospitalières avec un si précieux bagage. Le saint religieux eut l'inspiration de faire construire deux barriques ; chacune fut divisée en trois compartiments. Arnulfe plaça les reliques dans les cavités du milieu ; il remplit de vin les compartiments extrêmes, comme s'il n'eût porté avec lui que sa provision de voyage. Mais tout de même la présence des reliques se manifestait. Chaque fois que l'on traversait un village, les cloches d'elles-mêmes se mettaient en branle. Le miracle se produisit notamment au Perthus, à l'Écluse, à Maureillas,

à Céret, enfin à Arles. Les Saints touchaient au port et il est constant que leur présence fit cesser tous les fléaux dont ce pays-ci avait été mortifié.

M. l'abbé Pujol me donnait ces renseignements devant le magnifique rétable qui raconte eu douze tableaux l'histoire des Bienheureux Persans.

Je n'épargnai point les louanges aux bustes incrustés de pierreries qui contiennent les reliques. Puis je conduisis l'ecclésiastique au dehors pour l'interroger sur deux monstres fantastiques qui décorent le porche et semblent des bêtes sauvages dévorant des nouveau-nés. C'étaient là sans doute les babouins dont le Capucin avait signalé la présence à mon ami M. Boitel, du Muséum.

Le curé leva les mains :

— En ce qui concerne ces figures, personne ne pourra mieux vous renseigner que la fille de mon sacristain. Elle a été élevée par les religieuses dans un couvent de Cata-

logne. On lui a conté toutes les légendes du pays. Si elle ne vous satisfait point, nous verrons à consulter des correspondants que j'ai *tra los montes*.

En quittant le cloître. Je passai chez Oms. Mais je trouvai le cordonnier seul avec sa femme, dans l'échoppe.

— Maria-Julia, me dit-il, a pris ce matin la diligence d'Espagne. Elle va faire une retraite à Figueras. Elle ne nous reviendra pas avant une quinzaine de jours...

VI

Au lieu de monter dans la diligence, Maria-Julia était sortie du bourg à pied par la route de Céret. Elle avait marché jusqu'en vue de Palalda, et, la main sur les yeux, elle interrogeait la descente.

Presque aussitôt une tartane parut dans la côte. Deux mules attelées en poste allongeaient leur trot. Valent était assis sur le brancard. De loin il agita son fouet.

— Pourquoi, — dit-elle, quand il eut arrêté ses bêtes en pleine vitesse, sans doute pour montrer sa force, — pourquoi as-tu mis ta barettine du côté de la doublure noire?

Il répondit :

— Bah ! elle est vieille, nous en achèterons une neuve à Figueras.

Et il lui tendit la main pour l'enlever sur le marchepied.

Maria-Julia vit un coussin qu'il avait disposé pour elle. La paille aussi était renouvelée. Toute rouge de plaisir, la jeune fille s'assit au fond de la tartane. Elle eut souhaité que Valent tournât la tête afin de le remercier par un sourire. Mais de nouveau il s'était allongé sur le brancard. Ses mules l'occupaient ; puis il résistait au plaisir de la regarder, par fierté d'homme qui veut rester maître de tout, même de son désir. Maria-Julia ne chercha pas le motif de cette attitude. Elle l'accepta. Peut-être au fond en fut-elle heureuse. Elle venait de se donner sans possibilité de reprise. Elle lui savait gré de cette réserve qui la laissait respirer.

Ainsi ils allèrent pendant une demi-heure. Au bord d'un gué, que l'eau traversait, Valent mit ses bêtes au pas ; la voiture fut

rudement secouée, alors il se retourna et jeta derrière lui :

— Tu es bien, là dedans?

— Très bien, mon cœur.

Elle se rapprocha un peu, jugeant que c'était son désir.

Il ajouta :

— Ce sont les travaux du chemin de fer qui abîment la route.

Elle avança la tête hors de la bâche. Sur le bord du chemin, des terrassiers remuaient une terre sanglante; d'autres attaquaient le roc à coups de pic.

Valent secoua le menton et dit sentencieusement :

— Le chemin de fer, c'est mauvais pour le pauvre.

Marie-Julia regarda le remblai en fronçant les sourcils. Mais comme elle rentrait dans l'ombre de la bàche pour échapper aux curiosités des ouvriers, tout de suite, ses yeux s'adoucirent; elle contempla avec adoration ce beau garçon qu'elle aimait et qui

avait ainsi des opinions sur des choses incompréhensibles pour elle.

La ville passée, les mules prirent le grand trot dans la plaine Saint-Georges. Le vent s'était levé du côté d'Espagne. Il faisait battre les branches des chênes-lièges et des oliviers, la bâche sur les cerceaux, les cheveux légers de Maria-Julia au bord de son bonnet.

Valent cria dans sa main roulée comme une conque :

— C'est la marinade.

Au sortir de Moreillas il l'appela encore une fois sur le devant de la tartane :

— Regarde donc !...

Dans un nuage de poussière une fantastique carriole venait d'apparaître traînée par quatre chiens. Un homme et une femme en loques étaient attelés dans les brancards. Un monsieur qui avait une redingote sans boutons, un fez et des lunettes à panier, poussait par derrière comme un arc de soutien.

Valent cria encore une fois :

— Ce sont des trimards. Ils couchent dans leur voiture. Voudrais-tu demeurer là dedans ?

Elle rit de tout son cœur :

— Je pense, Valent, qu'avec toi on serait bien partout...

Ils s'arrêtèrent au Perthus pour rafraîchir les mules. Au-dessus de leur tête le fort de Belle-Garde couronnant le mont de ses lignes géométriques.

Elle leva vers la forteresse des yeux un peu craintifs.

— C'est bientôt, demanda-t-elle, que tu seras soldat ?

— Dans trois semaines.

Maria-Julia soupira.

— Si seulement on pouvait t'envoyer ici.

Autrefois, sur la fin de son temps, elle l'avait aperçu dans une veste bleue de chasseur. Malgré sa mauvaise tête, une sardine rouge sur la manche récompensait son adresse à manier le cheval. Elle songeait

avec effroi à ce mois que son festéjadou passerait loin d'elle, au milieu des tentations de la ville. Les cœurs d'homme, même ceux que l'on croit le mieux attachés, cela se prend d'un coup d'œil, par une fenêtre. Elle eût mieux aimé le confier à cette solitude, sûre comme une prison. Sa gorge se serra quand Valent riposta d'un air fâché :

— Ne me souhaite pas d'aller à Belle-Garde, Julia, on ne s'y amuse point.

Songerait-elle à s'amuser quand il serait parti !

Ils remontèrent dans la tartane. L'entrain des mules, heureuses après l'effort de la montée de se laisser porter par la pente, gagna les deux jeunes gens. Maintenant Maria-Julia ne craignait plus d'être reconnue. Elle s'assit près de son ami. La langue de Valent s'était déliée.

Ils entrèrent dans le premier village catalan avec une fanfare de grelots et de coups de fouet. Les habitants étaient en rumeur. Par groupes ils commentaient avec des flots

de paroles sonores, de grands placards jaunes ou on lisait :

ELECTORES DE LA JUNQUERA!

SI VOTAIS A TELLO VOTAREIS LA LIBERTAD!
VOTAREIS LA REPUBLICA!

Quelqu'un se détacha du groupe qui vint prendre à la bride la mule de flèche. C'était le vieux Ripoll. Valent parut furieux de la rencontre, pourtant il sauta du brancard et dit :

— Que fais-tu ici, oncle ?

L'aubergiste répondit :

— N'est-ce pas la foire de la Vraie-Croix ? Je viens pour nos affaires.

Il jeta un coup d'œil à Maria-Julia. Puis, sans se préoccuper de la mauvaise humeur de Valent, il le prit par le coude pour lui parler à voix basse, il l'éloigna de la tartane.

Maria-Julia tendait l'oreille.

Elle ne recueillit que ces mots de Ripoll :

« Oui, ou non, peut-on compter sur toi ? Ils sont là dans l'auberge qui t'attendent. »

Valent revint à la jeune fille :

— Maria, dit-il, prends les devants, il faut que je cause avec mon oncle... Je te rattraperai sur la route.

Quelque temps elle marcha dans la poussière, les yeux mi-clos à cause du soleil. Mais la chaleur était ardente et elle se fatigua vite.

Pour attendre Valent, à la sortie du bourg, elle s'assit près d'une haie de cactus. Du côté du chemin parcouru les montagnes se levaient comme une barrière menaçante. Elles semblaient dire : « On ne repasse pas, c'est fini. » Et des pensées tristes envahirent le cœur de Maria-Julia. A la vitrine du cabaret où Valent était entré, il y avait un portrait de la reine d'Espagne. Elle tenait son fils sur ses genoux. La mère et l'enfant regardaient devant eux avec une mélancolie qui demandait protection. Maria avait compris, tout en gros, que les hommes qui discutaient devant l'affiche jaune étaient des ennemis de cette veuve et de cet orphelin.

Que pouvait-on comploter contre eux? On les chasserait, on les tuerait peut-être? Et soudain ces images royales s'effacèrent de la pensée de Maria. Elle-même elle se vit sur une grande route, dans un endroit inconnu. Elle tenait un enfant par la main : le fils de Valent. Ils étaient bien las... Leurs pieds ne les portaient plus... Elle voulait appeler :

— Valent!..

Mais, comme dans les rêves, sa voix était serrée.

Pour chasser ce cauchemar elle se leva. Elle étendit les mains et poussa un léger cri. Une pointe de cactus avait piqué un de ses doigts. Cela lui donna de la terreur, comme un mauvais présage. Les martyrs ne lui envoyaient-ils point cet avis de ne pas aller plus loin? Avec une ferveur d'angoisse la litanie jaillit de ses lèvres :

Los de Arles vos reclaman !
Soccorren nos en eix do!

Elle prit sa course du côté de la ville. Elle

allait, essoufflée, avec des larmes sur la figure. Elle atteignait les maisons quand la tartane déboucha. Valent était assis sur le brancard, souriant de la dernière plaisanterie qu'il avait jetée à ses compagnons. Il vit les bras tendus de Maria-Julia, les pleurs dans ses yeux. Et, arrêtant brusquement son attelage :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Valent !

Maria-Julia se serra contre le cœur de son festéjadou et montra le doigt qui enflait. Cinq ou six fois il baisa la piqûre :

— Si la fièvre revient, voilà le remède.

Elle recommença de rire. Et quand les mules dépassèrent la place où elle avait appelé les Saints, elle n'y jeta même pas les yeux.

VII

Ils avaient convenu qu'ils feraient ensemble un tour de ville, qu'ils souperaient à l'auberge du Commerce puis que Valent conduirait Maria-Julia jusqu'à la porte de son couvent. Donc ils allèrent vers les quartiers neufs. Comme ils regardaient les façades de ces nobles demeures une fenêtre s'ouvrit, une jeune femme coiffée d'une mantille sortit sur le balcon.

Abritant ses sourcils de sa main, elle regarda le soleil qui se couchait sur la campagne; puis elle s'accouda près d'un pot d'œillets et paresseusement laissa traî-

ner ses yeux sur la rue. Elle vit les deux amoureux et sourit. Son sourire était éblouissant.

— Quelle belle dame! dit Valent.

Sa narine palpitait de désir.

Maria-Julia répondit comme un écho:

— Oui, une belle dame...

Ils s'éloignèrent. Comme elle ne parlait plus il s'arrêta et fit assez brusquement :

— Qu'est-ce que tu as? Ton doigt te brûle?

Elle dit avec mélancolie :

— Je pense, Valent, que j'aurai beaucoup à pleurer s'il te reste tant d'yeux pour les autres femmes.

Mais il sourit et la prit par la taille :

— Viens danser. Cela fera passer ta jalousie.

On dansait partout ce soir-là à Figueras, en l'honneur de la Vraie-Croix, les fonctionnaires, au Lyceo, les petits bourgeois au Ménestrel, le peuple à l'Erato. Les filles de campagne avaient amené leurs festéjadous.

Sous les yeux des mères et des jeunes sœurs, elles tournaient, les yeux à terre, les figures recueillies; mais les gorges, tout le buste, collés au corps des hommes. En dansant, elles ne parlaient point. Et, dans cette cohue, malgré l'audace des prises, le trouble des arrêts sur place, des balancements imperceptibles, l'âme du bal était une décence, mystérieuse comme l'amour.

Le festéjadou avait décidé qu'il ferait oublier à Maria-Julia l'heure de la rentrée au couvent. Peut-être ses deux sorciers lui avaient donné le *bar Lachi* qui rend les femmes folles. Il lui prit l'âme en dansant. Avant, elle croyait l'aimer, elle ne s'y connaissait pas. Quand la musique fut finie, ils sortirent avec la foule. Elle ne lui demanda même pas où il la menait. Ils ne se parlaient point. Elle s'accrochait à son bras, mais vraiment il était tout seul. Maria-Julia crut qu'elle s'était endormie pendant qu'elle dansait. Et s'il lui avait versé un philtre, le charme dura longtemps

car elle rit, le lendemain, quand elle se réveilla au jour, à côté de lui, dans le lit de l'auberge.

Amoureux l'un de l'autre, ils vinrent s'accouder sur le balcon. De là ils découvraient la place de Figueras.

Les feuilles encore rares des platanes laissaient apercevoir la façade des maisons. En se penchant sur l'appui du balcon, Maria vit des files de tartanes dételées, roue à roue, les brancards à terre. Leurs bâches neuves vibraient à la lumière comme des voiles à la mer. Quelques calèches de formes archaïques montraient leurs doublures d'étoffes claires et rayées. Du côté de la campagne, un flot incessant roulait des barettes rouges, des velours noirs, des franges de capes, des foulards tapageurs d'où des garçons de campagne émergeaient sur leurs mules, le pied dans un étrier de bois. Ces courants débouchaient sur la place. Ils se déroulaient en spirales autour des étalages de couteaux, d'alcarazas. Ils faisaient flaque devant les

dentistes en plein vent, devant les chanteurs de complaintes qui expliquent des tableaux d'aventures criminelles. Et de toute cette foule remuée, babillante, s'élevait une clameur rauque, que dominaient, par bouffées, des pinçages de guitares, des nazillements de barytons :

... Publicaron los diaros
Las horrosas desgracias
Que ejecuto una mujer
En la ciudad de Almansa...

Ce mouvement les appelait. Ils descendirent, lui, l'air vainqueur, un cigare à la bouche, elle, un peu pâle, appuyée à son bras. Ils firent le tour du marché aux taureaux, du marché aux chevaux, et du marché aux cochons noirs. Valent s'arrêtait devant les étalons avec des phrases de connaisseur. Il quittait le bras de Julia pour palper un rein, toucher un boulet. Elle le regardait avec plaisir. Mais, elle souffrit qu'il fût trop distrait d'elle, et elle l'entraîna hors de la foule.

Elle n'était pas sûre si elle marchait sur la terre ou bien dans les nuages. Et tout la grisait, ces écharpes qui pendaient des balcons, ces cris autour d'eux, ces paroles que Valent lui disait dans l'oreille en la chatouillant avec sa moustache.

Il l'avait entraînée vers la place du Vieux-Marché. C'est là, sous les arcades, que l'on vend pour les femmes les choses de coquetterie. La foire de Figueras, c'est la foire aux corsets. Il y en avait d'accrochés du haut en bas des boutiques — et comme ils étaient éclatants ! On devinait qu'ils faisaient la taille fine, serrée par en bas, comme une guimpe d'abeille. Les hommes s'arrêtaient là devant, et ils avaient l'air de rêver.

Valent la fit entrer dans une de ces boutiques et il lui paya un des plus beaux corsets de l'étalage. Il était tout rose avec une dentelle noire, et pourtant, dans le faux jour, il se moirait comme une aile de pigeon. Le garçon profita d'une seconde où la marchande retournait à son étalage pour attirer

la jeune fille contre sa poitrine. Elle sentit la force de ses mains à travers les baleines souples et il lui appuya son baiser au milieu du cœur.

Elle aussi, elle voulait faire un cadeau à son festéjadou. Elle se demandait :

— Qu'est-ce que je vais lui donner ? Une ceinture ?

Ils s'étaient arrêtés devant des gens qui jetaient des couteaux. Valent était merveilleusement habile à ce jeu-là. Il envoya quatre couteaux dans l'étoile de la cible. Maria-Julia était fière de son succès. Elle choisit le plus beau couteau pour le lui offrir. Le manche était en corne et en cuivre; il y avait le mot « recuerdo » écrit sur la lame. Valent fit semblant de lever cette arme sur sa compagne.

Il dit en riant :

— Si jamais tu me trompes!

Elle aurait dû lui demander une pièce pour conjurer le sort; mais elle ne pensait plus.

Souvent il lui avait dit :

— Quand nous irons à Figueras, je te conduirai au Guignol.

Le cabaret où il la mena était haut comme une cathédrale. Des centaines d'hommes buvaient de l'anisette autour des tables. Le Guignol était dans un coin. On riait beaucoup. Mais elle n'écouta pas les marionnettes. Elle regardait les servantes du cabaret. Jamais elle n'avait vu des filles pareilles. Elles venaient s'asseoir à côté des hommes, presque sur leurs genoux. Leur figure était toute blanche de plâtre, leur bouche rouge de peinture. Pourtant les hommes s'empressaient autour d'elles. Ils leur enlaçaient la taille, ils les embrassaient devant tout le monde.

Maria-Julia sentit qu'elle avait peur. Elle dit à Valent :

— Emmène-moi !

Comme ils se rapprochaient de la porte, une fille qui versait de l'anisette se retourna. Elle et Valent se reconnurent. La

fille lui jeta un regard de haine, puis elle dit en tendant sa joue à un buveur :

— Baise-moi et donne-moi deux pesetas. Ce sera pour élever l'enfant de Valent qui n'a pas de père.

Maria-Julia vit dans la main de Valent le couteau qu'elle lui avait donné. Il voulait se jeter sur la fille. On les sépara, mais il cria de la porte :

— Au revoir, Dolorès !

Maria-Julia crut qu'elle-même avait reçu le coup de couteau. Ses jambes tremblaient. Il dut la soutenir.

— Valent, dit-elle, tu m'as menti.

Mais il jura :

— C'est elle qui ment ! une Bohémienne qui est allée avec n'importe qui ! Qui sait ? Avec le vieux Ripoll, peut-être !

Il frappait du pied, il étendait son poing. Maria-Julia essayait de le calmer ; mais elle n'avait plus de courage.

Pourtant elle espérait encore qu'il lui dirait un mot tendre. Elle ne demandait

qu'à le croire. Il n'était plus avec elle : il était avec cette fille qui l'avait insulté. C'était à elle qu'il parlait entre ses dents.

Ils arrivèrent ainsi à la porte du couvent. Ils s'embrassèrent, mais sans joie.

Valent demanda :

— Quand rentres-tu chez tes parents ?

— Dans quinze jours ?

— C'est bon.

Et il s'éloigna.

VIII

Ce soir-là, après mon souper, je descendis jusqu'à l'échoppe de Oms pour savoir si Maria-Julia n'était pas rentrée de Figueras. Pas de lumière à la fenêtre. Je collai ma figure aux carreaux et je regardai dans l'intérieur de la maison. Je ne vis personne. Pourtant il y avait quelqu'un dans l'échoppe et l'on m'avait aperçu, car la porte du petit couloir s'ouvrit.

La voix d'Oms dit dans l'ombre :

— Entrez, monsieur.

Je demandai :

— C'est comme cela, père Oms, que vous restez dans le noir ?

— Dans le noir ! vous pouvez le dire ! Regardez.

Dans la chambre, j'aperçus deux formes de femmes agenouillées sur le pavé. Oms tendit le poing vers elles, et sa violence m'étonna. Ses gestes de sacristie semblaient ordinairement enveloppés d'un surplis.

Il se frappa le front.

— Cela m'a fait autant de mal, monsieur, que si j'avais trouvé la Vierge en morceaux sur le pavé de l'église... Ah ! gueuse ! gueuse ! Basilic ! Démon de femme !

Je tâchai de le calmer.

— Voyons, lui dis-je, ne l'effrayez pas.

— Hein ?

Il me regarda moi-même comme si j'eusse été le Basilic du psaume. Puis sa face se détendit et prit une expression pitoyable d'accablement.

— Figurez-vous qu'elle nous a dit : « Père, mère, si vous voulez me tuer, tuez-moi... Faites-moi boire quelque chose, je le boirai... Mais ne me défendez pas de retourner vers

lui, parce que j'y reviendrai tout de même. »

Je demandai timidement :

— Et le jeune homme est un gendre impossible pour vous ?

Oms vociféra :

— Un garçon de Palalda !... Je donnerais ma fille à un garçon de Palalda ! Moi ! Oms ! Sans compter que c'est le plus grand brigand de tous. Vous le connaissez peut-être ? le neveu de l'aubergiste Ripoll, Valent.

J'avais aperçu le festéjadou de Maria-Julia dans un débit de tabac d'Amélie. Il n'y avait pas à dire : sa tournure valait mieux que sa réputation. Je savais que l'on reprochait au garçon quelques coups de fusil douteux dans le Serrat del Mer, puis un tas d'histoires avec les douaniers et les gendarmes. Oms avait dû jeter tout cela à la tête de sa fille. Mais c'étaient là des arguments de colère dont la valeur s'affaiblirait avec le temps. Vingt fois j'avais entendu Oms lui-même parler avec éloge des Car-

listes et de leurs batailles contre la gendarmerie. D'ailleurs, il ne fumait que du tabac de contrebande. Le véritable motif de l'indignation du bedeau, c'était l'antique injure faite par les gens de Palalda aux saints d'Arles. Cet argument-là était sérieux. Les amoureux avaient le loisir de se morfondre ou d'aller plus avant dans leur péché. Toutefois il me parut que je devais refroidir, dans son premier bouillon, la fureur du père.

— Oms, lui dis-je, vous êtes un bon chrétien. Vous ne devez pas vous mettre en colère, même pour le service de Dieu. Allez donc un peu prier à Saint-Sauveur. Vous y serez seul. Votre sang s'apaisera. Moi, si vous le permettez, je dirai un mot à votre fille.

Le bedeau hocha la tête :

— Vous avez raison, monsieur. J'ai besoin de prier. J'y vais. Vous, tâchez de ramener Julia. Mais, je n'y compte guère. Les Oms, voyez-vous, je les connais : il y en a qui

sont partis pour le bien ; il y en a qui sont partis pour le mal ; il n'y en a point qui soient revenus sur leurs pas.

Il sortit et je toussai légèrement pour avertir les deux femmes.

Elles étaient à genoux au milieu du pavé, la mère, la fille, au bras l'une de l'autre, dans l'attitude des saintes femmes qui se soutiennent au pied des calvaires. Ni l'une ni l'autre ne pleurait. Elles ne parlaient pas non plus. Leurs regards s'attachaient au sol. Seulement la mère était immobile tandis que Maria-Julia, de temps en temps, branlait la tête. Son geste semblait dire :

« Voyez tout de même ce qui arrive. »

Et aussi :

« Je ne céderai pas. »

Je me tenais debout devant elles, un peu gêné de les voir à mes pieds. Je me précipitai dans une phrase sans issue :

— Julia... ma chère amie... vos parents... quel malheur !

Sûrement c'était un malheur que son

cœur fût tombé aux mains de celui-là, car personne maintenant ne pouvait plus l'en tirer. Quoi? Il avait tué? Les gendarmes avaient voulu le mettre en prison? Il était joueur et brutal? Elle ne disait pas non; mais que lui importait à elle?

— L'estimou...

C'est-à-dire, tout ensemble:

« Je l'estime, je l'aime. »

Et dans ce mot de patois, le seul que mes exhortations lui arrachèrent et qu'elle prononça moins pour moi que pour elle-même, c'était bien toute sa vie qu'elle donnait, cette tendresse de femme dont parle la chanson bohémienne, — celle qui reste comme une pierre où on l'a posée.

IX

On la rencontra le lendemain sur la route de Palalda. Elle montait à l'auberge pour parler à Valent.

Au passage du pont elle s'arrêta, court comme une mule. Elle venait de voir la Comaills assise sur sa borne.

L'effroi de Maria-Julia amusa la gitane :

— Ah! ah! fit-elle, quand l'étalon est à la guerre, la pouliche le cherche dans le pré.

Maria-Julia crut que la vieille lui annonçait le départ de Valent pour la caserne.

— Comaills, dit-elle, ne me jette pas de sort. Il faut que je me marie avec Valent.

La vieille rit plus fort :

— Qui donc songe à te faire du mal, ma petite grive de vigne ? Je te veux du bien... Je vais te dire ta chance.

Elle prit la main peureuse de Maria-Julia et tout de suite feignit un grand trouble :

— Hâte-toi ! dit-elle. Hâte-toi, tu montes le chemin qu'on ne redescend pas.

... Devant le cabaret des Ripoll, Maria-Julia hésita un instant avant d'écarter les rideaux.

— Où est Valent ?

L'oncle se retourna, comme si un scorpion l'eût piqué au talon :

— Ah ! c'est celle d'Arles !

— Joseph Ripoll, dit Maria-Julia en pâlissant, n'injuriez pas votre nièce. Valent m'a promis le mariage...

Il croisa les bras.

— A toi aussi ?... Eh bien ! Va le chercher où il est, ton Valent ! Il te réglera ton compte comme à l'autre.

En parlant, il la saisit par le coude :

— Je te dis que ton festéjadou est dans la Serra del Mer, avec les gendarmes et les carabiniers à ses trousses, les gendarmes parce qu'il est déserteur, les carabiniers parce qu'il a joué du couteau. Tout ça pour des cotillons !... Et il nous laisse, moi son oncle et tous ses amis, avec des marchandises en détresse qu'il va falloir enterrer dans les gorges des Trabujeros !

Dans sa colère, il lui jeta toute l'histoire à la face.

Valent s'était pris de querelle avec une maîtresse de Figueras dans un cabaret ; il avait fait une croix de couteau sur la figure de la fille. Les carabiniers étaient accourus pour l'arrêter. Lui avait glissé entre leurs mains. Et maintenant il tenait la montagne.

Maria-Julia s'était laissée choir sur une chaise. Ses regards s'en allaient par la fenêtre ouverte. En bas, de la côte, elle apercevait la place où elle était venue attendre Valent, au bord du chemin, pour monter dans sa tartane.

X

Ma saison d'eaux tirait à sa fin et j'avais glané autour du couvent d'Arles de quoi m'occuper agréablement pendant l'été. J'allai prendre congé de M. l'abbé Pujol. Je lui recommandai encore une fois de m'écrire au sujet des cynocéphales et je fixai la date de mon départ.

J'achevais mes préparatifs quand la servante de l'hôtel m'avertit qu'une personne d'Arles demandait à me voir :

— Et qui donc ?

— Moi ! dit une voix derrière la porte.

C'était Maria-Julia. Ses joues s'étaient

creusées, ses yeux flambaient comme un feu de broussailles. Elle s'assit sans s'excuser :

— Monsieur, dit-elle, vous vous êtes trouvé là comme mon père m'a maudite, et vous avez appris ce que j'avais dans le cœur ; je viens vous dire le reste...

Je protestai assez vivement que ces choses-là ne me regardaient point. Mais elle s'obstina, déclarant qu'elle ne voulait pas aller trouver les prêtres et que seul je pouvais lui donner un conseil.

Elle me conta depuis le commencement son aventure avec Valent. Je la laissai parler. Son récit la soulageait :

— Comment je l'ai connu ? dit-elle. En restant dedans. (Elle voulait dire, sans quitter la maison.) Les garçons je n'ai jamais pu les souffrir. Une fois, mon père m'avait envoyé chez notre voisin le taillandier, pour faire affiler un outil. Il était là. Je le vis. C'était fait. Je me souviens qu'en sortant de l'échoppe j'ai déchiré ma robe. Il me tendit

une épingle qu'il détacha du collet de sa veste. Une épingle! monsieur, cela porte malheur! Je le savais, j'aurais dû y songer; mais j'étais folle. A ce moment-là, il revenait d'Afrique, où il avait fait son temps. Il avait les yeux fiers comme un mécréant. Il était très maigre — et pourtant je voyais à travers sa manche comme ses bras étaient forts. Toutes les filles lui envoyaient des œillades. Lui, ne tournait même pas la tête, ou bien il les regardait avec mépris. Il méprise tant les femmes, monsieur! Un des premiers mots qu'il me dit fut une insolence. Il me demanda si je ne monterais pas un de ces jours jusqu'à Palalda où il habitait. Je répondis: « Pourquoi irai-je! — Mais pour clouer un fer dans la porte de l'église! » C'est une dévotion du pays, monsieur. Les filles, qui ont péché avec leurs festéjadous, vont accrocher un fer de cheval à l'église de Palalda, dès que leur ceinture devient lourde. J'aurais dû me fâcher; je rougis. Je n'avais pas honte. J'étais triste

qu'il pût croire que déjà j'avais préféré quelqu'un.

» De tous côtés on me parlait mal de lui, non pas seulement parce qu'il fait la contrebande : tout le monde ici passe les montagnes et M. le curé lui-même boit de l'anisette espagnole. Mais il avait de mauvaises fréquentations : son oncle, l'aubergiste Ripoll et puis cette Comaills. Ce sont des gens au diable, monsieur, et c'est eux qui ont perdu Valent. Hélas ! mon Dieu, comme je l'aimais, comme je l'ai aimé ! Tenez, si j'avais été dans l'agonie et s'il s'était assis auprès de mon lit, il me semble que cela m'aurait arrêté de mourir.

Maria-Julia baissa la voix et je l'entendis marmotter en gavache des paroles que je compris mal. Elle ne menaçait point. Elle parlait à quelqu'un qui n'était pas là, avec une extrême douceur.

— Enfin ! dit-elle, tous les soirs il venait m'attendre dans l'ombre de l'église. Je trouvais un prétexte pour sortir. Et nous

nous embrassions. Mais je disais toujours non... toujours !... Ce n'était pas à cause de lui, j'avais confiance. Mais c'était à cause de son oncle et à cause de la Comaills. Une fille que Valent avait aimée était venue trouver ces gens-là, et l'on disait dans le pays qu'elle avait passé entre leurs mains.

» Sans la fête de la Vraie-Croix, peut-être que je ne me serais jamais décidée.

» Ma tante, la religieuse, me demandait depuis longtemps de venir faire une retraite auprès d'elle, à Figueras. Je promis à Valent que je partirais avec lui. Nous devions passer la journée ensemble, et le soir il m'accompagnerait jusqu'à la porte du couvent. Comme nous avions un peu de temps devant nous, je lui ai permis de me conduire à la danse. Et c'est là qu'il m'a ensorcelée. J'ai passé la nuit avec lui, et puis, le lendemain. Ah ! monsieur, cette journée de Figueras ! comme elle avait bien commencé, comme elle a mal fini.

» Sur cette porte de couvent où, le soir,

Valent m'a dit adieu j'ai senti que je le voyais pour la dernière fois.

» Alors pourquoi est-ce que je ne suis pas restée avec les religieuses ? La pensée m'en était venue et sans doute c'étaient les saints d'Arles qui me l'inspiraient. Je passai toute la première nuit dans ce projet de retraite ; mais ma résolution s'en alla avec le jour. Ce n'était pas Dieu, c'était Valent que je voyais. Autant dire je passai ces deux semaines de retraite à penser à lui.

» Un jour avant mon départ, ma tante vint me trouver dans ma cellule et me dit :

» — Maria-Julia, demain tu communieras.

» J'avais soigneusement éloigné l'idée qu'il faudrait m'agenouiller devant un prêtre, lui confesser ce que j'avais fait avec Valent. Ces choses-là ne s'avouent que la veille du mariage. J'eus la faiblesse de me dire :

» — Confessons-nous toujours, je deman-

derai pardon à Dieu sur le péché que je cache, et après je ne communierai pas.

» Mais le matin quand je vis les religieuses se lever pour aller à la Sainte Table, la terreur me prit. Je pensai :

» — Si je ne communie pas, ma tante me retiendra.

» Et à tout prix je voulais revoir Valent ; je ne pouvais plus attendre.

» Je me levai — et, pour l'amour de lui, — je perdis mon âme.

» Vous m'avez vue le lendemain, monsieur, chez mes parents. Je leur dis qu'il fallait me marier avec Valent et vous savez comment ils m'ont reçue. Mais je ne me suis pas découragée pour cela. Il ne s'agit pas seulement de mon amour, — mais de tout. Si Valent ne m'épouse pas après ce que j'ai fait, je suis damnée. Alors j'ai été voir son oncle là-haut, à Palalda. Il m'a dit que Valent s'est mis dans la montagne. Il ne m'épousera pas. Et moi, je ne peux plus entrer dans une église. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

Maria-Julia parlait les yeux baissés; elle les releva soudain et me regarda.

Je la sentais si décidée à tout que je fus troublé.

— Mon enfant, lui dis-je, vous m'embarrassez :

Elle m'interrompit :

— Il n'y rien à faire, n'est-ce pas?

Je lui proposai d'aller trouver ses parents.

Elle m'arrêta :

— Non...

Puis au bout d'une seconde :

— Adieu.

Elle sortit aussi brusquement qu'elle était entrée en laissant la porte ouverte. Le courant d'air fit envoler mes notes. Je dus les ramasser sur le parquet.

— Au diable les femelles ! m'écriai-je en maugréant.

Car je me baisse difficilement et je me relevai tout congestionné.

XI

La rentrée au logis, après une absence un peu longue, est toujours une minute délectable. Je me remémore en ces occasions les préceptes par où les fabulistes raillent l'inquiétude de l'homme et la vanité des déplacements.

Le soir même de mon retour, j'avais convié à un modeste repas d'archéologue mon excellent ami, M. Boitel, du Muséum. J'étais impatient de lui communiquer les premiers résultats de mon enquête et de lui annoncer qu'une note de M. l'abbé Pujol achèverait prochainement de l'éclairer.

Nous passâmes la soirée à causer des sculptures d'Arles, et, à ce propos, M. Boitel me fit sur les migrations des singes une petite conférence très savante qui ne laissa pas de m'intéresser.

Je le trouvai sceptique devant l'hypothèse que des cynocéphales auraient bien pu visiter vers l'an 900 les gorges du Vallespir.

— En effet, me dit-il, voici comment sont distribuées les tribus du genre cynocéphales : les *babouins* habitent l'Afrique septentrionale le cap de Bonne-Espérance, l'Arabie et l'Ethiopie ; les *mandrilles* se trouvent sur les côtes occidentales de l'Afrique, et enfin les *cynopithèques* ou *cynocéphales nègres* vivent aux Philippines... Personne n'en a jamais vu ailleurs. Toutefois il ne serait pas scientifique de nier. Je ne me prononcerai qu'après avoir pris connaissance des notes de M. l'abbé Pujol.

Le curé d'Arles nous fit attendre un grand mois la lettre promise.

Elle vint enfin.

L'excellent homme commençait par s'excuser :

« Nous avons eu, disait-il, tant d'événements imprévus depuis trois semaines. Vous souvenez-vous d'Oms, mon sacristain ? Un grand malheur l'a frappé. Sa fille a été retrouvée dans le lit du Tech, au coin du pont, là où une petite croix de fer est enfoncée dans le rocher. Elle avait disparu de sa maison la veille même de votre départ. Des gens l'ont vue à Palalda. Ensuite on perd sa trace. Nous avons accordé à cette infortunée la sépulture chrétienne. Je vous avouerai pourtant que je crois bien moins à un accident qu'à un suicide d'amour. Le médecin qui a fait l'autopsie de Maria-Julia m'a confié qu'elle était enceinte. Quoi qu'il en soit, le pauvre Oms a manqué mourir de chagrin. Il m'est d'un grand secours dans toutes mes affaires et sa maladie m'a mis dans l'embarras. C'est l'unique motif du retard que j'ai apporté à vous écrire... »

Puis M. l'abbé Pujol arrivait au point important de la lettre :

« Mes correspondants d'Espagne ont, disait-il, exploré pour vous les trésors de leurs bibliothèques. Voici le résultat de leur enquête :

» Vers 963, le pays d'Arles sentit la main de Dieu s'appesantir sur lui. Les désastres étaient tels, disent nos hagiographes catalans, que tout homme vivait en présence perpétuelle de la mort. L'agriculteur ne moissonnait jamais ce qu'il avait semé, les récoltes qui échappaient aux grêles étaient ravagées par les loups et autres animaux féroces. Mais ce n'était rien encore. Un fléau bien plus redoutable allait jeter la terreur dans le Vallespir. Des animaux sauvages, d'une espèce inconnue, assez semblables aux singes, dépouillant toute crainte, firent invasion dans les maisons d'Arles et dans les villages voisins. La nuit et même le jour ils enlevaient les enfants dans leurs berceaux, ils les emportaient sur la montagne, et là

ils dévoraient ces innocentes créatures... Ces faits sont rapportés par le Père Leot, dans son beau livre : *De la translacio dels sants Abdon y Sennen* (chapitre V), et d'autre part dans l'*Historia de los Lantos de Cataluna*, par le Père Domenec.

» Maintenant quels sont ces animaux que la tradition locale appelle des *Simiots?*

» Le récit inséré dans les *Marca Hespanica* parle de deux classes d'animaux : *Cati et simiæ*; des chats et des singes. Le chroniqueur Pujade estime que ces animaux n'étaient autres que des cynocéphales (Tome II, livre 8, chapitre IV). Mais c'est là une opinion personnelle et rien n'empêcherait de croire que les *Simiots* d'Arles étaient des animaux comme on en n'a jamais revus, expressément créés par Dieu pour éprouver la piété de son peuple. »

•

Je m'empressai de communiquer cette lettre à mon ami M. Boitel, du Muséum.

— La cause est entendue ! me dit-il en

me la rendant. *Cati et simæ*, mi-chats, mi-singes ! Pourquoi pas des tarasques ? Vos cynocéphales du porche d'Arles sont des fantaisies de sculpteur.

Je suis tout à fait de cet avis.

LE RESSUSCITÉ

La première fois que j'entendis parler de lui, ce fut par un vigneron, dans la voiture publique qui fait le service entre Arles-sur-Tech et Céret.

Le tourbillon des coups de fouet, les sonnailles des mules, le ronflement des roues, la plainte des essieux lassés, hachaient la conversation. Je ne recueillais que des bribes du dialogue.

Tout en gros, je compris que le bonhomme se plaignait de l'état de son plant. Pour le guérir il avait usé sans résultat de tous les traitements, que des messieurs décorés pré-

conisent sur les estrades, dans les comices agricoles. Il ne voulait plus entendre parler de leur chimie.

— J'ferais b'en mieux, dit-il, de demander au Ressuscité qu'il vienne voir mon plant.

Un prêtre était assis en face de nous, sur la banquette. D'un mouvement de son menton bleu, rasé de frais, il approuva ces sages paroles :

— On pourrait encore, dit-il, asperger votre champ avec l'eau de la Sainte Tombe.

Et se tournant vers moi, il ajouta avec un sourire :

— L'eau bénite qui a rendu la vie au corps d'un homme pourra bien ranimer la sève dans un pied de vigne.

Nous étions arrivé au bas d'une petite côte. Les mules montaient au pas. On pouvait s'entendre.

Je demandai au prêtre :

— Monsieur le curé, excusez mon ignorance, mais je suis nouveau venu dans le

pays... De quelle eau et de quel ressuscité parlez-vous ?

De la main le prêtre fit un geste obligeant pour indiquer que ma question ne le choquait pas :

— Monsieur, dit-il, il s'agit d'un sarcophage soigneusement scellé avec des grappins de fer et qui date du IIe siècle. Il est déposé à la porte de mon église. Il contenait autrefois les restes d'un jeune prince persan qui fut martyrisé à Rose sous l'empereur Julien. Un de mes prédécesseurs alla chercher ces reliques dans les catacombes, en 1320. Notre pauvre Roussillon était, à ce moment-là, si dévasté par les brigands de Catalogne et les pillards de la mer, que le saint Concile de Toulouges dut interdire, du mercredi soir au lundi matin, toute querelle à main armée, sous peine d'amende, de bannissement et d'excommunication. Pour le reste, il défendit que l'on s'emparât des bestiaux au-dessous de six mois. A peine le sarcophage du saint fut-il

déposé à la porte de l'église que toutes ces infamies cessèrent. Trois ou quatre fois l'an une eau miraculeuse suinte au travers des pores de la pierre. C'est comme une rosée de bénédictions qui tombe sur ce pays.

A ce moment-là, le vigneron hocha la tête de façon à rendre témoignage.

Le curé reprit :

— Nos esprits forts...

Il s'arrêta en me considérant.

Je témoignai par mon attitude que je me séparais de ces gens-là. L'abbé en témoigna une satisfaction silencieuse. Il continua avec un sourire de mépris :

— Nos espris forts prétendent que cette eau de la Sainte Tombe provient des pluies. Mais alors pourquoi ne déborde-t-elle jamais?... Je me trompe... il faut être exact... elle a débordé légèrement, une seule fois, et c'était pendant un été très sec, ainsi que me l'a affirmé mon prédécesseur. C'est d'ailleurs un fait notoire dans le pays que l'eau de la Sainte Tombe

est plus haute par les grandes chaleurs que par un temps humide. *Et nunc intelligite...*

Le galop des mules sur le pavé coupa la citation en deux. D'ailleurs, la patache venait de s'arrêter sur la place, devant l'auberge. Sur le marchepied, le curé me proposa :

— Voulez-vous voir, monsieur, cette tombe miraculeuse?

Il me conduisit à la porte de son église. A l'abri d'une grille, le sarcophage était posé sur deux supports de marbre, le couvercle prismatique se rabattait par les bouts, une moulure saillante encadrait la face antérieure où un cercle orné d'oves circonscrivait le monogramme du Christ.

— Remarquez, me dit le prêtre avec une petite nuance de vanité érudite, la disposition des lettres. L'*Iota* coupe le *Chi*. Cette combinaison est regardée par les iconographes comme plus complète que celle où le *Chi* est coupé par le *Rho*. L'une ne dit que *Christ*, l'autre dit *Jésus-Christ*.

J'admirai comme il convenait, mais en ce moment les sculptures du tombeau ne m'intéressaient que par politesse. Je demandai :

— Et le Ressuscité ?

Le regard du curé signifia clairement :

« O homme de peu de foi ! »

Pourtant il ne fit pas davantage languir mon impatience :

— Il s'agit, dit-il, d'un jeune homme de Palalda, qui est mort en dix-huit cent quarante-cinq. Au moment de trépasser, il dit à ses frères : « Portez-moi au Saint-Tombeau, ouvrez le couvercle et plongez-moi dans l'eau, je reviendrai à la vie. » Les frères firent comme le mort avait demandé, ils le portèrent, encore tout tiède, sur leurs épaules, jusqu'à cette église. On déplaça le couvercle, on glissa le corps dans la sainte auge. A peine eut-il touché l'eau miraculeuse, que les yeux s'ouvrirent, les membres redevinrent souples, le jeune homme sortit du tombeau sans aide, en se

frottant les yeux, comme un dormeur qui a été plongé dans un profond sommeil. Ses frères voulaient le ramener en triomphe, mais il leur dit doucement : « Non, j'appartiens au Saint qui m'a rendu la vie, je ne quitterai plus cette église. » Il a tenu parole.

Tout en contant, le curé m'avait conduit jusqu'à la sacristie. Elle était vide. J'en fus surpris. Je m'attendais à y trouver le Ressuscité, occupé à quelque besogne pieuse.

D'une tablette un peu poussiéreuse, le prêtre descendit un gros livre. Il l'ouvrit et le plaça sous mes yeux.

— Tenez, dit-il, voilà la relation autographe du miracle par tous ceux qui en ont été témoins.

Je jetai les yeux sur le manuscrit. L'histoire était naïvement contée, avec toutes les apparences de la plus entière bonne foi, par une foule de braves gens qui s'appelaient : Douffiages, Pujade, Cassuly, Senaclara, Omes, Catalan...

Je fermai le registre, et le curé prononça avec un sourire de triomphe :

— Nombre de ces chrétiens-là vivent encore. Vous les rencontrerez dans le bourg... Interrogez-les.

... Pour commencer, le soir même, je m'adressai à la servante, qui me conduisait à ma chambre d'auberge.

Ses patrons l'avaient choisie fort belle, pour inviter les voyageurs à s'arrêter. Son petit bonnet blanc valait bien trois louis ; et, dans une figure espagnole, verte comme une olive, les accroche-cœur remontaient vers les tempes, à la rencontre des yeux qui flambaient, traversés d'une lueur un peu oblique et vacillante, comme des flammes de cierge sur un drap noir. Sûrement, cette fille avait sa galanterie avec quelque garçon du pays qui, plus d'une fois, l'avait serrée contre sa ceinture de soie. Mais cela n'empêchait point que la dévotion de cette belle personne fût peinte sur sa figure.

Je lui demandai :

—... Et toi aussi, tu l'as vu, le Ressuscité ?

Elle parut surprise, peut-être un peu choquée qu'un étranger parlât librement d'une chose si mystérieuse.

Pourtant elle répondit :

— Mais oui, je l'ai vu, et bien des fois... Il sort à toutes les grandes fêtes, avec la procession.

— Où le voit-t-on ?

— Chez monsieur le curé, donc ? Voudriez-vous pas qu'on le logeât dans les cabarets ?

...Je guettai le curé après sa messe et je le rejoignis à la porte du presbytère.

A mon premier mot il sourit.

— J'attendais, dit-il, votre visite, monsieur. C'est une curiosité pour les étrangers.

Nous montâmes au second étage de la maison. La clef était sur la porte d'une chambre.

Le prêtre l'ouvrit.

Cela tenait de la sacristie et de la chapelle, à cause d'une grande armoire où, sans doute, on serrait des ornements sacrés, et d'un petit autel décoré de vases et de palmes en papiers d'or.

Le Ressuscité était assis dans un coin, sur une espèce de chaise curule, les mains jointes sur ses genoux. Ce n'était plus le garçon qui, triomphant de jeunesse était sorti de la Sainte Tombe, mais un vieillard tout cassé ; il appuyait aux bras du fauteuil ses mains où ses veines saillaient.

A la mode des anciens du pays et des muletiers de Catalogne, il portait le bonnet de feutre rouge, qui tombe dans le dos, comme un sac. Son gilet bâillait sur la chemise de toile qui bouffait, hors d'une ceinture bleue.

Sans doute le bonhomme était sourd, car l'ouverture de la porte ne lui fit point tourner la tête. Je m'approchai. Je lui touchai le genou : je me rejetai en arrière et aussitôt je m'écriai :

— Mais monsieur le curé... il est mort !

Le visage du prêtre trahit une légère surprise. Ses mains s'ouvrirent en même temps que ses lèvres. Il dit avec bonhomie :

— Eh ! non, monsieur... il est en cire.

KOSSABERO

… Au-dessus de la station d'Amélie, ce petit cimetière de montagne loge presque dans les nuages. Quand on est assis sur une des tombes, on voit tout le village disparaître derrière le mur. Autour, les Pyrénées forment un cirque. Chevelures de vignes et d'oliviers, dénudées au sommet, elles montent avec de larges taches bleues dans leurs plis, des flaques de verdures claires, des prés pâles, tendres, inaccessibles. Seule, l'église dépasse les tombes de son toit roux comme un grand lit maternel placé à côté des berceaux.

Geïns de Baïns,
Geïns de pauc'aïns.

« Gens de Bains, gens de peu d'années », dit un proverbe du pays. Le commentaire de ce dicton est écrit ici sur les dalles, en lettres, en larmes de regrets. A côté des caveaux, solides comme des « mas », fortifiés en vue d'invasions futures, où les gens du pays, de père en fils, superposent leurs longévités campagnardes, c'est une vraie moisson de printemps qui jonche cette terre.

Dix-huit ans, vingt ans, vingt-cinq ans, trente ans. Une panathênée de jeunes filles aux yeux trop brillants, les joues colorées de l'éclat des passe-roses, se lève de cette prairie, le soir à la lune. Près d'elles, en foule, des officiers dorment, les moustaches raides, la croix d'honneur sur la poitrine. C'est pour la conquérir qu'en des terres lointaines ils ont gagné la blessure ou le mal dont ils sont morts. Jeunes gens, jeunes filles, ils sont maintenant seuls avec les

fleurs, avec les arbres. Ceux qui les avaient amenés se sont enfuis. Beaucoup de ces ensevelis sommeillent sans nom sur leur tombe. Le souvenir du mal mystérieux qui les a rongés pèse comme une tare sur ceux qui les pleurent et qui vivent. Quelques-uns ont été abandonnés dans une épouvante si prompte que la terre seule les recouvre. Sans souvenir, sans croix, ils ondulent sous le drap de gazon.

Un soir de mai, j'étais monté jusqu'à ce champ paisible pour guetter la descente du soleil derrière l'écran des montagnes. Par-dessus le petit mur, je regardais vers le couchant. Soudain, derrière moi, tout près, une voix prononça :

— C'est bien beau, n'est-ce pas, monsieur?

Je me retournai.

Je vis un personnage fluet, presque un gnome, mais élégamment vêtu, avec des revers de satin à sa redingote bien ajustée, de larges carreaux à son pantalon de drap fin, où l'on ne sentait point les jambes. Un

chapeau de forme haute, des lunettes d'or sur ses yeux vifs, trois poils de moustache hérissés comme les sourcils d'un chat achevaient de donner un aspect un peu inquiétant à cet être hoffmannesque. Je me souvins que j'avais aperçu plusieurs fois à table d'hôte, aux thermes, sur les terrasses, cette silhouette sans âge, presque sans sexe. Je saluai froidement.

Le petit homme perçut cette nuance. De sa poche il tira un carnet de cuir de Russie tout neuf, marqué à son chiffre. Il en sortit une carte parfumée, luisante comme une glace, et, sans aucun accent étranger, il me dit avec courtoisie :

— Excusez-moi de me présenter moi-même... Kossabero No Moura, élève militaire du Japon, section d'astronomie...

Je pris la carte en m'inclinant et j'examinai le jeune mandarin.

Une impression de difformité se dégageait de toute sa personne, sans que l'on pût la localiser nulle part. Au contraire, pris un

par un, ses membres semblaient plutôt délicatement proportionnés. Il les remuait beaucoup dans la parole et dans la marche, avec des arrêts un peu brusques à la fin de ses mouvements souples, avec des grâces courtes de poupée. Sa race apparaissait surtout dans ses extrémités inimaginablement petites et affinées, dans ses mains gantées de suède, dans ses pieds chaussés de bas de soie rose pâle et de souliers vernis éblouissants, laqués au pinceau, comme son chapeau, ses habits, toute sa personne.

Je demandai :

— Vous êtes venu dans ce pays-ci pour vous reposer ?

Il sourit d'un air navré :

— Pour m'y reposer tout à fait, monsieur. Vous voyez, j'étais en train de choisir ma place, là-haut, à côté de ce buisson de roses. J'aurai la figure tournée du côté de mon pays.

Il dit cela simplement avec l'accent d'une certitude triste mais paisible. J'esquissai un

geste de protestation. Il m'arrêta de son sourire un peu obséquieux :

— Ne me consolez pas... Cela est accepté... D'ailleurs je serai ici en gracieuse compagnie. Avez-vous lu tous ces noms de jeunes filles sur ces tombes. On les amène de partout. Pourtant il n'y en a pas encore une qui vienne d'aussi loin que moi...

Sur ces derniers mots, sa voix grêle s'altéra. Et, à travers le cristal de ses lunettes, il me parut que ses yeux bougeurs me regardaient avec angoisse. Ce ne fut qu'une lueur. Un souffle de vent venait de se lever qui faisait palpiter les iris, saluer la cime solennelle des ifs.

Je touchai le bras du jeune homme et je lui dis avec douceur :

— L'air est bien frais pour vous, monsieur, ne voulez-vous pas que nous redescendions à l'hôtel?

Il secoua gentiment son chapeau :

— Le mal que le vent peut me faire maintenant ne compte pas près du plaisir

que je goûte à rester encore quelques instants ici en bonne compagnie. Allons plutôt nous accouder à ce petit mur pour voir lever les étoiles.

D'un geste il me désigna les constellations qui commençaient de monter dans le ciel pâle. Elles apparaissaient tout d'un coup, puis s'évanouissaient dans la buée du soir, comme des formes voilées.

Kossabero dit :

— Je connais toutes ces étoiles par leur nom. Je sais aussi le nom des millions d'autres feux qui sont derrière ceux-là. J'ai appris comment leurs chœurs se meuvent et s'enchaînent. Mais à cette heure je donnerais tout mon savoir, toutes mes veilles, tous mes calculs, pour connaître ce qu'il y a derrière cette poussière de mondes... Croyez-vous en Dieu, monsieur? Croyez-vous que la pensée de tous ces morts subsiste hors du temps? Ou bien tout tient-il dans ces berceaux de bois, pêle-mêle, enfants à la mamelle, jeunes filles, cuirassiers?

De nouveau ses yeux me regardaient avec une attente passionnée.

Je me sentis le cœur bouleversé. Je n'avais pas le droit de parler à cet abandonné de nos doutes, de toutes ces angoisses où nos âmes se débattent entre le goût de croire et les difficultés de la foi. Ce qu'il me demandait c'était l'espérance, cette certitude de désir qui a créé les religions, adouci l'entrée de la mort à des générations et à des générations d'hommes.

Je lui répondis :

— Monsieur, j'ai cru fermement quand j'étais enfant, que derrière ce ciel visible, il y en a un autre où la justice brille. S'il nous demeure caché, c'est que son éclat nous aveuglerait. Vous avez des raisons de penser que vous touchez à cette lumière, et vous me demandez par quel chemin on y arrive. Je puis seulement vous affirmer ceci : du fond de mon cœur, je crois qu'elle est. Pour le reste, un prêtre vous guiderait mieux que moi. C'est là que vous devez vous adresser.

Il m'avait écouté, la face toujours tournée vers les astres, qui maintenant brillaient très purs, dégagés du flottement des brouillards.

Il me répondit sans tourner la tête :

— J'y songeais...

... Kossabero s'est éteint, trois semaines plus tard, dans un fauteuil, assis près de la fenêtre, ses lunettes d'or sur son nez, ses cheveux noirs bien peignés et brillants, comme ses souliers vernis, posés au bout de ses chaussettes roses, sur un petit coussin de velours.

Il s'était fait baptiser la veille. Il m'avait prié de lui servir de parrain. Une gracieuse jeune fille — hélas! touchée du même mal que notre néophyte — avait accepté d'être ma commère.

Le dernier mot de Kossabero a été pour elle. Il lui a pris la main, et il a dit :

— Au revoir, marraine.

LA TERESINE

J'avais loué une petite villa, hors de la ville, pour échapper à la promiscuité de ces phalanstères cosmopolites qui, de Nice à Naples, donnent au littoral méditerranéen l'uniforme aspect d'un continent conquis par les Anglais à parasols. La difficulté, c'était de trouver une servante. J'en causais, au seuil de ma porte, avec le curé du Vieux-Bordighera. Une femme passa. Sur la tête, en équilibre, elle portait un barillet d'huile. Elle tirait un petit garçon par la main. Tous deux se hâtaient vers une patache sur laquelle on lisait en grosses

lettres les noms de villages de montagne : Burghetti, Sasso, Valle Buona.

— Tenez, dit le curé, cette femme fera votre affaire. C'est une veuve. On l'emploie dans les hôtels, pour donner un coup de main. Je vois qu'elle remonte dans la montagne, chez elle. Elle doit être libre.

Et il appela :

— Teresina !

La paysanne approchait de la quarantaine, alerte et vaillante comme un homme, avec un grand nez crochu entre deux yeux flambants, une bouche souriante, bavarde, et, sur son front ridé, brûlé du soleil, une vague de cheveux noirs, luisants, nattés derrière, tordus au chignon. Son visage était du même ton que l'or de ses boucles d'oreille. Sa chair solide emplissait un petit châle à fleurs. Sans corset, elle avançait, droite sous sa charge, une hanche après l'autre.

L'engagement fut vite conclu. On hissa l'enfant et le baril dans la patache. La Teresine cria au cocher :

— Ohé ! Campa-Solo ! tu recommanderas Benedetto à sa tante ?

Puis elle revint à moi et dit avec une grande révérence :

— Qu'est-ce qu'il y a pour le service du signore ?...

Ce service n'était pas compliqué. J'avais adopté la cuisine du pays, le lard, les fritures, la pollenta, les asperges sauvages et les « bianchetti », ces petits poissons de la grosseur d'une aiguille, que l'on mange tassés comme du caviar, avec une sauce au romarin.

Mais le plat de résistance de ces repas, c'était la conversation de la Teresine.

Elle parlait seule, dans la cuisine, à ses casserolles, aux poissons qu'elle accommodait, à son balai, à sa fontaine. Elle parlait dans l'escalier, dans le corridor, en tournant autour de la table. Rien ne la décourageait, ni mes silences obstinés, ni mon livre adossé à la fiasque.

Je m'étais habitué à ce déluge de mots, comme on se fait au ronronnement d'un moulin. D'ailleurs, La Teresine n'avait pas besoin de mes réponses. Elle ne manquait pas d'interlocuteurs : c'étaient le Christ, la Madone, le Précieux Sang, tous les Saints, constamment invoqués ou injuriés, pour des accidents graves, ou pour des bagatelles, pour un bris de plat, un coup de feu à une omelette.

Quand quelque trouvaille de blasphème renouvelait cette litanie, il m'arrivait de lever les yeux. Chaque fois j'étais frappé de l'embonpoint de la veuve. Je le constatais sans songer à mal.

Je me disais :

— Notre cuisine lui réussit.

Comment soupçonner la vertu d'une personne que le curé de Bordighera m'avait chaudement recommandée et qui levait si haut les poings à toutes les aventures de filles mises à mal, dont elle me rebattait les oreilles ?

Je commençai de me méfier tout de bon, un matin que je rencontrai La Teresine sur la plage, auprès du cap de Saint-Ampelio. Elle était venue acheter une friture aux pêcheurs. Le vent très fort faisait voler sa jupe courte, derrière elle, comme un drapeau. Mais par devant, il lui collait son tablier au corps : il n'y avait pas à s'y méprendre : la Teresine tendait à l'état sphéroïdal.

Je lui en parlai à dîner sérieusement.

Aussitôt elle leva les bras et dit avec une indignation violente :

— Ah ! Vergine Santa ! si vous saviez ce que j'ai dans le corps !

Elle semblait si courroucée que je n'osai pas la pousser davantage. Même je regrettai mon indiscrétion. Peut-être la pauvre souffrait de quelque maladie intérieure, et, le lendemain, je lui accordai sans difficulté la permission de se rendre à Vintimille.

Elle voulait voir la « lévatrice » — la sage-femme.

Bien qu'il fît depuis une semaine un soleil radieux, La Teresine emporta avec elle un magnifique parapluie de cotonnade; elle avait au bras un cabas vide, et tant d'huile sur les cheveux que son front en était perlé.

Elle me revint le soir, la mine bouleversée.

— C'est bien ça, signore! Ah! c'est ça! Santa Maria Maggiore!

Je demandai ce qu'avait dit la « levatrice ».

— Ah! l'Ante-Cristo! elle m'a dit : « Teresina, l'avez-vous fait de bon cœur? » On ne peut pas mentir, signore; n'est-ce pas, on ne peut pas mentir? J'ai répondu : « Oh! pour ça oui, je l'ai fait de tout mon cœur. » Alors la « levatrice » m'a dit : « Dans ce cas-là, Teresina, il faut attendre. On ne peut pas *le* faire passer. »

Je ne voulais pas paraître moins moral que la « levatrice » et je conseillai à La

Teresine d'aller trouver l'auteur du dommage.

C'était le voiturier de Valle-Buona. On l'appelait « Campa-Solo » — « celui qui vit à part, » — « l'Indépendant », autant dire « l'Ours ».

Il était occupé à dételer ses chevaux sous un hangar.

Il demanda :

— C'est toi, Teresina ?

— Santo Cristo ! c'est moi...

— Tu veux des nouvelles de Benedetto ?

— Je t'en apporte de son frère.

— Il a un frère ?

— Regarde...

Elle montrait son tablier soulevé par le septième mois.

Elle dit :

— Connais-tu le père ?

— Conte toujours.

— C'est Campa-Solo.

— J'dis pas non.

— Dis-tu aussi que tu vas m'épouser ?

— Ça, c'est une autre affaire.

— Ah ! tu ne le dis pas, bandit ! brigand ! Eh bien ! moi, je vais te tuer ! L'Ante-Cristo ! Ah ! tu ne le dis pas, bandit ! Tu vois bien que tu ne le dis pas ?

Elle était robuste, mais Campa-Solo lui prit les poignets. Quand elle fut sa prisonnière, il dit tranquillement :

— Écoute-moi, Teresina. As-tu le respect des morts ?

— Ah ! Santa-Vergine ! Si tu respectais seulement les vivants autant que je fais de mon pauvre Angelo, un vrai homme celui-là et qui t'aurait brisé sur son genou comme un échalas !

Campa-Solo répondit gravement :

— Je ne dis pas de mal de lui, Teresina. Mais tu sais que j'ai été marié.

— Tu es veuf...

— Ça ne fait rien ! Quand ma pauvre femme est morte, elle m'a pris par le cou, sur son oreiller, et elle m'a dit : « Campa-Solo, promets-moi que tu ne te remarieras

jamais ? » Et moi j'ai juré! Comment aurais-tu fait à ma place?

Il lâcha les poignets de la Teresine dont les bras tombèrent. Le grand nez de la veuve se cabra, sa bouche et ses yeux restèrent ouverts, démesurément :

— Tu as juré, Campa-Solo?

— Bien sûr. Autrement, tu comprends, je t'aurais épousée tout de suite.

La Teresine me conta la chose en rentrant.

Il ne lui venait pas à l'esprit que Campa-Solo avait bien pu se moquer d'elle. Au contraire, il était grandi à ses yeux et comme sanctifié par ce serment.

Elle me répéta vingt fois :

— Que voulez-vous faire, signore?... une morte!... Il a juré!... Et ce n'est pas un garçon à manquer à son serment. Ah! bougre, le bel homme! Et honnête avec ça!...

LE BON FILS

Ce petit tas de maisons du vieux Bordighere est tout à fait pittoresque. L'ancienne porte féodale est bâtie sur la route de Rome; des réchampis de maçonnerie ont masqué l'écusson; il vous regarde encore sous les couches de peinture rose, lézardées d'humidité et de moisissure, comme ces visages inquiétants que l'on aperçoit sous les masques dans les drames romantiques. Derrière le bourg s'étagent des rues à mulets avec de larges marches, des maisons qui se touchent par le front comme pour baiser leurs faces lépreuses. De temps en

temps, une place cernée de boutiques étroites et basses, telles qu'on les peint dans ces décors de la comédie italienne où les amoureuses n'ont qu'à se pencher un peu sur les balcons pour s'appuyer aux lèvres du beau Léandre. On sent que ces villes ont été bâties par des architectes passionnés qui voulaient protéger les amants contre les poursuites du guet, et ensuite réserver de bons carrés de soleil pour les cancans de la vieillesse.

J'avais fui la ville neuve, ses boutiques anglaises, ses pharmacies allemandes, ses marchands de photographies et de bois d'olivier, pour venir loger en plein lazaret, dans une maison verte et rose comme la porte écussonnée. Un arceau de pierres, lancé au travers de la ruelle ainsi qu'un petit pont, empêchait cette masure de se jeter tout à fait dans les bras de son vis-à-vis. Cela s'appelait le « Vicolo della Chiesa », la ruelle de l'Église; et, de fait, j'étais logé pour entendre toutes les sonneries de messe, de mariage,

de baptême, d'enterrement et d'angélus.

En face, une boutique de tailleur formait l'angle de la place. De ma fenêtre, j'apercevais derrière la vitre de cette échoppe une raie toute blanche entre deux buissons de cheveux, crépus, bouffants aux oreilles. Vous auriez pu guetter du matin au soir : jamais le front qui pensait sous cette tignasse ne se relevait de dessus la besogne. Ce travailleur obstiné s'appelait Ermenegildo Faraldo, — Gildo, par abréviation ; — il était maître tailleur et tout le vieux Bordighiere parlait de lui avec fierté.

Sur le seuil de Gildo, un vieux bonhomme marmottait toute la journée, son bâton entre les genoux ; chaque fois que je franchissais une porte, il me saluait avec beaucoup de douceur ; je le rencontrais chez le marchand de tabac, où il achetait de quoi se remplir le nez. Les joues toutes rasées de ce vieux semblaient douces comme du velours ; elles tentaient la caresse ainsi que des naseaux de cheval.

Le marchand de tabac traitait le père de Gildo avec des égards :

— Païre Giause.

C'est-à-dire en patois :

— Père Joseph.

A tout coup il lui donnait un peu plus que sa mesure de roupies, et le vieux s'attardait à causer avec la pratique les mains au bord du comptoir.

Un jour, j'entrai dans cette causerie. Nous arrosâmes la connaissance d'un verre de « branda » ; puis, coude à coude, Giause et moi nous descendîmes vers le cap San-Ampeglio.

De là, la vue est magnifique : un banc adossé à la chapelle votive protège du vent d'Est. Les rocs volcaniques qui plongent dans la mer émergent entre deux vagues ; ils font penser à une baignade de cétacés.

Quand nous fûmes assis, je demandai à mon compagnon :

— Vous habitez chez votre fils ?

— Si, signore... Et quel fils ! Dieu m'a

donné deux garçons et quatre filles : mais je puis bien dire que je n'ai qu'un enfant... Gildo, mon cher Gildo ! Un sujet comme cela, signore, c'est une bénédiction pour un père.

Il béait d'attendrissement. Il prenait le ciel à témoin. Il appuyait son menton tremblant sur sa béquille. Et vraiment je savais gré à ce Gildo, dont les cheveux étaient si broussailleux, de faire une vieillesse heureuse à ce vieillard très doux qu'un petit verre de « branda » jetait dans l'éloquence.

Le « païre » Giause regardait au loin, vers l'horizon, dans ses souvenirs...

Il revint à moi :

— Et si vous saviez comme cela a commencé ! Jamais on n'aurait espéré une pareille fin. Dieu est bien grand !

Il recommençait d'élever les mains. Il ne doutait point que la Providence n'eût réglé le détail de ces choses :

— Figurez-vous, signore, que Gildo était fiancé... A quinze ans bien juste ; la fille en

avait quatorze... ici, l'amour se lève avant matines. Nous n'avions pas d'observations à faire là-dessus, chacun doit son âme à Dieu mais on est libre de son cœur. Et vraiment, je crois que la fillette était honnête ; mais cela ne met pas à l'abri des paroles. On jasa sur elle... des potins de commères... mais ces langues-là font sortir les couteaux. Gildo eut vent de l'histoire. Il avait du sang, signore, bouillant pour un rien, comme un gentilhomme. Et du cœur avec cela !... Tenez !... un autre aurait été trouver la fille et il lui aurait dit : « Tu as fait cela ? pan ! pan ! » Lui n'en parla à personne... à quize ans !... il attendit la fête du pays... et alors, il vint se camper comme cela...

Le vieux croisait les coudes sur sa béquille, s'efforçait de donner à sa bouche édentée un air menaçant.

— ... Se camper comme cela, devant la commère qui avait parlé. C'était une tante de la fillette. Elle rêvait pour sa nièce un autre mariage : « Cata, dit-il, — elle s'ap-

pelait Catherine — c'est bien vous qui avez parlé ? » Elle répondit par malheur : « Eh ! minchione ! qu'est-ce que tu me veux ? » Le mot est gros, signore, même entre gens du peuple. Gildo était trop jeune pour savoir que les mots des femmes ne comptent pas. Il ouvrit son couteau, il se jeta sur la Cata. Cela fit une bagarre. Quand le garde arriva, il y avait une blessée par terre, la fiancée de Gildo. Lui a toujours dit depuis qu'il était sûr de ne pas l'avoir frappée ; mais, peut-être, il se trompe. La fillette s'était jetée sur sa tante pour la protéger et le couteau la toucha dans le ventre. Elle mourut, signore, trois ou quatre jours plus tard, et ce fut un malheur pour nous tous. Moi, je m'en allai jusqu'à San-Remo avec ma femme et les autres enfants. Quant à Gildo, on le conduisit à Oneglia pour être jugé, et la loi l'envoya dans la Maison de correction jusqu'à vingt et un ans. Sa mère et moi, nous ne devions plus le revoir ; mais il faut tout dire, nous ne le souhaitions guère. Il

nous avait fait perdre notre gagne-pain avec sa violence ! L'histoire courut toute la province de Porto-Maurizio et les gens ne nous donnaient du travail qu'à regret.

» Nous avions tort, signore, d'avoir honte, car c'était de Gildo que Dieu voulait se servir pour nous relever tous. Si vous l'aviez vu, quand il revint du service militaire, libre de sa prison et de tout ! Il avait vingt-quatre ans, et c'était déjà le garçon que vous connaissez : pas une parole ne l'arrêtait, pas un regard ne lui faisait tourner la tête quand il allait, d'ici là, pour son travail.

» En prison, il avait appris un métier : à tailler et à coudre. C'est ce qui avait toujours fait défaut à ceux de sa famille, signore. On ne manquait pas de cœur, mais on ne pouvait pas venir trouver les gens et leur dire : « Moi, je fais ci, je fais ça. Je suis vigneron. » Je suis cordonnier. » C'était la faute des vieux. Ils n'y avaient pas songé, ou bien ils n'avaient pas pu ; de sorte qu'aujourd'hui, on faisait une chose et demain une autre ;

les filles d'un côté, à la ville, le père dans les champs. Mauvaise affaire, signore, quand on n'a pas de métier ; toute la vie on lèche les plats.

» Gildo, lui, n'avait pas seulement appris à coudre dans sa forteresse, il avait fait des économies. Signore, une lire sur l'autre, la pile finit par monter... Si bien qu'en arrivant à La Bordighere il put d'abord louer la boutique où vous le voyez, et s'installer maître tailleur. Tout de suite, il a réussi, parce qu'il avait du goût, signore, et parce qu'il avait vu comment les gentilshommes s'habillent dans les grandes villes. Il suit toutes les modes nouvelles ; on lui envoie un journal de Gênes, où il y a des dessins ; et aussi, deux fois par an, il va à San-Remo voir comment les Excellences sont vêtues. Aussi son commerce est prospère ; il fait autant d'affaires que Lanteri, vous savez, le marchand de tabac. Et, bien entendu, les gens ne parlent plus de la mort de la petite, ni de prison, ni de rien. Toutes

les filles font l'œil à Gildo, en passant devant sa boutique. Elles bêlent, vous comprenez, après un mari pareil! Mais lui ne les regarde seulement pas. Il répond au bonjour sans lever les yeux. Je vous le dis, elle n'est pas née celle qui lui fera perdre un coup d'aiguille! Gildo a sa famille, son vieux père et ses sœurs. Ça lui suffit. Depuis que la mère est morte, il a pris une de nos filles, voilà deux années, pour tenir sa maison. L'autre, il l'a mariée avec son ouvrier; la troisième est recherchée par un pêcheur: elle est lingère dans un hôtel de la nouvelle ville; la toute petite sert chez le Prevosto (le curé). Moi, je suis bien vêtu, comme vous voyez, j'ai tout ce que je veux, je flâne. C'est une belle vieillesse pour un homme qui n'avait pas d'état, et qui n'était pas sûr de finir ses jours à l'hôpital de San-Remo. La province n'est pas riche... Elle en laisse mourir plus d'un sur la grande route.

Je me souvenais que le vieux m'avait

dit : « Nous avions quatre filles et deux garçons. »

Je demandai :

— Eh ! mais, père Gïause, n'avez-vous pas un autre fils ?

Le visage du bonhomme se rembrunit :

— Si, Annibale.

— Et, celui-là, qu'est-il devenu ?

Le vieux dit, avec un geste vague :

— Tantôt ceci, tantôt cela...

— C'est aussi un bon sujet ?

Le père de Gildo prit un air grave :

— Sûrement, signore, il n'a jamais rien fait de mal... Mais... (on ne peut pas lui en vouloir, n'est-ce pas ?)... il n'a pas eu la chance d'aller en prison, comme son frère...

IL MARCHESE

Sûrement c'était un beau cocher.

Son feutre mou et gris qui lui couvrait les yeux d'ombre, était soulevé, sur les oreilles, par la masse frisée des cheveux. Quand il l'ôtait, pour saluer, — avec une grâce fière, — ces cheveux italiens, noirs, embroussaillés, luisants d'huile d'olive, apparaissaient divisés au milieu du front par une raie profonde, poussiéreuse vers la nuque. Ses yeux étaient bruns, pleins d'or, amoureux comme une sérénade. Les pointes de ses sourcils collées et relevées, à la Méphisto, ainsi que les crocs de ses mous-

taches. Il riait volontiers en montrant des dents blanches. Sa cravate bleu pâle retenait un col un peu gras, sans bouton. Comme il prenait du ventre, sa chemise flottait par-dessus sa ceinture de couleur, entre les deux pans du gilet déboutonné.

Sa victoria était attelée d'un cheval gris. A la mode du pays, il le coiffait d'un chapeau de paille, bordé de rouge, troué sur le côté pour le passage des oreilles. Les guides étaient de lin tissé, trempé dans le safran. Et quand l'homme se levait sur le siège pour appeler la pratique, avec son chapeau gris, sa cravate bleue, ses guides jaunes, son bedon bombant sur la ceinture rouge, il semblait quelque oiseau des Iles, un ara jacasseur, éblouissant dans le soleil.

Lorsque, de loin, sur la route de Vintimille, il avait aperçu notre voiture de poste, toute chargée de malles, il avait sauté au bas de son siège, lestement. Il était venu guetter à la grille de la villa pour ouvrir la portière, tendre la main aux dames. Déjà,

je fouillais dans mon gousset à la recherche d'un pourboire, mais il avait eu un geste de refus, si élégant, si noble, que je fus tout mortifié de mon erreur. Les gentlemen de chez nous montent sur les mail-coachs pour jouer aux cochers de diligence : il n'était pas impossible qu'un bourgeois ligure amusât ses loisirs à conduire un fiacre.

Le galant cocher mit le comble à mon embarras en disant :

— Si Votre Excellence désire visiter les environs, je suis à son service.

Il saluait le chapeau au bout du bras, le ventre subitement effacé dans sa révérence.

— Et qui demanderai-je, s'il vous plaît ?

Un sourire illumina les dents et les yeux du beau brun. Il dit sur un ton d'égalité et de confidence :

— Vous demanderez il Marchese, — le marquis.

A dater de ce colloque, tous les matins, quand je sortais sur la route de Rome jusqu'à la chapelle de Santo Ampelio, je trouvais

mon cocher aux aguets de ma promenade. Il m'interpellait d'une voix joyeuse :

— Eh bien, Votre Excellence, où vais-je vous conduire aujourd'hui ? A San-Remo ? A Valle-Crocia ? Au Soburgo ? A Ospedaletti ?

— J'ai vu tout cela.

— Votre Excellence n'a pas visité le Château...

— Quel Château ?...

— ... Le Château !

Son bras s'étendait dans la direction de Vintimille.

— J'aimerais mieux conduire Votre Excellence au Château pour... pour rien... que de la laisser partir, avant cette visite.

Il insista tant que, un matin de soleil, je me décidai à l'excursion.

Comme à l'ordinaire, il attendait ma sortie devant la grille ; seulement, il s'était un peu endormi sur son siège, et tout un essaim de mouches, attiré par la graisse des cheveux, se promenait sur son visage d'or. Je lui touchai la cuisse.

— Eh bien, nous allons au Château.

— Au Castell'Doria ?

Il secoua ses guides jaunes si vigoureusement que le vieux cheval gris, bondissant entre les brancards, dressa plus haut que le siège, sa tête fantômatique, coiffée d'un yokohama.

Il la connaissait la route, le vieux cheval gris ! Chaque pierre, chaque olivier du chemin ! Après qu'on a dépassé la tannerie et le port, on tourne à droite, on s'enfonce dans une gorge montagneuse. Le chemin, sans parapet, suit le lit de la Nerva. Au printemps, le torrent roule entre des champs de pierre et des bancs de sable, presque vide, rageur tout de même, rompu de cascades, de déchirures d'écume. Sur les plages de petit galet, des bandes de femmes lavent, les hanches en l'air, brunes dans le soleil, coiffées de foulards tapageurs. Encaissant la route, les montagnes s'élèvent sous des chevelures d'orangers, d'oliviers pâles. Et les neiges éternelles des Alpes,

montent dans le fond, au-dessus des nuages dans le ciel pur.

Soudain, à un tournant, un village paraît groupé autour d'une église. Je voulais mettre pied à terre, mais le Marchese secoua la tête avec mépris :

— Non, non ! ça c'est Campo-Rosso. Il vous faut pousser jusqu'à Dolce Aqua.

Il enveloppa sa bête d'un triomphant coup de fouet. Et, encore une fois, le yokohama m'apparut plus haut que le siège.

Nous continuâmes de rouler plus lentement, car la pente devient rude. La route tourne avec le torrent, plonge profondément dans la gorge. Et tout à coup, derrière un profil de roc écroulé : Dolce Acqua.

Le joli nom, si frais dans l'ardeur du soleil, frissonnant ainsi que ces eaux de neiges fondues qui reflètent ici l'architecture du village ! Un pont d'une seule ogive, hardi comme un saut de chamois, franchit la course effrénée de la Nerva. Tout le bourg est derrière, une ruche de maisons, cou-

vertes de tuiles rousses, blotties au pied du Castello Doria, comme ces suppliants antiques qui venaient chercher refuge contre les statues des Dieux. Au-dessus de toutes ces terrasses lépreuses, étagées, la ruine lève ses deux tours vers le ciel ainsi que des bras qui demandent grâce. Les fenêtres, de leurs orbites vides, continuent de regarder la mer. Elles épient la vallée. L'herbe a poussé entre les dalles ; les pointes des cactus sortent par les meurtrières, où jadis se montraient les canons des mousquets. Il y a des ruines qui sont des gueuses. Celle-ci est une princesse désolée, figée dans sa gloire défunte, une dame de grande route qui continue de surveiller l'horizon avec des yeux clairs.

Soigneusement le Marchese avait abrité son cheval à l'ombre du pont. Sous le coussin de la voiture, il avait pris une clef énorme. Et maintenant, il montait devant nous une ruelle pleine de nuit et de marches. Tout en haut, il poussa une porte ; un

potager parut cultivé dans l'ancien rempart.

Je demandai au cocher :

— C'est vous qui avez la garde de la ruine ?

Il sourit et dit :

— Dame ! je suis un peu chez moi, ici...

— Votre famille a autrefois servi les Doria ?

Il se redressa plein de noblesse.

— Non. Mais j'ai épousé une marquise Doria, la dernière du nom.

Et comme je ne pouvais retenir un mouvement de surprise, il fit très étonné :

— Comment ! on ne vous a pas conté la chose, à Bordighera ! Eh bien voilà : Elle et moi nous nous aimions. Ses parents avaient perdu toute leur fortune. Elle devait hériter d'un oncle, qui a laissé ses biens aux curés. Alors moi je l'ai conduite à l'église. Depuis ce temps-là les gens d'ici m'appellent le marquis.

Nous foulions les dalles de marbre d'une galerie merveilleuse qui reliait la salle

d'honneur à la chapelle. Autrefois des cuirs de Cordoue, des brocarts, des voiles de Gênes des étoffes précieuses, rapportées d'Orient, volées aux marchands, pillées en mer sur des galères, décoraient ce nid de vautours. Le reflet des trophées d'armes et des aiguières d'argent resplendissait entre ces piliers. Et quand les pages soulevaient les lourdes portières de tapisserie, à l'heure du couchant, les vitraux de la galerie regardaient de leurs yeux fulgurants passer la fière châtelaine, une Doria, coiffée du voile blanc des patriciennes de Gênes — la farouche aïeule de cette petite bâtarde, qui se consolait des gloires défuntes dans les bras ronds de son beau cocher.

Mes yeux malgré moi, étaient revenus se fixer sur le Marchese.

Il avait ôté son feutre gris, la sueur et l'huile coulaient sur son front mêlées à un peu de poussière. Lui aussi, il me guettait. Et, sans doute, avec sa finesse italienne de beau garçon gâté par le sexe, il devina mes

pensées, car il dit d'une voix grave, presque respectueuse :

— Ma femme est une vraie dame, Votre Excellence. Elle a une servante et un chapeau.

LE CICUCCIO

Elle était célèbre pour sa beauté et pour sa modestie ; aussi son mari l'avait épousée sans dot, et, comme il ne leur était pas venu d'enfants, elle n'avait pas besoin de travailler. On l'appelait « la Donna Rosa ». Et, vraiment, si réservée, presque hautaine, elle avait des façons de dame.

Un accident brisa cette félicité : son mari fut tué par un coup de mine, sur la route de San-Remo. Les gens dirent :

— La Donna Rosa est trop belle pour se mettre à la tâche ; quand elle aura fini de pleurer son Peppo, elle se remariera.

Deux années passèrent : la veuve gardait ses vêtements de deuil et son visage sévère. Elle allait sur la trentaine. Ses traits nobles avaient une beauté presque mâle ; les yeux, écartés du nez, disaient des pensées de sagesse : c'était comme une statue de la Loi qui marchait.

Comme elle ne voulait pas entrer dans un nouveau mariage, la Donna Rosa dut songer à gagner le pain de chaque jour. On la vit, un matin, sur la route de Burghetto, en compagnie d'une servante qui portait un panier sur la tête. Elle s'était mise « telaiola ». Elle vendait de la toile et des cretonnes ; elle visitait les villages de montagne qui sont loin des marchés. Elle s'arrêtait aux portes. La servante posait son panier sur le sol, et l'on déployait les étoffes à fleurs par où les ménagères sont tentées.

La Donna Rosa avait le coup d'œil juste : elle plaçait bien son crédit ; d'ailleurs, les gens n'auraient pas osé abuser d'elle. Quoi-

qu'elle n'élevât jamais la voix, on la sentait rigoureuse, incapable de duper personne, inflexible dès qu'il s'agissait de son dû.

Le bruit se répandit que la « telaiola » réussissait brillamment dans son commerce, et les célibataires que sa beauté avait touchés devinrent plus amoureux. Mais ils avaient peu d'occasions de se faire valoir : la Donna Rosa ne fréquentait aucun lieu de plaisir, et, lorsque, devant sa servante, elle montait les ruelles du Vieux Bordighera, elle avait la mine si impérieuse que les plus hardis n'osaient lui adresser leur compliment.

Un seul galant s'obstinait à la poursuivre, un innocent que l'on appelait le Cicuccio, et qui était la risée du pays,

Les fers qui l'avaient saisi par la tête, au jour de sa naissance, avaient laissé leur empreinte sur ses os. Il était coiffé de son crâne comme d'un chapeau de Gendouille. Ses yeux jaillissaient des orbites, troubles à la façon des billes qui se dépolissent dans la poche

des écoliers, et l'on ne démêlait rien dans les frétillements de sa langue toujours dardée hors de la bouche.

Par la grâce de Dieu, le Cicuccio n'était pas réduit à mendier son pain. Son père et sa mère vivaient dans leur maison sur un grand potager ; ses sœurs avaient épousé des vignerons, un de ses frères portait le froc des Franciscains, l'autre travaillait au service de l'État avec une redingote. Mais on s'était désintéressé de ce benêt qui déshonorait la famille. Le bureaucrate lui donnait ses redingotes à finir, quand les coudes avaient percé l'étoffe, malgré les manches de lustrine ; le capucin lui envoyait parfois des souliers récoltés dans ses quêtes.

Le Cicuccio oubliait régulièrement ces présents, dans un fossé. Il aimait à marcher pieds nus, dans la bonne poussière chaude. Les basques de sa redingote étaient toujours gonflées de fruits qu'il ramassait sous les arbres. Il les grignotait le long des routes et il ne rentrait pas toujours au logis pour

avaler l'écuelle de soupe qu'on lui servait devant la porte, sur un banc. Il courait après les voitures ; il bataillait avec les chiens ; il essuyait les projectiles des écoliers ; il bredouillait avec les farceurs qui le couvraient de huées.

Un regard de la Donna Rosa lui fit une âme.

Quand la veuve sortait de la ville, elle rencontrait l'innocent sur son chemin. Il surgissait de quelque tronc de figuier. Il la saluait respectueusement avec d'interminables bredouillements. Déjà elle était loin qu'il continuait de hocher la tête et d'expliquer son cœur. Alors, il ramassait son bâton et il commençait de suivre la « telaiola », craintivement, comme un chien qui est sorti du logis sans permission et qui se tient à distance des pierres. Derrière la veuve, il gravissait les routes de montagnes ; il se cachait quand elle venait à s'arrêter pour faire souffler sa servante ou pour offrir ses cotonnades. Il rentrait en ville avec la fin

de la tournée. Il venait s'asseoir sur une borne contre la porte de la Donna Rosa.

Avec le temps, il prit courage, et il osa se rapprocher. Quand la montée était trop rapide, les deux femmes l'appelaient : on le chargeait du panier, en riant. Il le plaçait sur sa hanche, tout le buste déjeté par l'effort. Malgré l'essoufflement, il ne cessait pas de bredouiller. Parfois, pour le récompenser de sa peine, la Donna Rosa l'invitait à profiter de son repas. Il s'asseyait un peu loin d'elle, dans un plant de figuiers. Il partageait les oignons frais, les olives, les rondelles de saucisson, dures comme du cuir.

La Donna Rosa devenait une commerçante avisée. Elle réfléchit que le Cicuccio était assez fort pour porter le panier. Puisqu'il la suivait par amour, elle pouvait bien économiser le gage de la servante. La veuve ne craignait pas que cette complaisance excitât les commères à jaser : l'honnêteté de la « telaiola » et la laideur

du Cicuccio étaient pour décourager les pires langues. Donc, elle congédia sa porteuse et confia le ballot à l'innocent.

Ce furent de beaux jours pour le Cicuccio. Dès l'aurore, il guettait la sortie de la Donna Rosa, il chargeait son fardeau avec allégresse, il allongeait le pas sous le ballot, comme une mule empanachée de sonnailles. Maintenant, d'un bout à l'autre de la journée, il ne cessait plus de bredouiller. Son cœur se gonflait dans sa poitrine ainsi qu'une voile que tend la brise; une force inconnue le soutenait dans sa fatigue; ses yeux étaient devenus plus brillants, ses bégaiements plus compréhensibles.

Certes, il n'osait pas toucher à la Donna Rosa, non pas même à ses mains, non pas même à sa jupe; mais il était toujours à ses côtés, il marchait dans son ombre, il souffrait pour elle, il la priait. Autour de midi, quand on se retire de la route pour le repos et pour la sieste, des gens l'aperçurent à genoux, les mains jointes, devant

son idole. La Donna Rosa se laissait placidement adorer : elle tricotait, adossée à un tronc d'arbre, ou repassait ses comptes.

Il ne lui venait pas dans l'esprit qu'il y eût de la cruauté à tirer parti du Cicuccio parce qu'il l'aimait. Elle songeait seulement qu'elle était raisonnable et que lui, il était fou. Elle utilisait une force perdue. Elle se félicitait de s'être débarrassée de la servante. Le Cicuccio était bien moins vorace que la porteuse, et puis jamais il ne se plaignait de la fatigue. Pour toutes ces qualités, la Donna Rosa s'attachait à l'innocent comme à une bête robuste et douce.

Elle finit par s'aviser qu'il allait les pieds nus dans la poussière et que l'habit du bureaucrate lui pendait en lanières sur les reins. Donc, un jour qu'il venait chercher le panier pour leur tournée matinale, elle le fit entrer dans sa maison. Elle avait préparé une antique redingote et des souliers de feu son mari.

Elle dit au Cicuccio :

— C'est pour toi...

Il la regarda hébété. Mais elle insista :

— Pour toi...

Déjà, elle lui mettait la main sur le dos, pour le débarrasser de ses nippes.

Cette fois, l'innocent avait compris ce qu'elle voulait.

D'un coup d'épaule, il se dégagea. Sa bouche s'ouvrit démesurément, sa langue frétilla. Il avait quelque chose à dire :

— Be... be... be... bede...

Mais il ne pouvait pas. Il s'enfuit...

A travers la ville, à travers la campagne, à bout de souffle, jusqu'au fossé où il roula comme une bête poursuivie, dans l'agonie de son cœur ignoré sous l'outrage de charité par où la Donna Rosa voulait récompenser son amour.

LA JETTATURE

La fête battait son plein. Et c'était dans le cadre de cette demeure princière, un fourmillement de toilettes et d'uniformes, aussi brillants que les fleurs dont les portes, les lustres, toutes les saillies des moulures étaient escaladés. Les femmes avaient cette variété de types qui donne un charme si particulier aux fêtes de l'élégance cosmopolite. Elles allaient et venaient aux bras des officiers de l'escadre, en l'honneur desquels on donnait le bal.

Un peu à l'écart des danses, je causais, dans une embrasure de fenêtre, avec la

comtesse Vanni. Je l'écoutai d'une oreille un peu distraite, tout occupé de sa beauté. Ses yeux de Piémontaise ont une profondeur bleue qui fait songer aux eaux du lac Maggiore : le contraste des cils noirs avec la peau toute dorée, est troublant près de cet azur.

Je naviguais donc très loin sur ce lac de montagnes ; si loin que j'eus comme un choc d'un abordage, quand la comtesse se leva brusquement :

— Changeons de place.

— Mais où voulez-vous vous asseoir ?

— En face... n'importe où...

Je savais quelle importance la comtesse attache aux hiérarchies ; son « n'importe où » me surprit, et aussi le son de sa voix.

Elle passa son bras sous le mien, et traversant le salon, nous allâmes nous asseoir près de la porte. L'inquiétude qui relevait les beaux sourcils de la Vanni faisait ses yeux plus perçants. Elle me parut soudain dépouillée de ces grâces mondaines qui sont

comme le verni d'un bal. Et c'était un régal d'amateur parmi ces sourires faux, ces baise-mains hiérarchiques, de voir surgir, par une fissure de peur, la créature primitive, presque abrupte, que cette femme est au fond. Je sentis délicieusement que le souci des convenances, le respect dû aux beaux usages tenaient beaucoup moins sur la comtesse que cette robe empire où on la sentait nue et que de légères épaulettes attachaient fragilement sur ses épaules.

Je lui dis :

— On croirait qu'un revenant est à vos trousses...

Elle me saisit le poignet si fort, que l'agrafe de son éventail m'entra dans la peau.

— Ne riez pas.

Elle regardait le parquet ; l'abaissement des longs cils m'empècha d'interroger ses yeux.

Elle dit très bas :

— Regardez devant vous... à la place que

nous venons de quitter... Il y a quelqu'un qui s'est assis...

— Oui.

— Savez-vous son nom ?

Le personnage en question était un homme assez jeune, de taille moyenne, un brun dont la barbe et les cheveux tiraient sur le roux. Il portait l'habit noir avec une plaque. Pourtant il semblait éteint de la tête aux pieds. Les lampadaires, les bougies n'allumaient aucun reflet sur l'étoffe mate de ses vêtements. C'était le noir mort des étoffes qui portent un deuil, des draps que l'on étend sur les bières, le noir des plaques de tir. Chamisso a écrit l'histoire de l'homme qui a perdu son ombre. Celui-là marchait sans un miroitement de lumière et cela était inquiétant d'une autre façon.

J'avais remarqué cet inconnu pour la tristesse terne répandue sur sa personne. On s'écartait sur son passage ; il suffisait qu'il s'approchât d'un groupe pour que la conversation s'éteignît. Les gens s'écartaient

avec une espèce de hâte. Alors, l'homme reprenait sa promenade, les mains derrière le dos. J'attendais, avec quelque appréhension, la minute où il se retournerait. J'imaginais qu'il avait sur le visage une de ces infirmités qui mettent hors de l'humanité. Au bout de la galerie, il fit volte-face et je vis sa figure. Aucune avarie dégoûtante ne la déshonorait. Elle était plutôt régulière, le profil avait des finesses de race, mais la pâleur tout unie, presque farineuse, était surprenante à voir. Dans cette blancheur de plâtre, les yeux bruns flambaient. Les traits nets, pâles, toujours immobiles, donnaient la sensation d'un masque un peu soulevé. L'homme vous regardait par derrière. Tous, nous avons vu de ces figures-là ; il en passe dans le fond des drames romantiques. Elles sortent de l'ombre à pas muets ; elles sont affublées de dominos et de cagoules ; elles portent l'assassinat et les poisons avec elles ; mais le frisson qu'elles donnaient à nos grands-pères ne franchit plus la rampe.

A cette heure, les hommes noirs nous font sourire, et je dis à la comtesse avec un peu d'ironie :

— Eh bien ! ce pauvre homme dont tout le monde s'écarte, comment s'appelle-t-il ?

La jeune femme manœuvra ses longs cils de façon à me regarder sans donner un coup d'œil au cavalier noir. Elle murmura :

— Demandez son nom à l'huissier.

— Pourquoi à l'huissier ?

— Faites ce que je vous dis.

J'obéis et je revins à elle :

— C'est le marquis Piaggi.

La Vanni fit à la hâte :

— Ce n'est pas moi qui l'ai nommé.

A la dérobée, le long de sa jupe, elle étendit sa main, l'index et le petit doigt déployés, le pouce et les autres phalanges rabattus dans la paume.

— Piaggi, dit-elle, d'une voix presque indistincte, a le mauvais œil.

Je ne pus m'empêcher de sourire :

— Vous croyez à ces sottises-là ?

— Moi et d'autres... Voyez-vous cette balafre qu'il a sur le front ? C'est un coup de sabre qu'on lui a donné à Naples. Ses camarades de régiment lui faisaient les cornes ; il s'est fâché, il a eu dix duels, il a dû quitter l'armée. Tenez, je ne suis qu'une femme, et le marquis a été bien élevé ; pourtant, s'il me voyait avec mes doigts ainsi allongés, il traverserait le salon, il viendrait se camper devant moi, et il me ferait une scène. Voyez comme tout le monde le fuit ; depuis qu'il s'est assis sur la banquette, le vide s'est fait où nous étouffions. Allons, bon, voilà qu'il se lève. Pourvu qu'il n'ait pas l'idée de venir me relancer par ici !

— Pourquoi s'acharnerait-il après vous, madame ?

— Il me poursuit depuis le commencement du bal ; il sait que je suis invitée à déjeuner à bord de l'*Italia* ; il brûle d'envie d'y aller ; il veut que je le présente à l'amiral. Je n'en ferai rien. Je ne veux

pas porter mauvaise chance à mes amis.

Il était convenu que je servirais de cavalier à la comtesse pour cette partie de plaisir. Sûrement sa toilette était un peu voyante ; les plumes blanches montaient trop haut sur son chapeau ; tout cela aurait paru tapageur dans une victoria, au Bois de Boulogne. Mais à l'arrière de cette baleinière, dans le grand coup de soleil de onze heures, sur ce fond bleu de Méditerranée. elle était radieusement belle, la Vanni, tragique avec de la grâce, comme cette côte même qui a des fleurs aux pieds, de la neige sur le front.

La première personne que nous aperçumes en montant sur l'*Italia*, ce fut le marquis Piaggi. Il causait avec un matelot, un beau gars d'Abruzze haut comme un mât ; large comme une vergue. Il était si absorbé dans ses questions qu'il ne prit pas garde à nous.

Mais la comtesse me serra le bras avec une angoisse véritable :

— Mon cher, dit-elle, j'ai des pressentiments... Il est venu ici pour faire un malheur...

J'essayai de la distraire ; d'ailleurs, le hasard nous avait servis. Nous étions placés à table très loin du marquis ; il fut facile à la Vanni d'éviter son regard. Tout de même, elle était si troublée qu'elle quitta le bord presque à la sortie du déjeuner. Elle avait arraché à l'amiral la promesse de venir souper, le soir, avec nous.

Il vint en retard. L'attente avait achevé d'énerver la comtesse. Elle accueillit son hôte avec ces mots :

— Je suis sûre qu'il est arrivé un malheur à bord.

Le marin parut surpris :

— Qui vous l'a dit ?

— Je ne me trompe point, n'est-ce pas?

— Un de mes hommes est tombé d'une vergue, sur le pont, et il s'est tué.

La Vanni me jeta un coup d'œil à travers la table.

Elle demanda :

— Est-ce que je pourrais le voir ?

L'amiral la regarda avec étonnement :

— C'est que le malheureux s'est bien abîmé dans sa chute...

Elle risposta :

— N'importe !... Ne soyez pas choqué de ma curiosité. Je ne suis pas sadique, mais... cet homme... j'ai un grand intérêt à le voir...

— Comme il vous plaira, madame.

Cette histoire et la nervosité de la comtesse avaient attristé le souper. Ce fut un soulagement pour tout le monde quand on annonça que le canot à vapeur attendait à quai les ordres de l'amiral.

Cette mer de nuit était merveilleusement calme, toute pleine de clartés allumées au fond des eaux. Au loin, l'*Italia* avec ses feux de veille semblait un fantastique animal endormi sur la mer. Il y avait à bord des centaines d'hommes et sans doute l'insouciance de la vie ; mais, pour

nous, cette colossale masse d'ombre avec ses feux de couleur n'était plus que le tombeau d'un mort, l'imposant sarcophage de cette larve humaine qui gisait écrasée sur une planche.

A bord, c'était la régularité ordinaire des services, cet ordre majestueux qui, sur les navires de guerre, donne la sensation réconfortante de l'absolu. On nous conduisit sur le gaillard d'avant, dans l'entrepont. Un matelot en armes gardait la porte d'une petite chambre : dans un cadre de bois, une forme ondulait sous une toile ; un Christ et une branche de buis étaient posés à côté, sur une chaise ; et l'œuf lumineux d'une lampe électrique éclairait cette immobilité, crûment.

Nous entrâmes. L'amiral souleva le voile à la place de la tête. Le visage parut, tout pâle, luisant comme du savon. Les lèvres, entr'ouvertes, découvraient les dents ; les yeux avaient déjà sombré dans une ombre infinie.

— Eh bien ? dit l'amiral.

Mais la Vanni m'avait saisi le coude. Elle était aussi pâle que le matelot étendu :

— Regardez ! dit-elle. Est-ce que je me trompais ? et y croirez-vous, maintenant, à la jettature ? Le matelot auquel *il* parlait ce matin, quand nous sommes montés à bord… le reconnaissez-vous ?

GINEVRA AMIERI

Elle était très chaste et très pieuse. Ses cheveux devenaient tout d'un coup flamboyants, quand elle passait sous le reflet des vitraux. Comme aucun enfant ne faisait du bruit dans son palais, on entendait venir de loin, du fond des salles, le froufrou de ses robes de brocart. A la fin du jour, elle s'asseyait dans les hautes fenêtres, elle mettait sa main sur ses yeux et elle regardait le soleil se coucher sur la campagne.

Toute la ville, à cette heure-là, semblait un bouquet de lilas porté par un vase de cuivre.

Les couples d'amants se frôlaient dans la nuit montante... Mais Ginevra ne prenait pas garde à leurs coquetteries. Au delà des joies de l'amour, au delà des gloires du soleil couchant, elle cherchait le ciel invisible. Et ses mains se joignaient, comme si, par une porte un instant entr'ouverte, elle avait aperçu les anges.

— Ginevra !

C'était son père qui l'appelait ainsi, d'une voix pleine d'angoisse, comme on fait pour un enfant qui se penche sur un bassin. Le vieillard se souvenait d'une autre jeune femme dont l'âme s'était déliée par secousses. Elle avait eu, cette disparue, la taille et les yeux de Ginevra. La même splendeur de vie gonflait son corsage, comme si sa gorge eût été une fontaine d'amour. Pourtant, elle s'était alanguie à s'appuyer aux vitraux de plomb. Elle avait laissé le père en tête à tête avec l'enfant. Et le vieux, rongé d'inquiétude, disait à son gendre :

— Prenez garde, Amieri ; Ginevra voit Dieu.

Amieri riait.

C'était un bon gentilhomme qui aimait sa femme et le plaisir. Il s'était couvert de gloire dans sa jeunesse en combattant pour la République. Il maniait un cheval comme un Maure. Il devenait éloquent à la troisième coupe de vin. Il trouvait Ginevra plus belle que toutes les maîtresses qui avaient fait sa réputation de séducteur. Il la surchargeait de bijoux. Il la faisait vivre dans un luxe dont toutes les femmes étaient jalouses. Il n'imaginait pas qu'elle pût désirer rien au delà. Donc, les craintes de son beau-père lui semblaient ridicules, un peu séniles.

Avec une fatuité d'homme robuste, un éclat de gaieté sensuelle, il rispostait brutalement :

— Rassurez-vous, Ginevra m'aime trop pour mourir.

Or, il y avait un autre homme qui s'attristait des mélancolies de Ginevra. Celui-ci

ne se connaissait pas d'aïeux illustres et toute sa noblesse lui venait de Dieu. On l'invitait dans les fêtes parce qu'il savait jouer de la mandoline et qu'il composait des sonnets plus éblouissants que des bagues.

Les gens disaient de lui :

— Il faut que cet Orseolo soit le bâtard de quelque gentilhomme.

Et, secrètement, les femmes l'aimaient.

Lui ne songeait qu'à Ginevra. Il se trouvait sur sa route à la porte des églises pour la voir passer dans les rayons des vitraux. Il surgissait de la nuit quand, le soir, elle descendait pour sa promenade. Il refusait de chanter dans les assemblées où elle ne se trouvait point ; en sa présence, il tirait de sa mandoline une telle musique, que tous disaient :

— Il joue sur les cordes de son cœur.

Pour elle, il composa les « terze rime » qui ne mourront plus :

« *Bien que jamais ma tête ne doive se reposer sur ton épaule...* »

Il vint les chanter dans le palais de Ginevra un jour qu'elle donnait une fête masquée. Tout le temps qu'il chantait, elle arrêta sur lui ses yeux purs. Il y lut qu'elle avait deviné sa tendresse, mais non point qu'elle lui donnait la permission de faire un pas vers elle. Elle l'avait regardé comme elle regardait l'horizon, aux fins de jour, chaque fois plus perdue dans son extase, plus lente à rappeler son âme, plus froide sous les mains de ceux qui la touchaient, plus pareille aux femmes de marbre que l'on sculpte sur les tombeaux. Aussi, le père ne s'étonna point, lorsque, un matin, une fille d'honneur vint lui dire :

— Accourez ! notre maîtresse n'ouvre plus les yeux...

Amieri était là, qui, à grands coups, se frappait la poitrine.

— Ginevra, dit le père, dors-tu, ou bien veux-tu m'éprouver ?

Il leva les bras, puis il s'écroula, au pied du lit, comme une ruine qui tombe.

Amieri voulut que Ginevra emportât avec soi tous les bijoux qu'il lui avait donnés. Et, dans les caveaux du Baptistère où l'on déposa le cercueil tout ouvert, elle avait l'air d'une sainte dans une châsse. Le père était tombé sur les marches de la crypte ; on l'emporta évanoui. Amieri poussait de si profonds sanglots que les voûtes en parurent ébranlées ; mais des femmes qui avaient deviné l'amour d'Orseolo pour Ginevra remarquèrent que le musicien n'avait point paru aux funérailles.

Maintenant, la foule s'était écoulée et Ginevra demeurait seule dans le caveau, avec les ombres que la lampe sépulcrale faisait danser sur les voûtes.

Soudain, elle sortit de sa léthargie et ouvrit les yeux :

— Où suis-je ? pensa-t-elle.

Ses yeux s'était fermés sur des clartés de paradis, et, une seconde, elle pensa qu'elle se réveillait dans l'horreur du purgatoire. Elle rejeta les étoffes qui la couvraient ; elle

sortit vivement du cercueil comme d'un lit dont le souci vous chasse. Les noires draperies parsemées de larmes, les lueurs des cierges mourants lui apprirent où elle était.

— Mon Dieu ! pensa-t-elle, vous n'avez pas voulu de moi ; je suis venue trop tôt au rendez-vous.

Pleurant sous son voile, elle gravit l'escalier de la crypte et sortit de l'église sans troubler des femmes qui venaient dire leur prière du soir. Il lui semblait qu'elle n'avait plus où aller. La mort avait fermé sur elle des portes qui ne se rouvriraient pas. Elle marchait dans les rues comme une femme qui va demander l'aumôme et qui s'attend à n'être pas reçue.

Elle savait bien pourtant où elle voulait frapper d'abord ; car, sans hésiter davantage, elle fit le tour d'un palais, et, dans la nuit, elle mit la main sur le secret d'une porte. Derrière, il y avait un escalier dérobé ; en haut, une chambre avec un grand lit à colonnes.

Un vieil homme était dedans, assis sur des oreillers. Il semblait si brisé, que la revenante hésita à le reconnaître.

Pourtant, elle murmura :

— Père...

Le vieillard releva le front. Ses paupières saignaient comme deux blessures. Une seconde, sans la distinguer, il fixa cette forme à travers ses larmes. Puis, ses prunelles se dilatèrent, et, sans un son, il se renversa sur les coussins.

Ginevra s'approcha du lit. Comme son père avait fait, la veille, pour elle-même, elle ferma ces yeux qui ne devaient plus se rouvrir. Très dévotement, elle baisa au front celui qui était mort de joie, puis elle sortit sur la pointe du pied.

Elle se dirigea vers le palais que, pendant six années, elle avait habité avec son mari.

Las des fatigues de la veille, les serviteurs dormaient derrière les portes ; les molosses, qui erraient dans la cour, s'approchèrent de

Ginevra ; ayant reconnu son odeur, ils ne donnèrent point l'éveil. Ainsi, elle put monter jusqu'à la chambre nuptiale.

Elle s'était dit :

— Je me glisserai à côté de lui pendant son sommeil ; sans le troubler, j'effleurerai son front avec mes lèvres ; et, quand il se réveillera, demain, entre mes bras, il croira qu'il a fait un mauvais songe.

A tâtons, elle vint au bord du lit, avança les mains : joue à joue avec Amieri, elle sentit une tête de femme.

Ce fut un cri perçant dans la nuit, un de ces cris de souffrance comme en poussent les spectres. L'homme sauta sur ses armes, et, s'étant jeté dans la galerie à la clarté de la lune, il aperçut le fantôme de Ginevra qui s'enfuyait.

Une seconde, il se demanda s'il ne rattraperait pas l'apparition, afin de la pourfendre. Mais déjà elle s'était glissée hors du palais.

Elle n'hésitait plus, maintenant. Elle sa-

vait bien par qui serait accueillie celle que Dieu, son père et son mari ne pouvaient pas recevoir. Elle allait vite, comme si elle eût vingt fois marché dans cette route inconnue d'elle. Elle allait sûrement, à travers les ténèbres, comme vers une lumière.

L'escalier était si étroit que la robe bruissait contre les pierres ; les marches vacillaient sous les petits souliers de parade. Mais elle montait infatigablement. Elle s'arrêta sur un palier inondé par la lune et du bout des doigts elle frappa légèrement.

Un homme vint ouvrir avec une lampe.

Il dit :

— Enfin, c'est toi !

Et la porte se referma sur eux.

HADJIRA

— Mais certainement, monsieur le lieutenant ! ce n'est pas de refus... Je vais avertir ces dames...

Et passant devant le lieutenant, M. Poupel entra dans le jardin des jujubiers.

Il se dirigea vers un banc où trois personnes étaient assises : une bourgeoise dans la quarantaine, une jeune fille de dix-huit ans, un collégien en uniforme. Toute cette société parisienne venait de débarquer à Biskra. L'honnête marchand de bronzes profitait des vacances de Pâques et d'un billet circulaire pour promener sa famille.

On avait dîné dans la même salle que le lieutenant. Et, depuis une heure, l'officier cherchait une occassion de lier causerie avec ces voyageurs quelconques qui tombaient comme une aubaine dans sa solitude.

— Ma fille, monsieur le lieutenant ; ma femme ; mon fils, — un enfant bien intelligent et qui vient de remporter tous les prix de Rollin...

Le lieutenant s'inclina devant les dames.

Vêtu de blanc, botté de cuir rouge, il avait une jolie moustache de cavalier.

M. Poupel avait remis son casque de liège.

Il prononça :

— Voici de quoi il est question, Éléonore : monsieur le lieutenant propose de nous conduire dans le quartier des Ouled-Naïls et de nous montrer des danses.

— Vous n'avez pas loin à marcher, fit l'officier avec prévenance. C'est la troisième rue à droite, au bout des jardins.

Madame Poupel se confondit en remerciments ; toutefois, elle demanda :

— N'y a-t-il point de danger? La nuit tombe...

Le lieutenant répondit :

— Madame, c'est l'heure...

A la sortie des jardins, on s'engagea dans une ruelle.

Des hommes, des femmes, vêtus de blanc étaient assis au seuil des portes, accroupis, jusque dans le milieu du chemin. Ils buvaient du café dans de petites tasses, faisaient brûler des parfums. Tous tenaient à la main des éventails en forme de drapeau. Et patiemment ils chassaient les mouches qui volaient par essaims au-dessus des « couffins » de dattes et de raisins écrasés.

Le lieutenant s'arrêta au seuil d'une de ces maisons sordides.

— C'est ici, dit-il. Je passe devant. L'escalier est mauvais.

La chambre était au premier étage. Les visiteurs eurent l'impression qu'elle était vide. On eût dit une mansarde d'ouvrier dans un faubourg. Mais une odeur exotique

de musc, d'essence de roses, de laine mouillée, de sueur humaine, de tabac âcre, prenait aux narines, et la nuit d'Orient collait à la fenêtre ouverte un vitrail d'étoiles. Le mobilier se composait d'un lit recouvert avec un haïck rayé, et d'un divan sous un tapis qui rampait jusque dans l'encoignure de la fenêtre.

Le lieutenant fouilla du regard cette nuit opaque. Il appela :

— Hadjira !

Dans l'ombre, quelque chose remua, se dressa lentement, avec des froufrous d'étoffe froissée, des cliquetis de chaînettes. Une voix pleine de sommeil répondit en arabe :

— C'est toi, lieutenant? Qu'est-ce que tu veux ?

Hadjira avait fini de se lever. Languissamment, elle avança dans le demi-jour de la fenêtre.

Ses cheveux étaient soigneusement cachés par un bandeau qui collait à ses tempes comme un béguin, rayait son front d'une

ligne dure. D'admirables cils voilaient ses prunelles, qu'elle dédaigna de tourner vers ses visiteurs. Même elle ne sembla pas s'apercevoir de leur présence. On eût dit qu'elle était seule avec le lieutenant. Elle répondait d'un air d'ennui, en soufflant par le nez la fumée de sa cigarette...

Ce mépris distingué acheva de rassurer madame Poupel. Et aussi il impressionna vivement le mari que la saleté du logis avait déconcerté.

Il interrogea :

— C'est la danseuse ?

Le lieutenant répondit :

— Donnons-lui le temps de se réveiller. Je vais appeler sa mère et le musicien.

Hadjira comprit, sans doute, car elle posa sur le bras de l'officier sa main chargée de bagues.

— Attends...

Avec une souplesse indolente qui claquait les babouches contre ses talons, elle se dirigea vers la porte.

La mère et le flûtiste jouaient aux cartes dans un taudis voisin. La vieille dame prit bien juste le temps de se voiler, le Soudanien sauta sur son instrument, — un flageolet de bois cousu à une peau de bouc. Sur les pas d'Hadjira ils entrèrent avec dignité dans la chambre. Le Soudanien s'était coiffé d'un fez ; la mère énorme et voilée n'était plus qu'un paquet de linge. Ils s'accroupirent attendant le signal.

— Un instant ! dit le lieutenant.

Comme les chaises manquaient, il fit asseoir les dames sur le lit ; puis élevant la main il ordonna :

— Allez !

Aussitôt le musicien commença de souffler dans sa flûte. Il enflait ses joues à les crever, et pour s'étourdir soi-même ainsi que les spectateurs, de droite à gauche il faisait décrire de brusques zigzags au pavillon de son instrument. Tout de suite la salive lui coula de la bouche. Ses yeux roulaient exorbités. Il semblait accomplir avec

une dévotion frénétique un acte religieux. A l'autre bout du divan, la mère, tout à fait ensevelie dans l'ombre, frappait sur un tarabouck.

Assise sur un coussin, immobile, Hadjira ne semblait pas entendre ce tapage. Soudain elle se leva.

Maintenant sa torpeur avait fondu, elle souriait. Et d'abord elle se haussa sur les pointes de ses orteils, elle éleva ses doigts joints, à bout de bras, très haut, au-dessus de sa tête. Ainsi allongée, elle se balançait doucement, comme une fumée sur un feu de bivouac. Sa grâce alanguie, la pesanteur de ses yeux faisaient songer à un réveil, une fraîcheur était sur elle, une joie d'aurore.

Le collégien demanda :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu vois bien, elle sort de son lit, elle s'étire...

Le lieutenant ajouta :

— Parfaitement. Elle fait ses ablutions avant le lever du soleil.

Mais Hadjira avait mis sa main sur ses yeux. Elle regardait au loin, elle voyait venir : Un ami ou un ennemi ? Assurément quelque objet d'effroi, car tout de suite elle s'enveloppa le visage jusqu'au-dessous des yeux avec son voile. Elle étendait ses mains devant soi pour repousser. Elle se renversait la taille en arrière, éperdue, comme pour échapper à des bras qui l'avaient saisie. Brusquement, elle poussa un cri et cacha son visage avec ses doigts retournés.

Le lieutenant dit à son voisin :

— Vous comprenez toujours ? On la surprend, elle se débat...

La réponse de M. Poupel se perdit dans le charivari. La Khiata et le tarabouck avaient haussé leur fanfare d'un ton. On ne s'entendait plus.

Les genoux fléchis, la taille toujours ployée, Hadjira resta quelques secondes immobile. Puis, d'un geste langoureux, elle écarta son voile. Ses yeux et ses dents sou-

riaient, ses narines battaient la charge, sa tunique bâillait, et, sous les amulettes, les seins parurent pointus, perlés de sueur.

— Crédié ! dit le marchand de bronzes, il fait chaud dans cette chambre !

Les pieds de la danseuse ne bougeaient plus. Collés l'un contre l'autre, ils ne songeaient maintenant ni à la danse ni à la fuite. Mais, d'arrière en avant, infiniment lente et moelleuse, une secousse tassait la taille, offrait le ventre rouleur. Hadjira avait fermé les yeux. La saccade de son flanc devint plus violente. Ses lèvres découvrirent les dents jusqu'aux gencives. Elle se levait, elle se baissait, elle entrechoquait ses genoux.

Alors un paroxysme de fureur s'empara des musiciens. Le Soudanien écrasa dans un seul hurlement les quatre notes de sa flûte, tandis que le tarabouck emplissait la chambre d'un roulement de tonnerre.

Du coin de l'œil, le lieutenant guettait sur ses quatre compagnons l'effet de cette

mimique. La jeune fille, terrifiée, regardait ses bottines ; par contenance, madame Poupel avait mis ses doigts dans ses oreilles. Elle criait : « Assez ! » à pleins poumons. Le père épongeait sa face, très congestionnée ; le collégien ouvrait des yeux énormes.

Un dernier sursaut, un frisson, un cri rauque. C'était fini.

Aussitôt, l'officier s'avança vers la danseuse. Il la félicita en arabe ; puis, tirant une pièce blanche de son gousset, il l'appuya sur le front d'Hadjira. La sueur et la graisse l'y tinrent collée.

A ce spectacle, M. Poupel ouvrit son porte-monnaie. Il dit à son fils :

— Tiens, voilà quarante sous ! plaque-lui ça sur le menton... Tu as peur?... Est-il bête !... Elle ne va pas te manger !... Regarde...

Il se leva en soufflant, s'approcha d'Hadjira, fixa pesamment la pièce sur la joue brune, puis se tournant vers son fils, il prononça avec fierté :

— Ça n'est pas plus difficile que ça.

— Déjà madame Poupel et sa fille avaient quitté le logis.

Dans la rue, la mère dit au lieutenant :

— Je ne sais si ce spectacle-là est bien fait pour les jeunes filles... mais une sauvage !... N'est-ce pas, monsieur, ça ne compte pas ?

Et M. Poupel, encore congestionné, conclut avec un peu d'impatience :

— Voyons ! Fais-tu voyager tes enfants pour les instruire ?

LA PARTIE DE M. LE CURÉ

Le jour où Joseph Esposito maraîcher mahonnais, à Bouberak (province d'Alger), reçut l'avis que sa tante maternelle, Rosina Gonzalès, lui léguait par testament une somme de cent douros, il posa sa pioche, entra dans sa masure, rasa sa barbe, passa une chemise propre ; puis, ayant enfourché son bourricot, il se rendit au Casse-Croûte du Roulage pour y boire jusqu'à complet attendrissement.

Il rentra fort tard dans sa maison et le lendemain se réveilla, sur sa natte, longtemps après le lever du soleil.

— Est-ce que j'ai rêvé? se demanda Esposito en se frottant les yeux avec ses poings.

La présence de la lettre dans le vieux portefeuille où il serrait ses économies attestait la réalité de l'héritage.

Le Mahonnais relut l'épître avec soin.

« Je lègue, disait donc la dame Gonzalès, cent douros d'argent à mon neveu Joseph, sous condition qu'il fera célébrer dix messes pour le repos de mon âme. »

Esposito n'était point grand fréquenteur d'églises; mais, en bon Espagnol, il ne songeait point à esquiver cette charge. Seulement il voulait payer ces messes le meilleur marché qu'il pourrait. Combien? Quinze sous? Un franc? Davantage? Le Mahonnais connaissait le cours des artichauts, des petits pois, de toutes les primeurs, — pas celui des messes. Il calcula que quinze sous l'une, cela faisait encore sept francs cinquante; — mettons sept francs pour le compte rond, — il jugea, à part soi, que ce serait bien payé.

A quelques jours de là, comme il travaillait dans son plant de choux-fleurs, il entendit le pas d'un bidet. Par-dessus la haie de figuiers de Barbarie, il vit M. l'abbé Baratte, curé de Bouberak, qui chevauchait dans le soleil.

Il l'interpella :

— Où courez-vous comme ça, monsieur le curé?

L'abbé répondit qu'il profitait du beau temps pour aller faire la partie de M. l'abbé Berbegal, à Sébaou.

— Et vous êtes bien pressé ? demanda Esposito. Je voudrais faire marché avec vous. Voilà ce que c'est : je veux commander dix messes.

— Pour le succès de votre récolte ?

— Non, pour le repos de l'âme de ma tante Rosine, qui est décédée dans mon pays... Dix messes... Combien que vous me prendriez pour ça, monsieur le curé ?

Par habitude de maraîcher, il ajouta :

— Ce n'est pas cher, en cette saison.

Sans hésitation l'abbé répondit :

— Vingt francs, mon ami.

— Vous dites ?

— Deux francs la pièce.

Pour rire, Esposito s'appuya sur sa pioche.

— C'est votre dernier mot, monsieur le curé de Bouberak ?

Mais l'abbé Baratte devint tout rouge de colère.

— Esposito, dit-il, on ne discute pas du prix des messes comme d'un couffin d'artichauts. J'ai trop le respect de mon ministère pour prolonger un pareil débat. Jusqu'au revoir.

Il donna des talons dans le ventre du bidet et s'éloigna tout courroucé.

Le Mahonnais reprit sa pioche et il recommença de gratter la terre. Il ne doutait point que le curé de Bouberak ne rabattît quelque chose de ses prétentions ; d'autre part, il avait trop de jugement pour espérer la réduction qu'il souhaitait. Il se promit qu'il arrêterait l'abbé Baratte à son retour,

et, pour ne le point manquer, il sortit de son jardin sur la route.

Au coucher du soleil, il vit le curé de Bouberak qui s'en revenait. Les rayons frappaient l'ecclésiastique en plein visage. Il était tout rouge et couvert de poussière.

— Ne vous arrêterez-vous point un moment, monsieur le curé, dit Esposito, pour souffler un peu et pour vous rafraîchir? Votre bidet tire la langue. Vous allez prendre un coup de soleil.

L'abbé Baratte était tout abattu. Il rentrait chez soi, la bourse plate. La chance lui avait été si constamment défavorable, qu'il devait se faire une violence chrétienne pour ne point accuser l'abbé Barbegal d'avoir aidé le hasard.

Mollement, il descendit de son bidet, il entra dans le jardin, il s'écroula plus qu'il ne s'assit sur la chaise qu'Esposito avait sortie hors la masure. D'un œil terne, il regardait le Mahonnais verser dans deux verres d'absinthe l'eau fraîche d'une gargou-

lette. Quand il eut mouillé ses lèvres, il soupira.

— Alors, dit le maraîcher, vous avez perdu?

L'abbé Baratte leva les bras dans un geste d'affliction enfantine.

Esposito hocha la tête:

— Voulez-vous votre revanche, monsieur le curé?

Et, de son pantalon de treillis, il sortit un vieux jeu de cartes limé aux coins.

L'ecclésiastique jeta de ce côté un regard furtif. Mais le découragement reparut sur son visage:

— Impossible, dit-il. L'abbé Berbegal m'a dépouillé.

— Je vous fais crédit!...

— Ça ne se peut pas, Esposito.

Le Mahonnais posa la main sur le bras de son visiteur. En même temps d'un geste rapide, en éventail, il répandait le jeu de cartes sur la table.

— Écoutez-moi, monsieur le curé, nous

allons faire un marché ensemble. Vous, vous avez laissé votre argent chez M. le curé de Sébaou ; moi, j'ai des messes à commander pour la mémoire de ma tante Rosine. Vous m'avez demandé vingt francs pour les dire... Je voulais vous offrir sept francs... Mettons quelque chose chacun... Moi, trois francs, ça fait dix... Vous voyez je suis raisonnable... Vous, vous allez y mettre un peu du vôtre... Faut s'aider dans la vie... Vous allez faire un petit écarté avec moi. Si je gagne, vous me direz mes messes pour rien... Si je perds, eh bien ! je vous les paierai douze francs... Là !... C'est mon dernier mot... Je coupe pour moi... Valet !

L'abbé Baratte était tenté.

Impossible qu'il n'eût pas avec Esposito la revanche des humiliations que lui avait imposées son confrère. D'autre part, cette combinaison avait des apparences simoniaques dont l'orthodoxie du prêtre s'effrayait.

Pouvait-on, en conscience, mettre un lot de messes dans les corbeilles aux enjeux ?

La passion veillait. Elle représenta à l'abbé que ce n'était pas de la messe elle-même, mais de la légère rétribution qu'on lui attribuait pour ses offices qu'il allait disposer, par avance, ainsi qu'il en avait le droit. Il fallait seulement que ce fidèle ignorant (qui peut-être proposait la partie dans un but de malice), saisît cette distinction si importante :

— Vous comprenez bien, Esposito ?... Ce n'est pas le Saint-Sacrifice que j'expose aux hasards du jeu : c'est mon modeste salaire... Je risque mon casuel par amitié pour vous.

— Si je comprends ! fit le Mahonnais. Tenez, monsieur le curé, je coupe pour vous... la dame ! A vous l'avantage.

L'abbé prit le jeu et, avant de battre, deux ou trois fois, il fit claquer les cartes. C'était là, pour ses oreilles, une musique délicieuse; d'autre part, ses doigts se délectaient à toucher le satin des petits cartons. Pourtant, son visage se rembrunit quand il

entendit qu'Esposito annonçait d'une voix claire :

— Le roi. Je joue d'autorité.

Il fit la vole, marqua trois points avec des graines de ricin qui traînaient sur la table.

L'abbé Baratte toussa, releva un peu son chapeau, recula ses manches vers son coude. Il se sentait envahir par une espèce d'angoisse qui paralysait ses moyens.

— Si je perds encore cette fois, songeait-il, c'est un avertissement du ciel.

Il pâlit quand il vit que sur le tas de cartes, le Mahonnais retournait le roi d'atout.

— J'en demande, murmura-t-il d'une voix qui faiblissait.

Esposito abattit son jeu :

— Inutile, monsieur le curé ! j'ai la dame, le valet et le dix...

L'abbé Baratte contempla sa défaite. Il n'avait plus la force de se lever de sa chaise. Il bégaya :

— Esposito, mon ami, vous ai-je dit que, pour douze francs, je ne pouvais vous donner

que les ornements violets? Mettez encore deux francs, et je vous dirai vos messes en chasuble noire...

Il tourmentait les cartes, impatient d'avoir sa revanche. Mais Esposito se leva :

— Vous êtes bien bon, monsieur le curé... le noir, voyez-vous, c'est trop d'honneur pour moi et ma tante... Vous direz vos messes en violet... Et le bon Dieu s'en contentera.

LES DEUX TÊTES

Sur le marché du Fondouck, un nommé Ben-Youb, de son état conducteur de bêtes, vit compter une grosse somme d'argent à maître Gomez, maquignon de bœufs. Il l'épia tout le jour. Ayant constaté que le colon s'attardait au Casse-Croûte de l'Avenir, il alla le guetter du côté du Barrage. Au moment où maître Gomez passait au petit trot sur la route, Ben-Youb sortit des figuiers de Barbarie. Il porta au maquignon un si furieux coup de matraque que maître Gomez, assommé, culbuta de sa selle.

Au cri qu'il poussa, une voix répondit

dans la brousse. Ben-Youb allait s'enfuir quand il reconnut son cousin Ben-Brahim. La rencontre était tout de même inopportune, car Ben-Youb et Ben-Brahim se détestaient fraternellement. Toutefois, Ben-Brahim était un homme de jugement. Il vit de quoi il retournait; il expliqua à son cousin qu'il vendrait son silence pour la moitié des douros contenus dans la sacoche du maquignon. Afin de donner un gage de sa bonne foi, il prit la peine de couper la gorge au blessé.

On convint que l'on enterrerait l'argent, chacun de son côté, et qu'on ne s'en servirait point de l'année. Mais Ben-Brahim avait fait des billets à un juif. Menacé de saisie, il paya à l'échéance. Cela donna des soupçons. On l'arrêta; il nomma son cousin. Et les deux complices furent condamnés à l'échafaud.

Ils étaient bons musulmans ; aussi, la certitude que l'Ange qui emportera les croyants au ciel par la mèche de leurs

cheveux ne pourrait les conduire en paradis les affligeait plus que la mort. Quand leurs femmes vinrent, avec beaucoup de cris, de larmes et d'égratignures au visage pour leur dire adieu ils ordonnèrent :

— Ne faites pas tant de bruit et écoutez ce qu'on vous dit. Vous prierez notre cousin Ben-Khaled de surveiller la date de l'exécution. Il réclamera nos corps, il recoudra nos têtes sur nos épaules. Ainsi, nous entrerons dans le paradis, malgré la méchanceté des Infidèles. Inchallah !

Ce Ben-Khaled était un homme simple ; à cause de l'innocence de son esprit il s'était fait une réputation de sainteté. Il vivait de la charité des personnes de sa famille. Son obligeance était extrême. Il dit que ce qui arrivait là à ses deux cousins était bien malheureux, et il promit d'accomplir leur volonté.

La veille de l'exécution, il visita dans leurs gourbis les femmes de Ben-Youb et celles de Ben-Brahim. Il leva les bras au

ciel avec elles ; il s'assit en silence sur les nattes et se couvrit la tête de son burnous. Quand il eut ainsi manifesté la part qu'il prenait au chagrin de la famille, il demanda à ces affligées si elles n'avaient pas d'autres commissions pour Alger. Elles lui donnèrent des aiguilles à tapis, ainsi que du fil poissé, et le remercièrent avec des convulsions de désespoir.

Un voisin complaisant avait prêté un bourricot à Ben-Khaled, sous condition qu'il lui vendrait au marché quatre poules, deux douzaines d'œufs et un couffin de charbon. Ben-Khaled plaça cette charge en équilibre sur le bât. Lui-même s'assit en tailleur vers la croupe. Le long du chemin — comme il était consciencieux — il ruminait les recommandations que les femmes de ses cousins et le bon propriétaire du bourricot lui avaient adressées.

Il passa la nuit à Hussein Dey chez un épicier qui était parent des Ben-Youb. Ce personnage avait déposé le burnous ; il

s'habillait à la façon des infidèles, buvait avec eux, ne paraissait plus à la mosquée. Mais il portait des amulettes sous sa blouse, et, secrètement, il observait les jeûnes. Il avait promis de réclamer au nom de la famille les corps des suppliciés.

Couché dans une remise, sur la paille, Ben-Khaled sommeillait encore, le lendemain, quand la porte du hangar s'ouvrit; l'épicier se présenta avec son crayon sur l'oreille.

— Vite, dit-il à Ben-Khaled, lève-toi et enfile ton aiguille. Voici que nos parents nous arrivent.

Un fourgon entrait dans la cour. Des hommes en descendirent deux paniers.

— Où faut-il vider cela? demandèrent-ils à l'épicier.

Le commerçant répondit:

— Mais sur la paille de la remise...

Et comme un client l'appelait à sa caisse il rentra dans la boutique.

Ben-Khaled demeura seul devant ce tas de vêtements, de membres confondus, de

sciure de bois et de sang coagulé. Les jambes des suppliciés sortaient des burnous toutes raides, comme ces pattes de bœuf qui émergent des torchons des bouchers. Les cordes qui liaient les mains derrière le dos entraient dans des bourrelets de chair. Voyant qu'elles étaient neuves, Ben-Khaled ne voulut pas les couper; mais il les détacha avec soin. Puis, dans la sciure de bois il rechercha les têtes.

D'abord, il découvrit celle de Ben-Youb. Le cou était enflé si fort, que le menton disparaissait dans la turgescence de la chair.

Ben-Khaled pensa:

— Jamais je ne pourrai exécuter là dedans une couture convenable.

Contre son attente, la plaie du cou s'adapta merveilleusement à la plaie du tronc. Le couperet avait saigné les suppliciés à blanc. Ben-Khaled put enfoncer son aiguille dans cette chair pâlie, sans qu'une perle de corail vînt rougir la peau. Il accomplit son travail en conscience, doublant

le fil poissé, multipliant les nœuds de cordonnerie. Quand il eut rajusté très proprement une tête sur chaque tronc, il étendit les deux corps à côté l'un de l'autre ; il réunit les talons, puis il couvrit les visages avec des pans de burnous. A présent, sur la litière de paille, les deux ennemis semblaient dormir côte à côte.

Satisfait de son ouvrage, Ben-Khaled sortit de la remise et vint rejoindre l'épicier dans la boutique.

— C'est fait, dit-il, tu peux confier nos cousins à ceux qui doivent les ensevelir.

Il accepta une tasse de café et un quart de sucre dans un sac ; mais il avait hâte de regagner les gourbis avant la nuit.

Allégé des volailles ainsi que du charbon, le bourricot trottait sec, et Ben-Khaled, enchanté de cette allure, murmurait en psalmodie de vagues bénédictions. Soudain, un doute lui troua la cervelle.

— Allah ! s'écria-t-il en saisissant sa barbe. Est-ce que je me serais trompé !

A la pensée de l'erreur, son corps suait. Il venait de songer qu'il avait appliqué le premier cou venu sur les premières épaules venues. Peut-être par sa faute au Jour du Jugement, Ben-Youb se présenterait avec la tête de Ben-Brahim, et Ben-Brahim avec la tête de Ben-Youb.

La crainte d'un tel scandale frappait Ben-Khaled de terreur ; il ballottait sur le bourricot comme un couffin, ses lèvres ne pouvaient plus que bégayer ces deux syllabes de supplication :

— Allah !

Ben-Youb, avec la tête de Ben-Brahim, Ben-Brahim avec la tête de Ben-Youb, voilà ce que l'Ange traînerait devant le tribunal de Dieu. Tous les croyants se détourneraient d'horreur, le Prophète hérisserait ses sourcils, et alors, lui, Ben-Khaled, le coupable, l'idiot, le complice des Infidèles, dans quel trou de rat se cacherait-il ?

L'angoisse faisait couler des larmes dans

les rides de sa maigreur, et il continuait de bredouiller, inerte sur son bât :

— Allah ! Allah-ah !

Déjà il avait dépassé le Fondouck et il s'engageait sur la route du Barrage, quand le ciel prit pitié de lui et l'éclaira.

Il se souvint qu'au bord du torrent, sous les oliviers centenaires, Sidi-Ali Ben-Balagh, le bon marabout, venait souvent prier au pied de l'arbre. Ben-Khaled contraignit le bourricot à franchir le gué ; de loin, il aperçut le chameau du marabout, sa tête juchée au bout d'un cou interminable broutait les basses frondaisons de l'olivier. Sidi-Ali était lui-même assis sur un petit mur de pierres croulantes, si recueilli dans sa prière que des grives volaient autour de lui dans les jujubiers.

A la vue de Ben-Khaled et de son bourricot, elles plongèrent dans les verdures.

— Ah ! Sidi, cria de loin le malheureux messager.

Il se prosterna aux pieds du marabout,

baisa ses mains, son burnous; puis conta son histoire.

Sidi-Ali ne détachait pas les yeux du sac que l'épicier avait offert à Ben-Khaled.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Du sucre, Sidi.

— Donne-le-moi, ordonna le marabout.

Puis il prononça d'une voix grave :

— Il a été écrit : « Il n'entrera pas d'ennemis dans le Ciel. » Ceci est donc arrivé par la volonté d'Allah, très bon et très miséricordieux pour le salut de ses fidèles serviteurs Ben-Youb et Ben-Brahim. Que le nom d'Allah soit béni !

— ... Soit béni, répondit Ben-Khaled à l'écho, tandis que le sac de sucre disparaissait sous les voiles du marabout.

LE CAVALIER

... Presque au sortir de Géryville, nos sloughi levèrent une gazelle.

Melvil dit à sa femme :

— Vous n'avez pas peur que je vous laisse chevaucher, pendant quelques heures, en tête à tête avec ce Si-Hamza ? Ces messieurs m'affirment que vous ne courez pas de risque et que nous avons le temps de forcer cette bête. Nous vous rejoindrons aux tentes...

La jeune femme n'était pas fâchée d'entamer un petit flirt avec le Marabout. Elle avait remarqué que ses yeux bleus, ses

cheveux blonds, sa taille d'amazone, frappaient d'admiration le héros du Sud. Elle-même lui trouvait grand air, sur son barbe, harnaché de « filali » rouge, bondissant sous les chocs d'un yatagan damasquiné. Et c'était pour une blasée un peu hardie, une sensation délicieuse, de se promener ainsi, aux confins du désert, avec un rebelle de grandes tentes.

Le rendez-vous était au douar des Oulad-Sidi-Cheikh à mi-chemin de Brezina. A la première halte, le cheval de lady Melvil mit le pied dans une fondrière. Il continua de marcher avec un léger balancement de la tête ; puis l'épaule s'engagea dans un trébuchement lourd : la bête boitait bas. Elle finit par se camper sur ses quatre pieds, et elle ne bougea plus.

Depuis quelques instants, Si-Hamza observait son allure. Il dit à lady Melvil :

— La fourchette a touché sur une pierre. Il faut que vous changiez de cheval.

La jeune femme s'attendait à ce que son

compagnon lui offrît sa propre monture ; mais la galanterie de Si-Hamza s'arrêtait à certaines limites. Il tenait plus à son barbe qu'aux quatre doigts de main droite qui lui restaient.

Il leva le bras, d'un geste noble, qui fit envoler son haïk.

Aussitôt, un des cavaliers se détacha du groupe. C'était un grand garçon avec des épaules d'athlète et des yeux songeurs. Une pinte de sang noir lui coulait dans les veines. Il servait le Marabout depuis l'enfance. Au moment du départ, lady Melvil avait remarqué ce bel homme, qui tenait le barbe par la bride.

Quand le Cavalier fut à portée de la voix, Si-Hamza ordonna :

— Ahmoud, descends de ta jument.

Le garçon obéit. Il prit la bête par la figure et s'approcha du maître, tout près, comme ceux qui viennent à l'hommage du baise-main.

Si-Hamza dit, sans le regarder :

— Aide cette femme à descendre et donne-lui ta jument.

Le Cavalier releva les sourcils. Son visage exprimait la surprise et la souffrance.

— Si-Hamza, dit-il, entends-tu bien tes paroles ?

Mais tout de suite, le Marabout s'emporta. La langueur de ses yeux avait sombré dans un éclat de colère.

Il cria :

— Obéis... fils de négresse !

Ce fut comme un coup de fouet sur un chien qui gronde. Sans un mot de plus, le Cavalier s'approcha de lady Melvil. Elle ne l'avait pas attendu pour sauter à terre ; mais il fallut bien qu'elle mît son pied dans les mains d'Ahmoud pour monter sur la jument. Il l'enleva avec tant de violence que l'amazone aurait passé par-dessus la selle, si la bête effrayée n'eût reculé l'épaule.

Le Cavalier ne pouvait se décider à lâcher la bride de sa jument.

Il demanda :

— Et moi ?... quel cheval monterai-je ?

Si-Hamza avait rougi jusqu'au blanc des yeux. Il prononça :

— Il y a des bourricots... derrière... pour les gens de cuisine...

En même temps, il enleva son barbe, et la jeune femme le suivit.

Ils galopèrent ainsi, à côté l'un de l'autre, sans échanger une parole, jusqu'en vue des tentes. Si-Hamza ruminait une vengeance. Ceci l'exaspérait : il prévoyait qu'Ahmoud aurait pour soi l'opinion publique. Un Marabout peut envoyer son Cavalier à la mort ; il ne doit pas faire d'un croyant le serviteur d'une femme infidèle. De son côté, lady Melvil était encore troublée par le regard d'Ahmoud, et le sourire contraint que Si-Hamza tournait vers elle ne la rassurait qu'à demi.

L'arrivée au douar fut un soulagement pour l'amazone. Les femmes de Si-Hamza avaient préparé le café dans un pavillon de parade. Lady Melvil voulut les visiter

dans leurs tentes ; et le Marabout se mit à ses ordres pour la conduire.

Comme ils sortaient du pavillon, ils aperçurent un rassemblement de gens d'escorte. Et Si-Hamza ayant regardé par-dessus leurs épaules, dit avec un sourire :

— C'est mon Cavalier à qui je fais donner cinquante coups de corde.

Ahmoud était à genoux sur le sable.

Son burnous, soutenu à la ceinture par une cartouchière de cuir, lui retombait sur les hanches, découvrait le dos. Sa maigreur musclée avait sous la peau d'ambre une beauté de jeunesse dont lady Melvil fut éblouie. Elle craignait de rencontrer les yeux du Cavalier ; mais lui ne s'occupait point d'elle. Il ne quittait pas du regard le Chaouch qui allait le frapper, et qui tordait une corde dont il avait fixé l'extrémité entre ses genoux.

Cette corde était en poil de chameau — comme celle dont on s'entoure la tête, pour maintenir les haïks et pour se protéger les

tempes. Elle avait été mouillée récemment, puis abandonnée au soleil ; de sorte qu'elle se raidissait, comme un sarment de vigne, et qu'elle refusait de s'enrouler.

Le Cavalier suivait les efforts de son camarade, avec curiosité. Il lui donnait des conseils, sans émotions, sans forfanterie. Quelqu'un ayant proposé de mouiller la corde, il approuva l'idée, même il cita le proverbe des Ksours :

« Le lien humide se tort comme la vipère. »

On apporta de l'eau, et l'on trempa le fouet dans une de ces assiettes de cuivre où les djemel boivent pendant la route. Après cela, on put tresser la corde en l'arrêtant par des nœuds.

Le Chaouch avait, lui aussi, déposé son burnous.

Il demanda au Cavalier :

— Es-tu prêt ?

— Attends, fit Ahmoud. On n'est pas solide sur ce sable.

Il se releva et, appelant un camarade, il lui plaça les mains sur les épaules, la tête entre les omoplates. Ainsi il s'arc-boutait, tendait le dos.

— Vas-y !

Aussitôt le fouet siffla.

Encore mouillé, il collait à l'échine ; et quand il se détacha, la peau parut, rayée d'une bande rouge, qui, tout de suite se gonfla.

— Un ! cria le Cavalier.

Plus haut, léchant l'épaule, le fouet se rabattit.

— Deux !... trois !... quatre !...

La voix d'Ahmoud ne tremblait pas, mais on y sentait cette contrainte nerveuse qui étrangle le rire des baigneurs à l'entrée de l'eau froide. D'ailleurs, la peau était entamée. De place en place, au joint des nœuds, des gouttes rouges avaient perlé dans la meurtrissure. Elles se joignaient maintenant,

toutes voisines ; elles glissaient, comme dans une rigole, selon la pente des cicatrices. Elles collaient au fouet, elles s'envolaient avec lui, elles éclaboussaient le correcteur et l'assistance.

On se recula, et le cercle s'étant ouvert, lady Melvil vit ce dos saignant. C'était un spectale trop cruel pour ses nerfs.

— Si-Hamza ! s'écria-t-elle, je vous en prie !...

Ses yeux cherchaient sans le rencontrer le regard du Marabout. Elle toucha son haïk, comme elle en avait vu user aux dévots, sur les places de Géryville.

Elle pria :

— Si-Hamza !... faites cela pour moi... Renvoyez cet homme...

Un fuyant sourire glissa sur les lèvres du Chef. N'était-ce pas la plus sensible injure qu'il pût faire au rebelle, que de lui pardonner ainsi, au milieu de la correction, à la prière d'une femme ?

Si-Hamza s'avança donc vers l'homme

qui frappait, et lui touchant le bras, il commanda :

— Arrête...

La corde, déjà levée, retomba.

Ahmoud détourna la tête.

Il vit Si-Hamza ironique ; près de lui, lady Melvil, toute pâle.

Quel cœur avaient donc les hommes dans le pays de cette femme infidèle, pour qu'elle osât intervenir en sa faveur ? S'imaginait-elle qu'il était au bout de sa résistance ? Le Marabout des Oulad-Sidi-Cheikh pouvait bien ôter sa jument à son Cavalier ; il pouvait le faire marcher à pied, comme un Sokhrar. Il ne pouvait lui ôter ni sa dignité, ni son courage.

— Les cinquante coups de corde que Si-Hamza m'a injustement octroyés sont à moi, songea Ahmoud. Il ne peut me les reprendre sans que j'y consente.

Au silence hostile des gens du douar, le Cavalier sentit que ses compagnons pensaient comme lui. Alors, il jeta sur cette femme,

effrayée par le sang, un regard de dédain ; puis, replaçant la tête entre les omoplates de son camarade, il ordonna au Chaouch :

– Continue...

LE MEURTRIER

... Je descendais avec Max et un « goum » de Chaâmba la région des Gours.

Depuis le matin on marchait dans des champs de drine, bleus comme la mer. Un troupeau de chameaux, à demi sauvages, se refaisait dans cette prairie des fatigues de la caravane. Debout sur des monticules de sable, avec des morceaux de ciel encadrés entre leurs hautes pattes, ils dominaient notre petite troupe. Quelques-uns portaient dans leurs fortes mâchoires des ossements ramassés sur la route. Ils les balançaient d'un air grave; tous avaient le

muffle humide et nos mehara tiraient sur les rênes, allongeaient le cou vers cette odeur d'eau.

Nous n'avions qu'à marcher dans les traces fraîches pour découvrir le puits. Nous l'atteignîmes vers six heures du soir.

Un gourbi de feuilles était bâti tout auprès. A notre approche, deux hommes en sortirent. Aussitôt ils accoururent pour nous baiser les mains.

C'étaient deux tout jeunes gens, un Chaâmbi, et un métis soudanien. Ils allaient, nus dans des loques d'un blanc jaune presque doré. Et, malgré l'ardeur du soleil, ils étaient coiffés seulement de petites calottes rouges, qui couvraient bien juste les trois quarts de leurs crânes. Le Chaâmbi s'appelait Brahim ; le fils de négresse Ben-Aich. Ils nous contèrent qu'ils gardaient ces chameaux pour un propriétaire de Ouargla. La place était bonne. L'été écartait les voleurs. Ils passaient leur temps à boire du lait dans le gourbi, à dormir, et à jouer de la flûte.

Max leur dit :

— Je donnerai deux paquets de tabac à celui de vous qui fera boire nos mehara et nos djemel.

Alors Brahim leva la main et répondit :

— Moi, je les fais boire !

Et en patois il lança une plaisanterie à Ben-Aich qui avait mal compris nos paroles...

Le fils de négresse sembla tout déconfit. Il s'approcha de nous, baisa nos mains pour la seconde fois et dit avec une voix qui priait :

— Moi, j'abreuverai tes mehara et tout ton goum pour un seul paquet.

Quand on est en route, et quand on voit venir la fin de ses provisions, on ne se sent pas d'humeur à faire des largesses. Nous avions mis l'abreuvage en adjudication : Ben-Aich se chargeait du travail à meilleur compte que Brahim, nous criâmes au Chaâmbi :

— Va t'asseoir ! c'est le nègre qui travaillera pour nous.

Déjà Ben-Aich avait relevé ses loques et retroussé leurs pans dans sa ceinture. Il ne protesta pas, mais il rentra dans le gourbi, s'assit en tailleur, et recommença de souffler dans sa flûte.

L'abreuvage des chameaux est un travail long et pénible. D'ordinaire, la nappe gît à une grande profondeur et, comme le puits manque de poulie , il faut hisser l'eau à force de bras dans un sac de cuir, le « delou ».

Le delou monte et descend bien une quarantaine de fois avant que la petite auge de cailloux s'emplisse. Les mehara font cercle autour du puiseur ; ils poussent des rugissements qui l'assourdissent ; ils courent autour des colonnettes du puits comme, autour d'un phare, de fantastiques oiseaux de mer. Ils sont si pressés de boire qu'ils tettent dans l'auge la boue humide.

Nous avions déballé nos cantines, tous nos bagages, étendu les couvertures sur le sable pour la nuit. Depuis deux heures Ben-

Aich ne cessait de puiser et Brahim de jouer de la flûte. Les mehara eux-mêmes avaient fini de s'ébrouer ; ils rôdaient maintenant autour du campement, à grandes enjambées. Seul, un petit djemel, que les ruades de ses puissants camarades avaient éloigné de l'abreuvoir, continuait de barbotter dans l'auge.

Ben-Aich, essoufflé, avait dit :

— Encore un seau, ce sera le dernier.

Il se penchait sur la margelle, les reins plus haut que la tête, attiré vers la nappe d'eau par le poids du delou.

A ce moment-là Brahim déposa sa flûte. Il sortit du gourbi et s'approcha de son camarade. De loin, nous le regardions, nous pensions qu'il venait à son secours. Mais quand il fut debout derrière Ben-Aich, Brahim leva le bras.

Ce fut l'affaire d'une seconde, un éclair de couteau, un cri, et le soudanien s'affaissa sur la margelle comme un paquet de loques.

Tout le monde s'était levé en rumeur. Nos sokrars coururent sur Brahim, le saisirent par les épaules.

Il se laissa prendre sans résistance, seulement il dégagea l'un de ses bras, qu'il étendit vers l'assassiné, pour le maudire encore :

— Nègre, fils de nègre, chien ! esclave !

Ben-Aich ne pouvait pas répondre. Le couteau avait pénétré au milieu de ses omoplates, il était sorti par devant, entre les côtes, et il avait épointé sa lame sur la margelle du puits. C'était une arme touareg, large de dos, très effilée et dont la poignée de cuivre figurait une griffe.

Au moment où nous l'arrachions de la plaie, Ben-Aich fit encore un léger mouvement, le dernier.

Notre première pensée fut d'adosser le meurtrier au puits et de le fusiller. Il ne résistait pas, résigné à mourir et visiblement satisfait de sa vengeance.

A la réflexion, nous résolûmes de le con-

duire jusqu'à Ouargla pour le remettre aux mains du bureau arabe. Notre passage avait été signalé par des nomades. On avait retrouvé les deux corps auprès du puits, on n'eut pas manqué de dire que nous avions tué les chameliers pour nous emparer de leurs bêtes. Ces histoires-là trouvent un crédit facile auprès des pèlerins d'Insalah. C'est un prétexte à représailles qui n'en finissent plus. Dans l'intérêt de la civilisation et de notre prestige, il valait mieux entraver le joueur de couteau, et l'amener, tout vif, aux autorités militaires. On lui lia les pieds et les mains. On le jeta dans un coin et l'on s'étendit sur les couvertures pour dormir jusqu'au lever de la lune.

Comme nous n'avions pas de mehara pour monter le prisonnier, nous résolûmes qu'on le remettrait aux mains des sokrars et qu'il voyagerait à pied, derrière les bêtes de bat, avec les cantines au goum. Nous explicâmes qu'ils répondaient sur sa tête de

la garde de Ben-Aich; et, le campement ayant été levé au milieu de la nuit, nous prîmes les devants au grand trot.

Notre étape finissait vers neuf heures du matin, à cause de l'ardeur du soleil. D'ordinaire, la cantine nous rejoignait vers onze heures. On préparait le café, on réchauffait avant la sieste quelque ragout de gazelle ou de lièvre tués sur la route.

A une heure, la cantine n'était pas encore en vue. Elle arriva beaucoup plus tard, alors que nous avions perdu tout espoir de manger ce jour-là, et que le tourment de la soif nous empêchait de dormir.

Max prit le chef de cantine à la barbe et se mit à le secouer comme une sonnette.

— Canaille ! bandit ! qu'est-ce que tu as fait en route ?

Mais l'homme se prit à gémir.

— C'est la faute de Brahim ! Je l'avais attaché derrière mon djemel ; il ne voulait pas marcher ; il se laissait traîner sur les pierres ; tu m'avais dit de te l'amener vivant.

De fait le chamelier était fort abîmé : le visage et les genoux tout saignants, les chevilles si entamées qu'il fallut couper son entrave et lui donner un gardien. Pour le principe on plaça le chef cantinier en sentinelle. Mais il ne pouvait monter indéfiniment la garde, étant lui-même accablé par la route. Et nous songions avec inquiétude qu'il faudrait prendre notre tour de veillée, voler quelques heures à notre misérable repos de la nuit.

On a beau nourrir dans son âme l'amour de la justice, il ne résiste pas longtemps à des étapes de quatre-vingts kilomètres, sur le dos d'un dromadaire, par des chaleurs qui atteignent cinquante degrés. Dès le second jour, nous commencions à nous demander, tout bas, si les mânes de Ben-Aich méritaient qu'on leur sacrifiât les délices du café et l'intégrité de notre sieste nocturne.

— Si seulement cet animal de Chaâmbi pouvait crever d'insolation ! murmura Max,

en quittant son lit pour prendre la garde du prisonnier.

Il était convenu qu'il viendrait me réveiller pour lui succéder jusqu'au lever du camp. Je m'étais rendormi bien vite, n'espérant aucune discrétion de sa part. Je fus donc tout surpris, à l'aurore, en ouvrant les yeux, d'apercevoir mon compagnon roulé comme moi dans sa couverture. Tout le « goum » dormait encore, mais le Chaâmbi n'était plus là.

Je demandai :

— Et Brahim ?

Max s'étirait les bras.

Il répondit avec une superbe indifférence :

— Brahim ? Il a décampé ! Il a bien fait, sacrédié !

Même Max ajouta cyniquement :

— Je ne lui adresse qu'un reproche : il ne m'a pas réclamé le paquet de tabac de Ben-Aich.

LE GOUMIER

La plaine de Sid-el-Harek ondule dans les ténèbres, comme un bras de mer. On dirait des vagues battant le pied des collines, par où le plateau est cerné. Au-dessus, c'est la splendeur d'une nuit de juillet, une de ces nuits du Sud, fourmillantes d'étoiles qui suspendent, superposent des étages de cieux : un ciel bleu derrière le ciel sombre, — et là-bas, indéfiniment haut, un ciel couleur de lait, des clartés d'opale, une nuit aux reflets de perle.

Sid-el-Harek, c'est le patron des cavaliers qui partent en « harka ».

Quand les Ksouriens-Berbères commencent à récolter le blé et les dattes de leurs jardins, les nomades se groupent par sympathies de tentes. Pendant quelques jours, ils prient, ils parlent, ils festoient, ils fument, ils boivent du café. Un matin, tous les enthousiasmes sont montés au paroxysme : un cri met tout le monde en selle :

— « Allahiallah ! »

Les chevaux blancs bondissent, se cabrent, s'élancent. Une vague de crinières au vent soulevées comme le panache d'un mascaret, barre la plaine, roule, grossit, menace. Du haut de leurs terrasses de boue, les femmes des Ksouriens poussent des cris aigus ; des coups de feu partent de la couronne du Ksar par des embrasures de meurtrières :

— « Allahiallah ! »

Les troupeaux de moutons et de chèvres que les bergers rabattent vers les jardins n'auront pas le temps de franchir la muraille. Déjà la « harka » les entoure, les

submerge : des éclairs de sabres brillent au-dessus de la tête des bergers. Les chevaux s'arrêtent, dans leur galop, sur un seul pied, avec un cri de douleur!

La « harka » est gorgée de butin; elle fait volte-face. Elle reprend la route du Sud. Elle n'est plus qu'une ligne à l'horizon. La seule trace de son passage c'est la lamentation qui s'élève du vieux Ksar, et, en bas des jardins, au pied de la colline, cinq ou six taches blanches, dans la verdeur du drine : les burnous des bergers qui ne se relèveront pas.

Le voisinage des postes français a rendu ces agressions plus rares dans les hauts plateaux. La « harka » ne remonte plus guère au delà de la région des « Gours », mais tout de même, les Arabes gardent le pieux souvenir de ces fêtes militaires. Tout à l'heure, au seuil de la plaine, ils ont demandé la permission de prendre le galop en l'honneur du Saint. Nous avons si glorieusement fêté ce patron des pillards que

les chevaux entravés sont encore haletants devant leurs tas d'orge.

Aux quatre coins du campement, au-dessus des feux, des colonnes de fumée montent, droites, à perte de vue. Ils éclairent la maigre silhouette des deux petits chameaux de bât qui portent nos cantines, les sentinelles enveloppées de blanc, les goumiers qui causent, accroupis autour des plats de couss-couss.

Tout le jour, ils ont marché pieds-nus derrière les djemels, protégés contre l'ardeur du soleil par leurs petites calottes rouges. Ils repartiront dans quelques heures, en pleine nuit; pourtant ils prolongent indéfiniment la veillée.

Ces diables ne mangent point, ne boivent point, ne dorment pas : ils parlent, assis en tailleurs, les coudes posés sur leurs maigres genoux, le menton dans leurs mains; ils discutent pendant des heures sur un ton uniforme de psalmodie. Ils chérissent la parole comme les chevaux aiment

l'orge. C'est la bonne avoine de la halte. Elle leur donne des forces nouvelles pour les longues courses silencieuses sous l'accablement du soleil. Ils ne causent pas, ils pérorent. Ils parlent magnifiquement, avec des hyperboles, des apostrophes, des prosopopées, tout l'arsenal de la rhétorique, pour narrer un vol de burnous, une vente de mulet.

Soudain une voix s'élève. Elle domine les autres. Elle contredit en phrases irritées :

— Je te dis que c'est là qu'il est mort, et qu'on l'a enterré.

— Ce n'est pas vrai.

— Je reconnaîtrais la place !

— Je parie que non !

Mon spahi s'est levé pour donner à boire à son cheval. En passant à côté des goumiers, il dit de sa voix grave :

— Tu es sûr ? Prouve-le. Peut-être après cela vous nous laisserez dormir.

Je demande de ma place :

— De quoi s'agit-il, Mohamed ?

— C'est un homme du goum... Il conte que son père a été enterré, en cet endroit. Les autres prétendent qu'il est mort sur le chemin de Chellahlah.

— Il y a longtemps?

— Quand Si-Hamza et Si-Eddin ont marché contre vous.

— Et comment l'homme est-il mort?

De loin le goumier répond :

— Il a reçu une balle dans la tête, près de l'oreille. Je suis sûr qu'on voit encore la marque dans son crâne.

Une voix crie :

— Eh bien, fais-nous-la voir ?

— Soit, dit le goumier.

Et il sort du carré des feux.

A une vingtaine de mètres du campement, des pierres sont accumulées. On ne saurait dire si c'est un éboulement ou un travail humain. En tout cas, ce tumulus est depuis longtemps découronné de l'espèce de hampe où les Arabes accrochent des lambeaux de chiffons, et qui, de loin, donnent

à ces tombes du désert l'aspect d'un épouvantail pour les oiseaux.

Le goumier marche dans cette direction. A la lueur des feux, nous suivons tous ses mouvements. L'une après l'autre, il soulève les pierres énormes. Il les accumule méthodiquement à côté de lui en un second tas. Quand la terre est découverte, il s'agenouille, il fouille le sol avec son couteau.

Ces tombes de route ne sont pas profondes. On jette sur le corps juste autant de sable qu'il en faut pour le mettre à l'abri des bêtes. Dans ce but, les passants qui ont de la piété doivent y ajouter une pierre. Si bien que sur les routes fréquentées, de véritables mausolées s'élèvent : ils marquent les étapes aux caravanes.

Au bout d'une heure, l'homme se relève ; nous le voyons qui s'en revient lentement : il a dans les mains un objet rond, il le porte avec précaution. Il ne crie pas pour annoncer sa découverte : de même, on ne lui jette au vol aucune question de curiosité

impatiente. Mais tous les causeurs se sont tus. Ils sont rentrés dans cette immobile songerie, qui, chez ce peuple singulier, alterne avec les gesticulations et l'éloquence. Le goumier a promis sa preuve : on attend.

Enjambant les selles il s'approche de son contradicteur.

— Tiens, dit il.

A deux mains, il tend un crâne :

— Tu vois le passage de la balle ?

Au-dessus de l'oreille, vers la tempe, le trou d'ombre est percé, net, comme à l'emporte-pièce.

L'Arabe le considère longuement en hochant la tête. Puis, entre ses doigts il fait tourner cet objet funèbre, comme pour une expertise. Sans rien dire, il le passe à son voisin, qui recommence minutieusement cet examen muet. Et ainsi de suite, de proche en proche, jusqu'à ce que le crâne revienne dans les mains du fils.

Alors le goumier dit tranquillement :

— Je savais bien que je ne me trompais pas.

Il sort une seconde fois du camp et retourne vers la fosse où les autres ossements gisent dans la terre remuée. Il replace le crâne à sa place, puis avec ses mains, commence de ratisser la terre. Quand elle est de niveau, il se lève, revient au tas de pierres. L'une après l'autre, il les édifie comme les morceaux d'un jeu qui s'emboîte. J'entends distinctement le petit choc de leur pose, l'allée et venue des pas. Puis ces bruits s'assourdissent, déclinent. Je viens de m'endormir...

... Deux heures plus tard, à la pointe de l'aurore, nous remontons à cheval. Le tumulus est relevé. Sans doute le fils viendra faire sur ces restes des invocations matinales.

Mais non, rien ne l'attire plus vers cette dépouille, car, avant de monter à cheval, il se prosterne avec les autres vers le soleil, puis il passe au large du tombeau sans tourner la tête.

LALLA

Hammani dit Barbara, la « Petite Jatte », parce que son ventre lui tombait sur les genoux, avait dressé ses tentes à deux jours du puits. C'est l'usage, en été, au Sahara. La chaleur a suspendu toute vie de caravanes. Ceux-là, seuls, se risquent à travers les sables, qui ont fait un mauvais coup ou qui passent des armes en contrebande. Aussi, les gens paisibles, qui se déplacent d'aventure pour leurs affaires, s'éloignent, autant qu'ils peuvent, de la ligne des points d'eau.

Nous découvrîmes le campement d'Ham-

mani, par hasard, dans un pli de terrain. Le chaâmbi se trouvait à peu près seul avec ses femmes. Il ne montra que plus d'empressement à nous accueillir. Il y avait de l'inquiétude dans sa politesse.

J'en conclus qu'il avait quitté les territoires militaires pour ne point fournir ses prestations ou qu'il venait de rendre hommage à quelque marabout du Touat. Peu nous importait, d'ailleurs. Nos méhara étaient las, et nous, aussi fatigués qu'eux. Je ne fis point de façon pour m'étendre sous la tente du chaâmbi, sur un divan jonché de soieries claires. Hammani s'assit lui-même sur un coussin touareg, bariolé de sang, afin de me regarder dormir.

Le soleil commençait de baisser quand je rouvris les yeux. Hammani était toujours assis sur ses mollets à côté du divan. Il examinait ma carabine, en expert. C'était un exemplaire du fusil Colt, alors dans sa nouveauté. Le principe de l'arme est le même que dans le winchester. Mais, au

lieu du coup de clef qui déplace un peu le canon, le jeu d'une coulisse fait avancer les cartouches, sans secousse, et vous pouvez tirer vos quatre coups de feu sur la fuite d'une gazelle.

Hammani vit mes yeux ouverts, et il déposa l'arme. Mais ses regards ne s'en détachaient point. Ils y revenaient avec cette expression de curiosité qui apparaît si rarement sur les visages mahométans.

Il finit par dire :

— Ta carabine... tu y tiens ?...

A ce moment, une ombre de femme, rose sur le sable, venait d'entrer dans la tente. A un ordre d'Hammani, une voix très fraîche répondit, dans un dialecte que je ne connaissais pas. C'était moins rauque que l'arabe : les syllabes tombaient les unes sur les autres, isolées, avec la sonorité de coquillages ballottés entre des mains.

Je ne me penchai point pour regarder, malgré ma curiosité ; je ne répondis point non plus à la demande d'Hammani : l'usage

du Sud veut qu'on prenne une longue respiration, par dignité, avant que de donner son avis sur une matière d'importance.

Entre temps, l'ombre rose entra. C'était une petite négresse, haute, tout au juste, comme une fillette de douze ans, mais son corps était mûr, d'une de ces maturités hâtives de pays chaud qui sautent des saisons, entre la graine et le fruit. Ce que l'on voyait de nu, hors de sa chemise bleue, le cou, les bras, les jambes, jusqu'aux genoux, avait cette grâce forte des danseuses de Tanagra, que notre désir étreint à travers leurs voiles. Le visage découvert, selon la mode des nomades, me parut d'un ovale charmant. Le kohl élargissait les yeux jusqu'au pied d'un nez droit. Ils brillaient comme de l'eau courante. L'esclave se baissa pour poser deux tasses de café sur un tabouret. Par la fente de sa gandourah, ouverte de l'aisselle à la ceinture, j'aperçus sa poitrine. C'était cette fraîcheur gonflée de sève qui a fait donner aux raisins des

oasis le nom de « seins noirs ». Et, depuis le front jusqu'aux pieds, toute cette chair d'enfant-femme était superbement rouge, du ton des amphores de Pompéi.

Je dis au chaâmbi :

— Ton esclave n'est pas *oum el ouled* ?

(C'est-à-dire « la mère de l'enfant » la servante dont le maître a un fils.)

Hammani secoua la tête.

— Veux-tu l'échanger contre ma carabine ?

A cet instant, j'eus la vision de ma maison de Paris. J'écrivais, comme je suis là, près de la fenêtre, au milieu de mes livres et de mes portraits favoris.

Soudain, une portière remue : c'est la petite négresse qui entre avec sa grâce de vase étrusque. Elle a gardé ses ongles teints de henné, ses yeux cerclés de kohl, mais au lieu de cette cotonnade déteinte, une éclatante soierie habille sa souplesse d'iguane. Et, dans ce cadre de vie moderne, dans cet intérieur d'homme civilisé, tourmenté de droits et de devoirs, elle apporte sa dou-

cœur esclave, sa féminilité anonyme, l'avertissement que l'amour est la grande affaire, que la pensée des livres, la beauté figée des statues ne valent pas contre le sourire d'une face noire.

Entre ma carabine et la fillette, le chaâmbi ne pouvait hésiter longtemps.

— Lalla est à toi, me dit-il. Quand pars-tu?

Lalla était rentrée dans la tente des femmes et Hammani ne me la ramena qu'au moment de monter en selle. Il prononça :

— C'est une bonne affaire que tu fais : ce marchand dont je la tiens, l'avait payée soixante mille oudâas...

(Ce sont des coquillages que l'on tire du Niger, aux environs de Bahar.)

—... Ses dents et ses yeux sont, comme tu vois, en bon état; enfin, elle n'a jamais eu d'enfant, et elle ne ronfle pas pendant la nuit.

Puis il fit plus bas :

— As-tu une gandourah pour Lalla ?... Celle-ci appartient à mon douar.

Selon l'usage, Hammani entendait bien me livrer l'esclave toute nue. Les marchands de chevaux ne laissent point leur couverture ni leur licol sur les pouliches qu'ils vendent.

J'avais cru acheter la petite négresse tout habillée, mais le chaâmbi me dit gravement :

— Jamais nous n'avons parlé de la gandourah. Il faudra que tu ajoutes quelque chose au marché... Un autre paquet de cartouches...

Quand Lalla comprit qu'elle s'en allait avec un homme blanc, elle poussa de grands cris. En même temps, avec ses mains ouvertes, elle cachait ses deux yeux. Il fallut l'asseoir de force dans un « bassour » que l'on avait installé sur un chameau de bât, entre les cantines.

... Je les ai encore dans l'oreille, les sonorités de ces marches à la lune. Par devant, le guide chantait, dans sa petite flûte, trois notes infiniment plaintives. Elles

disaient l'horizon qui n'a pas de but, la douleur qui n'a ni commencement ni fin, aussi la résignation parfaite. C'était confus et régulier comme le battement du cœur. Ce jour-là, un sanglot répondait à la plainte de la petite flûte : la lamentation de Lalla rythmée au pas du djemel.

Je me rapprochai. Du haut de ma selle, je dominai le « bassour » où la petite négresse était blottie. Elle ne comprenait pas le sens de mes paroles, mais elle entendait bien que ma voix était douce. Une fois, elle ôta ses mains de dessus son visage, et, à la lune, je vis des larmes dans ses yeux. Mais tout de suite, elle se recouvrit comme un enfant qui a honte. Cela divertissait infiniment les sokhrars, qui marchent à pied, derrière les bêtes de bât. Ils riaient, vers moi ; ils montraient leurs dents blanches. Je finis par prendre les devants au grand trot pour ne plus entendre cette lamentation dans la nuit.

Nous arrêtâmes l'étape, au matin, dans

le lit d'un oued. Des quartiers de roc formaient là un abri de sieste. Les sokhrars étendirent un tapis et nous nous y étendîmes pour passer les heures chaudes.

Afin de distraire la petite négresse je débouchai ma dernière bouteille de champagne. Elle prit peur, quand le bouchon sauta et refusa même de goûter. Son silence était plus navrant encore que sa douleur.

J'avais demandé sur elle quelques renseignements à Hammani. Il l'avait tout récemment achetée à des gens du Gourara. Les conducteurs d'esclaves avaient lié les chevilles de Lalla sans seulement lui donner, pour la marche, la longueur de son enjambée. Ainsi, elle avait voyagé pendant des centaines de lieues avec son pas brisé. L'entrave était entrée dans sa chair. Elle en avait gardé la double marque au-dessus des chevilles. C'était comme les meurtrissures de bracelets qu'on vient d'ôter. Je lui montrai ces légères cicatrices en la plaignant

pour les souffrances qu'elle avait endurées.

Pourquoi ce geste de douceur la fit-il éclater en sanglots, si tumultueux, que je crus qu'elle allait passer dans un spasme de larmes ? Lalla était allongée sur le ventre, les coudes à terre, le menton dans ses mains. De désespoir, elle laissa retomber sa figure dans le sable. Pourtant, elle n'avait pas pu s'imaginer que je la menaçais d'une remise d'entraves. Ma main et ma voix caressaient.

Depuis, j'ai songé que c'était vanité féminine, et ce que j'ai démêlé des sentiments de ces femmes primitives me donne confiance que je ne me trompe pas.

Lalla souffrait, parce que j'avais découvert la tare de son corps.

Peut-être, on aurait pu entrer dans le cœur de Lalla par cette brèche de coquetterie. Je ne m'y essayai point.

Huit jours plus tard, nous atteignions un poste de tirailleurs. Ils étaient commandés par un officier qui parlait un peu

d'arabe sénégalais. Il put dire à la petite, dans le dialecte du Niger :

— Tu es jolie...

Je lui donnai Lalla avant de quitter le poste.

Il en aura fait le plus mauvais usage.

LA FONTAINE DES PAUVRES

Au nom d'Allah très bon et très miséricordieux :

Au temps que les croyants erraient librement de Ouargla au Touat, Sidi-Cheikh emplit le Sahara par le renom de sa piété. Il apaisait les différends qui séparent les hommes. Les Chaâmba, les Touaregs eux-mêmes respectaient ses décisions. Et jamais il n'avait accepté aucun présent des malades qu'il avait guéris.

Il ne faisait pas comme les autres médecins qui appliquent des baumes sur les blessures. Il ne fabriquait pas des philtres

avec des herbes recueillies entre le coucher et le lever du soleil. Il touchait seulement les membres malades, et puis il implorait le Prophète, les yeux levés, avec des paroles qu'on n'entendait pas.

Il disait à ses amis :

— La vertu de guérir est dans la prière. Quand je vois que Dieu n'écoute plus la mienne, je quitte les hommes, je vais adorer dans le désert. Je refais ma force par la contemplation.

Il allait prier hors des routes de caravanes, près d'un puits abandonné. Et là, même pendant les heures chaudes, il demeurait agenouillé devant son gourbi.

Tant de foi irritait le Père-des-Mauvaises-Œuvres, celui qu'on ne nomme pas.

Il vint trouver Dieu et lui dit :

— Ce n'est pas par vertu que ton serviteur Sidi-Cheikh repousse les présents qu'on lui offre, c'est par orgueil. Laisse-moi le tenter avec toutes mes ressources. Il succombera comme les autres. Tous les

hommes aiment une apparence qui les perd. Les uns se vendent pour de l'or, les autres pour le baiser des femmes, les autres pour les sloughis, les autres pour les fantasias. Tel qui résiste à l'offre d'une chèvre et de son petit, se vend pour un couple de mehara.

Le Seigneur répondit avec colère :

— Tes œuvres échoueront. Sidi-Cheikh le sait ; tous tes présents sont comme les mirages qui dupent les voyageurs dans le chemin des caravanes. L'illusion sème les sables d'oasis qui durent quelques heures. Tes créations à toi subsistent quelques années. Mais qu'est-ce que tout cela auprès de mon éternité ? Sidi-Cheikh, mon serviteur, n'est pas plus altéré des biens dont tu disposes que de l'eau irréelle des mirages. Pourtant, je permettrai que tu le tentes, entre le coucher du soleil et le lever de la lune. Ingénie-toi, multiplie tes pièges, car si le saint homme résiste à ces inventions, je le mettrai pour toujours hors de tes

atteintes. Ainsi, mes fils apprendront tout ensemble comment un croyant doit vivre, et comment ma bonté descend sur ceux qui me sont fidèles.

C'était l'heure où, selon la Loi, les enfants du Prophète vont aux fontaines pour boire et pour y faire leurs ablutions. Sidi-Cheikh se leva d'un long agenouillement, et, murmurant son « deker », — (c'est la prière que chaque Marabout ajoute aux prières rituelles) il s'approcha du puits.

Le « delou » de cuir pendait à la corde, au-dessus de la nappe d'eau ; il y avait un abreuvoir autrefois fréquenté par les chameaux où le Marabout pouvait laver son corps.

Toujours marmottant les prières, il tira sur la corde. Jamais le delou ne lui avait paru si lourd. On eût dit que des galets chargeaient le seau de cuir. Comme il arrivait à la margelle une grande clarté sortit du puits ; Sidi-Cheikh s'arrêta étonné :

— Qu'est-ce donc ? pensa-t-il. La lune est déjà levée, et elle se réfléchit dans l'eau ?

Il se pencha pour la voir, mais il recula aveuglé.

Jusqu'aux bords, le delou était plein de pierreries ; des perles, des améthystes, des émeraudes, des rubis, des topazes, des diamants, d'autres clartés dont Sidi ne savait pas le nom et que jamais les « djinns » n'ont laissé voir aux hommes. Et toutes ces pierres étaient noyées dans de l'or liquide. Il se renversa dans l'abreuvoir, il le combla et puis il s'enfuit par une fissure. Il courait sur le sable. Il emplissait l'empreinte des pas de Sidi-Cheikh. Il reflua jusqu'au seuil du gourbi.

Le Marabout tomba sur ses genoux. Il leva ses mains et cria, dans un grand désespoir :

— Allah ! Allah ! que fais-tu de ton serviteur ! Veux-tu l'obliger à périr de soif et à faire ses ablutions avec du sable, comme les pèlerins qui ont perdu leur route ?

Aussitôt, l'or remonta vers l'abreuvoir. La vasque se vida. Goutte à goutte, les pierreries, avec le métal, retombèrent dans le puits.

Sidi-Cheikh était encore émerveillé du miracle, lorsque dans son dos, il entendit un hennissement. Un cheval était là, un étalon noir, qui avait de la lumière dans son œil et dans sa narine. Il ressemblait à un lion, avec ses jarrets souples, sa croupe ronde, son garrot élevé comme une montagne, sa crinière au vent. Il était harnaché à la mode marocaine, avec des cuirs de toutes les couleurs. Sa selle était rouge comme les œillères, les étriers d'argent et tout incrustés de pierreries. Il hennit encore une fois et s'approcha du Marabout avec des bonds qui l'enlevaient dans l'air, les quatre pieds à la fois.

Lorsqu'il fut devant le saint homme, toute sa colère s'apaisa. Il commença d'arrondir son encolure, de ramener la tête au

milieu de sa poitrine. Il pliait sur ses jarrets comme les jeunes chiens qui veulent être caressés. Il semblait inviter le Marabout à sauter en selle.

Sidi-Cheikh croisa ses bras sur son burnous, et il dit :

— Celui qui ne fait plus la guerre ne doit plus se montrer dans les fantasias. Mes pieds me suffisent, Seigneur, pour me porter hors de ce gourbi jusqu'à la place où je te prie. Si tu me les coupes, je ferai comme la sauterelle, je me traînerai sur mes bras.

Alors le cheval se cabra avec un hennissement désespéré, sa crinière s'envola et il se dissipa dans l'air comme dans une fumée de bivouac.

Sidi-Cheikh poussa jusqu'au gourbi ; mais au seuil, il s'arrêta stupéfait.

Sur la natte où le Marabout s'étendait pour dormir, une jeune femme était assise avec ses jambes repliées sous elle.

A la vue de Sidi-Cheikh, elle se leva. Elle avait le sourire éclatant, de longs yeux, frais comme des fontaines où la bouche avait envie de boire. D'un geste gracieux, elle écarta de sa poitrine la gaze du haïk. Elle découvrit ses seins. C'étaient ceux dont il a été écrit : « Ils rafraîchiront le mari et ils nourriront les enfants. »

La jeune femme avançait la main pour s'emparer de la main de Sidi-Cheikh. Sans doute, elle voulait l'obliger à toucher ces fruits de sa jeunesse, blancs et veinés de lilas, comme les pastèques de Metlili. Mais le Marabout l'arrêta de son doigt levé.

— Les mains qui manient le chapelet ne doivent plus, dit-il, égrener la beauté des femmes.

Un soupir souleva la poitrine du djinn, et baissant les yeux comme à regret, avec la moue des pudeurs fâchées, elle laissa tomber, jusque sur ses pieds, la mousse du haïk.

Jamais, au temps de sa jeunesse, Sidi-

Cheikh n'avait vu une pareille blancheur. C'était cette douceur des amandes que l'on écrase dans du lait, cette fermeté des chairs qui fait ressembler la hanche des belles femmes à la croupe des juments. Et tandis qu'un des bras repliés venait couvrir les sourcils, Sidi-Cheikh vit que ce ventre blanc commençait de se mouvoir. Il tournait lentement, comme une roue, autour de l'essieu qui la soutient.

Sidi leva son bras menaçant :

— Arrête ! fit-il et retourne au Maître-des-Mauvaises-Œuvres. Sa magie est impuissante à créer des houris pareilles aux épouses que le Prophète nous a promises, quand nous habiterons son paradis. J'ai fini d'aimer les femmes de la terre ; je ne m'arrêterai pas sur le chemin du ciel pour pécher avec une djinn.

Le bruit d'un sanglot déchira l'air et le Marabout, s'étant détourné vers le puits, comprit que le Malin était vaincu par sa constance.

Alors, Sidi-Cheikh s'agenouilla sur le seuil du gourbi et il leva les yeux vers la lune. Elle commençait de monter à l'horizon avec son cortège d'étoiles.

Après l'accablement du jour venait maintenant la fraîcheur d'une nuit bleue. Au-dessus du ciel que les yeux du corps contemplent, le saint en découvrait un autre que Dieu montre seulement à ses élus. C'était, derrière la nuit d'azur, une nuit couleur de perle, un fourmillement d'astres. Et Sidi, avec ses maintes jointes, avait la sensation qu'il montait vers eux. Au-dessus de son front, il entendait la musique innomable des sphères. Au-dessous de lui, des eaux chantaient.

Car, par la grâce de Dieu, une source avait jailli à la place de la tentation. C'est une eau fraîche comme du diamant, toute pleine de clartés de pierreries. Les pèlerins se détournent pour venir y boire. On l'appelle : Aïn-el-Foukara, la Fontaine des Pauvres.

BOUBOU

Les soldats du poste optique m'avaient aperçu de leur terrasse. Quand nos chevaux arrivèrent en haut du monticule de sable, toute la garnison était sortie pour nous recevoir.

Un sergent et huit hommes.

Ces télégraphistes sahariens sont perdus hors de toute voie, on les abandonne dans des fortins avec des provisions pour quelques semaines et des munitions en cas d'attaque. Les gardiens des phares ont plus de distractions : sous leurs yeux, c'est le spectacle mouvant de la mer ; puis de gros oiseaux

les visitent ; des voiles passent au large. Ici le paysage est figé : à l'horizon circulaire, une dune profile sa ligne géométrique. Il semble que l'on ait quitté la terre, et que l'on habite les solitudes montagneuses de la lune, telles qu'elles apparaissent dans les lunettes d'observatoire.

Le passage d'un voyageur, en plein juillet, était pour la garnison une surprise. On me tint l'étrier, on m'enleva de ma selle, et après l'accablement d'une étape trop longue, la salle du poste me parut si délicieusement fraîche que j'ouvrais la bouche pour en humer l'air.

Les télégraphistes étaient sommairement installés ; pourtant, ils se mirent en quatre afin de fêter l'hôte. On tua un des trois poulets qui couraient dans l'écurie entre les jambes des chevaux. On ouvrit une boîte de conserves, suprême ressource laissée aux isolés du poste en cas de siège ou de simoun ; et cela fit un repas si supérieur à tous ceux où j'avais goûté depuis long-

temps, que mes hôtes louèrent mon appétit.

Ce banquet était servi par un grand nègre du Zendj. L'espèce en est assez rare. On dit qu'ils font la razzia, montés sur des bœufs, et qu'ils vendent leurs enfants pour des dattes. Ils liment leurs dents afin de les rendre plus aiguës, et ils dévorent les animaux morts de maladie. Ils répondent aux injures : « Vous mangez ce que vous tuez vous-mêmes, et vous refusez de manger ce que Dieu a tué. » On les accuse d'être des anthropophages.

Ce nègre s'appelait Boubou. Il faisait partie des meubles du poste. Il circulait autour de la table, en burnous blanc, coiffé d'un chechia rouge, avec des pantoufles jaunes à ses pieds nus. Ses yeux, pleins de sang, étaient comiquement exorbités. Son ventre, rond comme une calebasse, soulevait l'étoffe du burnous.

Boubou était, bien entendu, le souffre-douleur des soldats. On me fit les honneurs de sa personne comme d'un animal savant.

Ces plaisanteries ne traversaient point la peau noire du pachyderme. Boubou en était plutôt caressé. La vanité des nègres est si prodigieuse, qu'ils ne sont, je crois, pas trop fâchés d'être battus, si la chose se passe publiquement.

A la vanité de sa race, Boubou joignait une poltronnerie comique, touchante aussi, car elle était le fruit de tant de horions! Elle mettait dans ses yeux roses une perpétuelle et mouvante inquiétude. Cela donnait à rire. Le contraste était trop discordant entre la force que l'on sentait logée dans ses jambes de kanguroo et la pusillanité enfantine du noir. Il suffisait qu'un des convives se levât brusquement pour que l'on vît Boubou fuir vers l'écurie. On pouvait bien le rappeler, après cela. Il ne revenait pas; du moins, il se risquait à pas de loup jusqu'à la porte, il avançait la tête avec précaution, il nous regardait avec des yeux pleins de prières.

— ... Veux-tu bien !...

... Un geste... Un bond... et de nouveau Boubou était hors d'atteinte.

Cependant on voulait me montrer cette peur sous toutes ses faces, comme un divertissement.

Deux gaillards allèrent tirer Boubou de l'écurie; ils l'amenèrent par l'oreille, l'obligèrent à s'agenouiller.

Et le sergent commanda:

— Boubou! dis du bien des Français.

Aussitôt, le nègre prit la mine recueillie d'un orateur qui commente le Prophète dans un marché. Il dit avec une emphase magnifique :

— Gloire à Dieu!... Vous êtes les maîtres de tout... Quand vous faites parler la poudre, ensemble vous ne tirez qu'un coup de feu...

Boubou débita cette litanie, tout d'une haleine. Il se gargarisait avec les phrases. Il aurait continué sur ce ton pendant un temps indéfini. Mais le sergent l'arrêta comme un âne au galop, d'une saccade sur la bouche.

— Maintenant, Boubou, dis du mal des Français !

Le nègre regarda ses bourreaux d'un air d'inquiétude.

Il demanda en sabir :

— Après... Tu ne me battras pas ?

Le sergent leva le poing :

— Vite !

Alors, la tête rentrée dans les épaules, comme s'il attendait la chute du coup, le noir glapit :

— Vous riez comme des femmes... Vous mangez du cochon... Vous embrassez vos chiens... Vous êtes des chiens.

— Tu dis ?

Une lueur trembla dans les yeux roses de Boubou ; une seconde de révolte, les haines de sa race.

Il répéta :

— ... Des chiens !

Ce fut une bordée d'injures :

— ... Canaille !

— ... Bandit !

Et aussi les taloches grêlèrent : la chechia vola dans la cour, les pantoufles la rejoignirent; le sang jaillit du nez.

Boubou hurlait comme un cheval qui se noie. On le jeta dans un coin et on retourna à la table pour boire le café.

Il me restait par hasard quelques cigares choisis. Ils me servirent à payer une réception si somptueuse. J'allais m'étendre sur un lit de camp, lorsque le sergent me prit le bras :

— Un instant ! monsieur, nous avons encore quelque chose à vous montrer.

En parlant, il jetait un regard vers Boubou, toujours affaissé et larmoyant.

Peut-être le sergent lut sur mon visage que je ne souhaitais point en voir davantage ; car il prévint ma réponse :

— C'est une tradition du poste... Quand vous serez de retour à Biskra, tout le monde vous demandera : « Avez-vous vu Boubou téter sa négresse ? » et si vous répondez : « Non », ça fera mauvais effet.

Il ouvrit une armoire dont il portait la clef dans sa poche. Une douzaine de bouteilles parurent : des drogues, du cognac, des litres d'absinthe.

Ce fut de ce côte-là que le sergent étendit la main.

Soudain à la vue de la liqueur, Boubou avait cessé de gémir. Le sergent déposa la bouteille sur la table, et Boubou se souleva sur ses jarets. Il était debout quand le bouchon sauta.

Les hommes regardaient le noir en riant et le sergent dit par plaisanterie :

— Je te croyais mort, Boubou ?

Allongeant son échine comme un chat, les yeux pleins d'ors mouvants, Boubou rampa vers la table. Les ailes de ses narines détachées au couteau, battaient comme des palettes de cigale. Il avançait vers la bouteille, grisé par l'odeur fraîche de l'absinthe, on eût dit qu'il voulait entrer dans le goulot.

— Attention ! cria le sergent. Et vous,

monsieur, regardez bien ce noir-là. Si Mohamed en reçoit quelques-uns de ce calibre dans son paradis, les caves seront vite bues !

Il élevait la bouteille, il narguait Boubou, le doigt en l'air, comme lorsqu'on tient un chien en respect devant un os.

— Allons !... Pille !

Le noir arracha la bouteille des mains du sergent avec tant de violence qu'un peu de la liqueur éclaboussa sa figure. Et comme il entonnait le goulot, l'enfonçant profondément entre ses dents, jusqu'à la gorge, un gros glouglou se logea dans l'horizontalité transparente du litre.

Une voix cria :

— Mange pas le verre !

Je regardai les soldats.

Tous ils avaient sur le visage la même expression d'admiration brutale, mêlée de convoitise.

Rien qu'à regarder Boubou ils buvaient. Ils avaient la fraîche sensation du liquide

sur la langue. La griserie délicieuse dans l'estomac. L'ardeur de leur soif flambait jusqu'à la haine.

Mais Boubou ne s'occupait pas des spectateurs. Étalé par terre, adossé au mur, il enflait ses joues, méthodiquement, comme un joueur de khiata; puis, d'un seul coup, par saccades de plus en plus voisines, il jetait dans son gosier la liqueur pure. C'était le bruit clapotant d'un évier qui vomit l'air en bulles. Quand la bouteille fut vide, elle roula des mains du nègre sur le sol.

Les lèvres de Boubou étaient demeurées ouvertes, allongées, comme pour téter encore. Il tendit les mains vaguement. Alors on s'esclaffa de rire :

— Le goulu !

— Il n'a pas son compte !

— Bois-Sans-Soif !

Et le sergent me dit en aparté :

— Il a de la mémoire, le baudet ! L'hiver dernier, quand le général commandant est venu passer son inspection, on lui a fait

voir Boubou… histoire de le distraire… et ce jour-là, monsieur, le noir a bu deux bouteilles d'affilée… vous me croirez si vous voulez… deux litres… dont un Pernod !…

CHARLES

... Cheikh-ben-Bou-Djemaa avait une mine déconfite.

— Mon lieutenant... dit-il.

... (Malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu faire comprendre à ce guide que je n'appartenais pas à l'armée...)

... — Mon lieutenant, dit-il, votre méhari ne pourra plus vous porter.

Je regardai la bête. Elle avait l'épaule enflée. Le coup de couteau en croix qui fendait sa chair ne semblait point l'avoir soulagée. De Touggourt à Biskra; il court dans les deux cents kilomètres de route. Je n'avais

pas envie d'acheter une nouvelle monture et je dis à Cheikh :

— C'est bien, je prendrai la voiture de Charles.

Je prie ceux qui liront ces lignes de se débarrasser immédiatement de toutes les images que ce mot « voiture » fait surgir dans leur esprit. Ils ne pourraient se former autrement une exacte idée du véhicule qui sert dans l'Oued-Rir aux transports de la poste.

Représentez-vous les deux roues d'un « diable » — ces roues gigantesques qui charrient des poutres en équilibre. — Sur l'essieu est installée une petite caisse sans dossiers et sans garde-crotte. Il y a place là-dessus pour un voyageur qui s'y trouverait mal à l'aise. On s'y tasse à trois. L'équipage est attelé d'une mule, si basse d'échine que l'on descend en pente vers son garrot. Selon l'état de l'écurie, on met sur cette voiture trois bêtes ou une seule.

— Quand il n'y en a qu'une, déclare

Charles avec philosophie, on va trois fois moins vite.

Pour dire le vrai, lorsqu'à cinq heures du soir je m'assis sur la voiture, au moment où l'on chargeait le « courrier », je constatai avec stupeur qu'en réalité nous serions traînés par la moitié d'une mule.

Le collier trop large avait emporté toute l'épaule droite de la bête ; les mouches s'y étaient mises; elles avaient continué de manger la chair vers la sellette. Je savais que cette mule devait nous conduire jusqu'à Merayer, c'est-à-dire qu'elle tirerait vingt-quatre heures d'affilée avec une petite pause, le matin, à Ourlana. Je n'avais pas envie de demeurer en panne dans le sable entre deux oasis. Je communiquai mon inquiétude à Charles.

Il me répondit avec assurance :

— Rien à craindre. Si la mule est disposée, nous ne traînerons pas en route.

— Et comment saurons-nous si elle est disposée, Charles ?

— On verra ça à Sidi-Rached, vers le Chott.

J'étais prévenu que, pour commencer le voyage, je devrais pousser à la roue, jusqu'à la sortie de la dune. Nous avions encore dans les quarante degrés de chaleur et j'étais mouillé aux os, lorsque, en haut de la côte de sable, Charles me donna la permission de monter sur le siège. Avant de m'y rejoindre, il s'étendit entre les roues, tout de son long, sous la carriole. D'abord, je crus qu'il revissait un écrou. Mais comme il s'attardait dans cette position horizontale, je me penchai pour l'interpeller :

— Ohé ! Charles, que faites-vous donc ?

Il reparut, et s'essuyant les lèvres d'un revers de paume, il m'expliqua :

— J'ai là-dessous un bidon entouré de linge mouillé, qui se balance... cinq ou six litres d'eau dégourdie avec de l'absinthe... A la disposition de votre soif.

Là-dessus, le voiturier ramassa ses guides

et la mule prit un train qui pouvait ressembler au trot.

Charles l'encourageait de la voix :

— Oh hue, Jolie !... Hue ha! Allez donc, Pensée ! Ah hi ! Bon courage, Fatma !

La mule secouait les oreilles, appuyait au collier son épaule sanglante. Et pendant les premières heures de la route, j'éprouvai la gêne d'un célibataire qui tombe en tiers dans un ménage d'amoureux.

... Cela commença de se gâter au début de la nuit. La bête s'arrêta court. Charles déclara :

— C'est le Chott.

Et sans doute pour alléger la charge, il disparut une seconde fois sous sa carriole.

Décidément, la mule était « mal disposée ». Je crus qu'elle avait résolu de nous faire coucher dans le Chott. En vain Charles récapitula tout le dictionnaire de ses épithètes louangeuses. J'allais lui conseiller d'user du fouet quand il eut spontanément l'idée de s'en servir. Et de quelle façon ! mes amis.

On a raison de dire que dans les ménages d'amants, il y a toujours une matraque cachée sous la paillasse.

Les injures grêlaient avec les coups.

Dans tous les pays du monde, les voituriers en sont riches. En Algérie, le flot en est plus large, car il jaillit de diverses sources. Il fait des emprunts à l'arabe, au sabir, au maltais, à l'italien.

Je me voilais la face. La mule levait le derrière. Mais nous avancions.

Dans ce déluge d'invectives, plusieurs sonorités connues avaient frappé mon oreille. Et je demandai à Charles :

— Seriez-vous Breton ?

— De Saint-Malo. Vous en êtes ?

La Normandie est bien voisine de la Bretagne. Tout de suite nous fûmes amis.

Et Charles me conta sa vie.

Il était venu en Algérie pour conduire des diligences.

— ... A six chevaux, sur la grande route,

avec des grelots jusque sur la croupière...

Mais les locomotives l'avaient repoussé, d'année en année, plus avant, dans le Sud. Et maintenant, il en était réduit là, à cette mule et à cette trique, roulant jour et nuit pour le compte d'un autre, à travers ces régions désolées, sans routes, marchant sur le soleil et sur les étoiles. Ni la chaleur ni l'ivrognerie n'avaient pu venir à bout de sa quarantaine robuste. Dans ce pays où les Européens meurent pour avoir traversé une place au soleil, sans ombrelle, lui, il avait gardé son gilet de Bretagne, sa veste, et son pantalon de gros velours à côtes, son cache-nez de laine et son petit chapeau de feutre dont il se contentait, aux alentours de midi, de rabattre les bords sur sa nuque. Revoir son pays, son cher pays gris bleu, son pays de coups de vent et de brume, — il ne l'espérait plus désormais. Et quand je lui parlai des pommiers, une seconde, sa grossièreté fondit dans un silence voisin des larmes, un attendrissement

dont l'absinthe ne faisait pas tous les frais.

Il déclara :

— C'est fini la Bretagne... Je vais me marier, avec une cousine de mon patron. Vous ne l'avez pas vue au moment de monter en voiture? C'est elle qui m'a apporté mon bidon...

Je me souvenais d'une bonne femme, presque une vieille, avec des mains de laveuse, et je dis timidement :

— Mais Charles, votre promise est bien plus âgée que vous ?

— Dix ans pour le moins, monsieur, pas le sou et cinq enfants d'un premier lit. Mais ça ne m'a pas arrêté, car voyez-vous, c'est une rude femme, madame Hélène !

Il fouetta sa mule et reprit :

— Voilà comme ça s'est fait. Je venais d'être malade, pour la première fois de ma vie : des douleurs à la fuite des reins. La vieille m'avait soigné comme son enfant. C'est ce qui m'a donné l'idée. Un matin je lui dis avant de partir : « Madame Hélène,

je viendrai vous parler demain soir. — Venez », qu'elle me dit. Je viens et ne lui dis rien. Elle a tout de suite compris. Aussi le lendemain, comme j'attelais ma mule, elle s'approche de moi et elle me dit : « Monsieur Charles, pourquoi que vous ne m'avez rien dit ? » Moi je lui réponds : « A quoi ça sert-il de jaser quand on sait ce qu'on a à se dire ? Ça vous va-t-il ? C'est oui ou non. » Elle me répond : « Monsieur Charles, ça demande réflexion. Je vous répondrai à votre retour. » C'était juste. Je lui donne son temps. Le surlendemain, elle vient me trouver à mon écurie et elle me dit : « Monsieur Charles, c'est oui. mais il faut que vous alliez à Biskra demander la permission au patron. — Bon ». Je fais savoir à Merayer qu'on me prépare un relais de chevaux et je monte jusqu'à Biskra. Quand je reviens, la vieille me demande : « Qu'est-ce que le patron a dit ? — Je lui en ai point parlé ». Alors madame Hélène me dit sans se fâcher :

« Monsieur Charles, si vous ne voulez pas parler au patron, il ne fallait pas me parler à moi non plus. » Nous sommes restés comme ça deux mois. Au bout de ce temps-là le patron est descendu à Touggourt pour visiter son écurie. Je lui ai dit la chose. Il a ri. Alors on a fait venir les papiers. Nous devons monter jusqu'à Biskra, la vieille et moi, ces jours-ci, pour le mariage.

... Je m'attardais à Biskra depuis une semaine, avec la paresse de prendre le chemin de fer et de rentrer en pays civilisé, quand un matin, le garçon d'hôtel vînt m'avertir qu'une cérémonie imposante se préparait sous les jujubiers, dans le jardin public.

— C'est le chef du bureau arabe qui va marier Charles, le postier de Touggourt...

En ces territoires militaires, le pouvoir civil est aux mains des officiers. Ils marient en grand uniforme, et, — comme on dit là-bas — « au sabre ».

Je m'habillai à la hâte pour assister à la lecture du Code.

Tout venait de finir quand j'arrivai dans le jardin. Mais Charles était encore là avec « sa vieille » et toute sa noce.

Il me parut encore plus attendri que dans cette nuit de l'Oued-Rir où je lui avais parlé de la Bretagne. Il me reconnut pourtant et vînt à moi traînant sa femme par le bras.

— Ah ! monsieur, me dit-il en s'épongeant le front, quel dommage que vous soyez arrivé en retard. Si vous aviez vu ça... le capitaine portait toutes ses décorations... Je n'en menais pas large... la ménagère non plus, n'est-ce pas, madame Hélène ?

Et madame Hélène répondit d'une voix lointaine de vieille, une voix humble, qui n'avait pas fini de trembler :

— Sûrement, ça m'a fait encore plus d'effet que la première fois.

LE SANG

… Un aimable homme, cet administrateur.

Autrefois, il avait fait son droit à Paris, un bock à la main, des demoiselles sur les genoux. Dans ce temps-là, ses parents le destinaient au notariat ou à la magistrature. Puis, soudain, un incident dont M. l'Administrateur ne parlait jamais avait bouleversé sa vie. Il avait planté là l'École de droit et passé la mer. Il s'était engagé dans un régiment de zouaves. Ces braves gens avaient été ses maîtres d'arabe et de sabir. Grâce à leurs leçons, il connaissait presque tous les patois où les bons « bicots » s'embus-

quent comme dans la brousse. Et il les délogeait gentiment de ces tanières de ruse. Il les confondait, comme un adversaire que l'on enlève par un tour de hanches imprévu. C'était pour nous une bonne fortune de rencontrer un homme si au fait des deux civilisations, un garçon qui parlait avec une égale aisance des commentateurs du Coran et des verseuses du café Médicis.

Nous l'avions interrogé sur les progrès que le gouvernement civil faisait dans sa province. Il ne nous avait pas caché son sentiment :

— Les Français, dit-il, continuent de tenir, en Algérie, comme une perruque sur la tête d'un chauve. L'Arabe est resté arabe. Il tient à sa race comme à sa religion. Il a inventé un mot de sabir que l'on connaît jusqu'aux frontières des Chaâmba pour désigner ceux que nos offres séduisent. Il les appelle des « métournés » — et ces métournés sont l'objet d'une considération médiocre.

C'était pourtant dans le but de provoquer quelques conversions politiques que M. l'Administrateur s'était transporté officiellement dans les villages de la montagne.

Il nous proposa d'assister à ses interrogatoires.

Il déclara :

— J'ai justement, sous la main, un certain Naït-Ali qui, me dit-on, est fort ébranlé. L'homme me paraît ambitieux et rapace. Le caïd de son village est notre ennemi et le sien. Naït-Ali doit venir prendre le café avec moi. Notre conversation vous divertira.

L'Arabe arriva comme nous finissions de manger le « méchoui ». Il portait une barbiche grisonnante qui pendait de sa figure osseuse, dessinée en traits essentiels, ainsi que des poils postiches à un masque japonais. La blancheur relative de ses vêtements, son haïk de laine et de soie, son chapelet d'ambre, ses babouches jaunes et neuves, indiquaient son importance.

Il se précipita vers M. l'Administrateur avec un élan de joie exagérée. Il lui baisa la main, puis à demi-voix, comme une litanie de Ténèbres, trois fois de suite, ils échangèrent les paroles rituelles de la bienvenue :

— Tu vas bien ?... Et tes parents... ton cheval !... ta maison ?

— Tout est bien... Merci bien.

— Bien.

Alors, M. l'Administrateur invita Naït-Ali à s'asseoir en tailleur, sur le tapis, et, aussitôt, l'Arabe prit ce visage distrait, indifférent à toutes choses, derrière lequel ceux de sa race dissimulent convoitises et inquiétudes.

Selon la coutume, on demeura quelque temps silencieux, puis M. l'Administrateur dit :

— Naït-Ali, on m'a assuré que tu avais une bonne conduite... tu connais tes devoirs... tu fournis tes prestations... Veux-tu devenir Français ?

Nous guettions l'Arabe : son visage ne

bougea point. Il continuait de regarder devant soi, vaguement. On aurait pu croire qu'il était hermétiquement sourd, et que pas un mot de cette conversation ne lui entrait dans l'oreille.

Soudain, il demanda :

— Qu'est-ce que cela me rapportera ?

— Une foule d'avantages : d'abord, tu auras le droit de voter.

M. l'Administrateur dit cela si sérieusement, avec une ampleur si officielle, que je ne pus distinguer s'il était un pince-sans-rire merveilleux, ou si, vraiment, il avait cru séduire cet homme de tentes en lui proposant une carte d'électeur. A quoi ce petit morceau de carton pouvait-il servir à un Naït-Ali ? On aurait aussi bien pu lui offrir un coupon de loge pour le prochain mardi de l'Opéra.

L'Arabe fronça légèrement les sourcils :

— Voter ? fit-il. Non...

Évidemment, le suffrage universel lui apparaissait comme une duperie.

M. l'Administrateur n'insista pas.

Il reprit :

— Ensuite, tu pourras avoir un fusil... de la poudre... chasser à ta fantaisie.

Cette fois, Naït-Ali se dérida ; la naturalisation lui apparaissait sous un jour plus riant. C'était pour lui, l'homme de fantasia, la pire des humiliations de cacher son fusil comme le fruit d'un larcin. La dissimulation qui était le fonds de sa nature lui devenait insupportable, dès qu'il s'agissait de faire parler la poudre. Autant interdire à un ivrogne de chanter après qu'il a bu.

Donc, il passa sa main sur sa barbe et dit, l'air tenté :

— Ah ! oui... un fusil... Ah ! oui...

M. l'Administrateur se rengorgea ; il avait vraiment l'air d'un souverain qui accable de ses bienfaits un sujet fidèle :

— Ce n'est pas tout : ton fils fera son service militaire.

Il ne parut pas que la perspective de cette faveur exaltât, dans un très haut degré,

l'enthousiasme de Naït-Ali. Sans doute, la situation de cavalier de Maghzen a des avantages ; on est bien vêtu, on monte un bon cheval, on apprend à se servir des fusils français ; — mais aussi on devient le serviteur des conquérants, l'ennemi des croyants, on sera du mauvais côté le jour de la Guerre Sainte ; d'ici là, on se débauche on ne se marie plus, on boit du vin et de l'eau-de-vie, on perd le paradis. De plus, Naït-Ali songea fort justement que, le jour où son fils le quitterait, il lui faudrait payer un serviteur de plus.

Il répondit comme un écho :

— Mon fils fera son service...

Il ne dit pas positivement que cela lui déplaisait ; mais il était clair que cette prérogative-là ne le tentait pas. D'ailleurs, une question qu'il hésitait à poser lui occupait la cervelle.

Il se décida, et, presque à voix base :

— Et les femmes? demanda-t-il sans lever les yeux.

Le fonctionnaire dit avec rondeur :

— Eh bien ! mais, tu en auras une.

— Une ?

— Ça ne te suffit pas ?

— Si elle ne me plaît plus ?... Si j'ai envie d'en avoir d'autres ?

L'Arabe fit décidément la moue.

Depuis vingt ans, il achetait des femmes toutes jeunes et il les ramenait à leurs pères au bout d'une année de cohabitation.

Personne n'avait usé plus largement que lui des facilités du divorce mahométan ; et il ne se voyait pas enchaîné à quelque Allouma pour le reste de ses jours.

Il déclara :

— Eh bien ! non... ça, non.

Heureusement l'Administrateur avait réservé le meilleur morceau pour la bonne bouche :

— Enfin, dit-il, tu pourras devenir cheikh ou caïd... tu commanderas à des

cavaliers... tu toucheras des appointements...

Naït-Ali vit le manteau rouge flottant sur ses épaules et sur la croupe de sa jument ; déjà derrière ses talons il entendait un galop de cavaliers. Malgré lui, la griserie montait dans ses yeux. Un long silence prouva qu'il était touché aux entrailles.

Brusquement, il demanda :

— Alors, qu'est-ce que je dois faire?

M. l'Administrateur sourit :

— Tu signeras un papier que je vais te lire.

Naït-Ali retomba dans ses songes. Il aurait voulu savoir jusqu'où il s'engageait. Il craignait un piège.

Il demanda :

— Et mon sang?

M. l'Administrateur rit à gorge déployée :

— Tu le garderas, ton sang... On ne te demande qu'une goutte d'encre...

Alors, le visage de Naït-Ali s'illumina. Il rit, lui aussi, d'un rire superbe et faux,

où il livrait tout d'un coup le fond de son âme orientale, son ironie, son fanatisme :

— Je garde mon sang? s'écria-t-il ; mon sang arabe?... Donne, alors !... Je signerai tout ce que tu voudras... ! Tout...

MASSIME

C'est le délicieux Brésilien des opérettes et de Meilhac. Vous savez, le Brésillien de *Pépa* ? Au faubourg Saint-Antoine, ils ont leur marionnette : l'Anglais vêtu de larges carreaux et qui a des favoris d'arracheur de dents ; sur les boulevards, nous avons le Brésilien, nous avons « Massime ». Il est régulier au dîner du Cercle, exact dans les coulisses des petits théâtres. Le Cercle, le Théâtre, pour « Massime », c'est l'heure et la demie, les deux coups de timbre qui scandent les jours. Il va du Cercle au Théâtre par un trottoir du boulevard ; il

revient du Théâtre au Cercle par l'autre trottoir. Il ne s'arrête que devant certains confiseurs, certains bijoutiers. Il est si « parisieng » ! Sa sœur le dit, une sœur qu'il a, là-bas, à Rio : tous les dix ans, il va la voir, et, six mois d'avance, la pauvre femme en a la tête à l'envers. Elle réforme sa maison :

— Songez donc ! Massime qui est si parisieng !

Et « Massime » vous rapporte ce propos, gai comme une cage d'oiseaux exotiques, avec un petit zézaiement qui donne à sa cinquantaine une grâce enfantine. Il dit un « bisteck », un « isarélite », un « onibus ». Il a pour la prononciation des consonnes doubles une répugnance congénitale.

C'est ainsi que, la première fois que je l'ai rencontré — c'était à bord d'un transatlantique, dans le golfe de Gascogne, — il me dit avec une familiarité douce :

— Appelez-moi Massime...

Et, par prudence, je pris tout de suite le parti de le tutoyer.

L'amitié de Massime avait des avantages et des inconvénients. Je m'en aperçus tout de suite.

Chaque fois que je reprends la mer, elle se venge de mes infidélités, surtout quand c'est cette quinteuse, la mer d'équinoxe ; nous venions de nous expliquer ensemble, quand Massime entra brusquement dans ma cabine. Il m'expliqua « que mon estomac battait contre mes côtes », et, d'autorité, il me ficela avec une écharpe comme une momie. Je m'endormis en le bénissant.

Quand je me réveillai au bout de quelques heures, je fus désagréablement surpris par une odeur et par un bruit insolite. L'odeur était de ces peignoirs un peu musqués et frottés de peau humaine que tous nous avons flairés, de près ou de loin, au temps de notre jeunesse. Le bruit rappelait le ronron que les écureuils font sur leur balançoire. Intrigué, je me redressai sur ma couchette. Je faisais glisser le rideau sur la tringle, quand Massime entra dans ma cabine.

— Massime ! lui dis-je, qu'est-ce que cette odeur ?

Il répondit sans sourciller :

— C'est mon linze...

— Ton linge ?

— Mon linze sale... ze déteste l'odeur du linze froid...

Et avec candeur il me montra un sac fermé d'un cadenas qu'il avait glissé sous mon canapé.

J'allai lui dire son fait, quand un fracas épouvantable me rejeta dans ma couchette. Quelque chose comme une cage s'était brusquement décroché du porte-manteau. Dedans, une forme blanche bondissait, sursautait avec d'affreux miaulements.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

Massime avait ramassé la cage.

— Vous le voyez, dit-il, c'est un angora... un bel angora de Portugal... ze viens de de l'azeter à un matelot... c'est pour Fil-de-Fer... vous savez, ma petite amie... Il faisait du tapaze dans ma cabine... alors ze

l'ai apporté dans la vôtre... Ze me disais : « Ce çer ami ! ça ne le déranzera pas ; il dort si bieng !... »

Nous nous réconciliâmes quelques heures plus tard, en rade de Leixoës.

Le transatlantique devait relâcher le lendemain à Lisbonne. Et Massime me proposait de débarquer sournoisement pour aller prendre le train à Porto. On arriverait à Lisbonne vers minuit, et nous aurions passé des heures dans un bon lit, quand les autres passagers paraîtraient sur le Tage.

— Seulement, me dit Massime, nous emporterons le çat... Et vous le porterez bieng un peu ?...

— Tu dis !...

— Vous le porterez à votre tour...

Il fallut en passer par l'angora, car je tenais à m'étendre dans un lit qui ne vacillât point.

Une heure de la nuit sonnait aux clochers, quand nous arrivâmes à Lisbonne. Je ne me souviens pas d'avoir vu une ville si

noire, si vide. Nulle fenêtre éclairée, nul passant dans les ruelles en échelle, que notre calèche gravissait, redescendait comme une flèche, au triple galop de ses petits chevaux blancs, moitié arabes, moitié montagnards, qui ressemblent à des ramiers. Ils s'arrêtèrent si court devant une porte monumentale que nous vînmes nous écraser sur la banquette, contre la cage de l'angora.

Cet hôtel, où Massime avait toutes ses habitudes, était une demeure ancienne d'armateurs ruinés. L'escalier de marbre rappelait celui de la Comédie-Française, mais le style en était plus pur. Un homme de service survint avec une chandelle ; il traînait ses pieds dans des babouches sans quartier.

Massime entama avec lui un dialogue qui, tout de suite, tourna à la vocifération. Le mot de « Paris » y revenait constamment. Chaque fois l'œil noir de Massime lançait des éclairs. Je compris en gros que mon ami voulait souper. On lui répondait qu'il était trop tard.

— Devinez ce qu'il m'offre ? s'écria-t-il avec une indignation comique. Du çocolat et des oranzes ! A une heure du matin !... A des Parisiengs !

Puis se calmant :

— Au fait, ze sais où ze vous mènerai souper. Déposons seulement le çat et nos valises.

On nous conduisit, chacun à part, dans une chambre haute comme une cathédrale. Tout de suite je tâtai le lit et, vraiment, le matelas était aussi dur que ces marbres qui, dans les églises, supportent l'accoudement des morts historiques. J'essayais de le pétrir avec mes poings, quand Massime reparut. Son premier soin avait été d'ôter ses bottines. Il portait maintenant aux pieds de magnifiques pantoufles à tête de lion.

— C'est un cadeau de Fil-de-Fer, me dit-il, d'un air fat. Ze suis çez moi, ici, ze ne me zêne plus !...

Et comme je lui demandais où il voulait me conduire, il prit un air mystérieux :

— Çez Juana de Dios...

— Qui ça, Jeanne de Dieu ?

— Une vieille amie !... nous ne trouverons plus à manzer que çez elle ; ici, à Lisbonne, ils se couçent, comme des nouveaux mariés !

Les petits chevaux blancs nous attendaient à la porte. Toujours ventre à terre, ils montèrent et redescendirent quelques rues. C'était un quartier de grandes bâtisses sans fenêtres extérieures, des murailles de couvents ou de prisons. Et je crois bien que Juana de Dios elle-même avait dû louer un immeuble abandonné par quelque chapitre de Carmélites.

— Ah ça ! demandai-je, Massime, est-ce que tu me mènerais souper chez des nonnettes ?

C'étaient des nonnettes, en effet, mais de celles qui font aux passants la charité d'amour. Leur tenue, leurs paroles étaient décentes comme leurs vêtements. Elles devisaient dans un grand salon où tous les meubles avaient des housses. Et leurs vête-

ments semblaient aussi des housses qui cachaient la richesse de leur corps. L'Andalousie les avait prêtées au Portugal, où la femme est osseuse, desséchée, comme les contreforts des Sierras, avec des ombres de moustache sous les nez coupants. Elles avaient quinze ans, seize ans, dix-huit à peine. On aurait dit des fillettes dans un pensionnat, si le crayon noir n'avait allongé jusqu'au milieu de la tempe l'arc de leurs sourcils, si l'usure des baisers n'avait gonflé leurs lèvres.

Avec sa calvitie éblouissante, ses pantoufles à tête de lion, l'aisance paternelle de ses manières, Massime paraissait moins un visiteur qu'un ami de la maison. Il invita tout le monde à souper. Je lui faisais vis-à-vis ; je me souviens que j'avais à ma droite une petite Madrilène, à ma gauche, une beauté de Cadix. Nous bûmes du champagne qui faisait grincer les dents. Nous causâmes dans la langue des perroquets.

Massime, de plus en plus pâteux, portait

des toasts. Il contait des anecdotes. Il disait Paris, la grande vie, les soirs des petits théâtres, ses aventures de cœur, Fil-de-Fer et l'angora ; on l'écoutait, les coudes sur la table. J'étais bien oublié.

Soudain, il me cria :

— Çer, ze vais visiter les çambres...

Il disparut. Trois ou quatre beautés le suivirent. Et je restai là, à fumer des cigarettes, devant les fruits écroulés sur la table. Une de ces fillettes avait commencé de chanter, une autre avait pris une guitare...

Oh ! comme elles m'emmenaient loin... Les murs se reculaient ; je voyais devant moi de l'espace, de la lumière, ce grand soleil d'Espagne, qui fait de la poussière dorée avec la boue des chemins, de l'amour avec du désir.

Brusquement une grande clameur arrêta la chanson de la guitare. Je courus sur le seuil.

Un corps dévala sur moi dans l'escalier obscur.

— Ah ! çer ! fit Massime, en tombant dans mes bras ! Au secours !...

Je n'ai jamais su quelle arrogance de « Parisieng » lui avait valu cette brusque reconduite. Même comme je demandais des explications, on me poussa dans la rue après lui.

Les petits chevaux blancs ne nous avaient pas attendus. Massime s'assit au bord du trottoir. Il était abominablement gris : il pleurait.

— Voyons ! lui dis-je, courage ! Nous allons retourner à l'hôtel.

Mais il souleva ses pieds, avec une mimique désespérée. Et je vis qu'il était en chaussettes. Par hasard, ou par plaisanterie, Juana de Dios avait gardé les pantoufles à tête de lion. Je sonnai vainement pour les obtenir.

Triste retour... Massime sanglotait. De temps en temps, il perdait tout à fait courage et de nouveau il s'asseyait au bord du trottoir.

Il disait tragiquement :

— Ze vais gagner le mal...

Des hommes qui portaient des lanternes s'approchaient de nous dans les carrefours. Ils nous contemplaient avec méfiance. C'étaient les veilleurs de nuit ; on les appelle, là-bas, les « serenos ».

Le jour était tout à fait levé, quand Massime finit par retrouver sa route.

L'air matinal l'avait un peu dégrisé :

— Mon çer, me dit-il, en franchissant le seuil de l'hôtel, ne parlez zamais de cette aventure-là à Fil-de-Fer. Ze la connais : elle est zalouse... Elle serait capable de refuser l'angora...

LE VIATIQUE

— Vite! vite! décampe, démasque la porte!

Le marchand de pois chiches se leva sans se presser. Il avait roulé sa voiture jusqu'à cette place d'ombre, et il s'était assis pour fumer une cigarette en paix. C'était un vieil homme, dont la figure était ridée comme la peau d'un pachyderme. Mais il avait encore du sang (du sang andalous prompt à la colère) et il vociféra :

— Qui es-tu, pour me parler ainsi? Ta jeunesse et ton insolence ne me font pas peur! J'ai porté les armes dans mon temps; j'ai combattu sous le roi Carlos.

Le jeune homme avait poussé plus loin la voiture de pois chiches.

Il dit en haussant les épaules :

— Personne ne veut te contrister, vieux père ; mais tu es assis sur le seuil de Juan Tordoya, et voici qu'on le ramène des arènes avec un coup de corne dans la poitrine.

Dans ce moment-là, quatre hommes tournèrent la rue. Ils portaient le blessé. La cape de velours enveloppait son corps inerte. Un des pans traînait à terre. Et l'étoffe étant traversée, du sang ruisselait, goutte à goutte.

Beaucoup de gens avaient suivi le spada jusqu'à son logis, des spectateurs de l'accident, des flâneurs rencontrés dans la rue. On aurait voulu pénétrer dans la maison ; mais le jeune homme, qui déjà avait bousculé le marchand de pois chiches, ferma la porte de l'allée, et il cria par le judas qu'il donnerait des nouvelles.

Quand Tordoya fut déposé sur son lit, il ouvrit les yeux.

— Je vous en prie, murmura-t-il, prévenez la Teresa et mon confesseur.

Ses yeux regardaient le mur chargé d'images si fixement que, déjà, ils semblaient des prunelles vitreuses. Sa mâchoire, trop lourde, faisait bâiller les lèvres, ses joues creuses se touchaient dans la bouche. Le spada n'attendait plus que la visite de sa maîtresse et celle du capucin pour finir.

La Teresa arriva la première. Depuis quelques jours, elle était brouillée avec son amant pour un baiser que Juan avait envoyé à une fille en rentrant au toril. Mais quelle rancune tient devant la mort? D'un coup d'œil, elle jugea l'état du blessé. Elle l'aimait trop pour s'évanouir ou pour jeter des cris. Et puis, le temps ne lui manquerait pas pour pleurer un tel amant. Donc elle s'accouda au pied du lit et leurs yeux se parlèrent.

Alors, pour ne pas troubler cet entretien, les amis de Tordoya sortirent de la chambre.

Au dehors, il s'assirent dans l'escalier, sur les marches. Presque tous combattaient le taureau dans les arènes. Ils songeaient à l'audace de Tordoya, aux prouesses qui l'avaient fait aimer de cette belle fille et acclamer par toute la ville. Au travers de la fumée des cigarettes, ils voyaient fondre sur eux une bête qui avait, sous des cornes, le crâne de la mort. Et leurs bouches se détendaient, leurs mentons devenaient graves.

En bas, des coups heurtèrent la porte. C'était le confesseur. Il trouva la Teresa agenouillée au pied du lit, avec ses lèvres collées à la main pendante de Juan.

Pour celui-là, il ne pouvait plus parler. Il tourna les yeux vers celui qui entrait et ses regards dirent sa gratitude.

Le capucin avait passé l'âge où le désir bataille sous les frocs et rend le prêtre suspect. Il traitait ses pénitents avec dureté, avec des paroles qui cinglaient comme une discipline.

— Juan, dit-il, je suis venu à ton appel

parce que tu as toujours été un bon chrétien, malgré ta folie pour les femmes; pourtant, n'attends pas que je t'apporte le viatique. L'Église refuse son secours aux fous qui se suicident.

Les yeux du blessé exprimèrent une stupeur infinie; il s'agita faiblement sur son lit. Comme s'il était menacé, Teresa le couvrit d'un geste.

Et tirant le capucin par sa manche:

— Mon père, que contez-vous?... On vous a trompé... Juan n'a pas porté la main sur soi-même.

Le confesseur regarda cette fille échevelée avec mépris. Il dit à son pénitent:

— Mon fils, je pleure le sang à l'idée de vous refuser l'assistance que vous implorez; je ne suis qu'un pauvre religieux; en prenant le froc, j'ai fait vœu d'obéissance: il m'est défendu de donner l'absolution à ceux qui meurent dans les arènes.

— Depuis quand? s'écria Teresa. Est-ce que le Borgne et Tirado n'ont pas été en-

terrés avec une messe chantée et des pénitents derrière leur cercueil ?

Le capucin continuait de ne pas regarder la Teresa; il répondit, comme si Juan lui-même l'avait interrogé :

— Hélas! mon cher fils! Sa Sainteté a envoyé à son clergé d'Espagne des ordres formels; et, ce matin même, notre supérieur nous a fait connaître les volontés pontificales.

La Teresa était trop bonne catholique pour se révolter. Elle baissa la tête; puis, avec une résolution grave :

— Mon père, demanda-t-elle, est-ce qu'on a défendu en même temps à une femme chrétienne de communier auprès du mourant, et de lui appliquer les mérites du sacrement ?

— Non, dit le moine.

— En ce cas, mon Père, je vous en supplie, revenez après minuit, et apportez-moi le viatique, Dieu permettra que Juan vive jusque-là, car moi, je ne puis communier maintenant; je ne suis pas à jeun.

Ces heures de veillée furent interminables

pour la Teresa. Elle s'était placée au chevet de son amant. De temps en temps, elle se levait pour lui essuyer les tempes, pour glisser entre ses dents un morceau de glace. Elle n'abandonnait par sa main, ni ses prunelles fixes. Parmi les *Ave Maria*, un couplet de romance lui remontait dans la mémoire, une parole de guitare que Tordoya lui avait chantée, autrefois: « Quand je serai dans l'agonie, assieds-toi près de mon lit et regarde-moi dans les yeux; — peut-être que je ne mourrai pas. » Elle n'espérait pas garder son amant; elle avait vu, dans sa vie, trop de mortelles blessures; mais, du moins, elle voulait le retenir jusqu'à cette minute où elle ferait pour lui ce qu'elle avait décidé.

A son retour, le capucin trouva une table couverte de linge, un crucifix dressé entre deux candélabres et une branche d'olivier trempant dans l'eau bénite. Sous le reflet des cierges, Tordoya gisait si immobile que le capucin demanda:

— C'est fini?

— Non, dit Teresa, il entend encore.

Et, à demi-voix, elle prononça:

— Juan...

Sur l'oreiller, un tressaillement de paupières attesta que cette voix avait été reconnue. Aussitôt, elle s'agenouilla.

— Mon Père, fit-elle, bénissez ceux qui ont péché.

Elle conta leur amour, les œillades, les coquetteries, les rendez-vous, les baisers et puis la folie de leurs corps. Dans les bras l'un de l'autre, ils avaient oublié la terre et le ciel, les heures d'église, les jours de jeûne, l'exemple qu'on doit au prochain, le respect qu'on se doit à soi-même. Ils s'étaient aimés comme deux tisons qui se touchent et qui se dévorent. Elle demandait pardon pour les mots d'adoration qu'ils avaient profanés dans l'exaltation de leurs chairs, pardon pour les regrets qu'il emportait sous la terre, — pour les pleurs qu'elle verserait, jusqu'à son dernier jour, derrière un crêpe.

L'absolution descendit sur ces aveux comme un rafraîchissement du sang et des larmes. Puis, la face de Teresa se releva, ses lèvres s'allongèrent, elle reçut le viatique des mains qui le tendaient...

... Quand le bruissement lointain du chapelet eut averti la communiante que le moine avait quitté la maison, elle se releva vite :

— Juan, fit-elle.

Elle s'était penchée sur le visage, la bouche tout près de la bouche. D'une main, elle soulevait l'oreiller; de l'autre, elle fixait cette tête vagabonde.

A la fois, les yeux et les lèvres de l'agonisant s'ouvrirent. Il sentit les lèvres de Teresa qui écartaient ses lèvres inertes, et, dans ce baiser, le dernier, elle lui passa l'hostie.

PÈRE ET FILS

Le brigadier Tiodoro chevauchait sur la route de Corte avec son bicorne enveloppé dans un étui de toile cirée, et l'ombre de midi perpendiculaire aux sabots de sa jument. Cinq cavaliers suivaient dans un nuage de poussière à belle distance : c'étaient de bons gendarmes corses à figures de brigands.

L'un d'eux dit:

— Tiodoro mâche son mors. Regardez comme sa tête est placée ! Il est pourtant heureux en ménage avec la Giuseppa ?

A ce moment, le brigadier mit les éperons

dans le ventre de sa jument et toute la troupe prit le galop derrière lui. Corte venait d'apparaître au tournant de la route et les gendarmes avaient l'habitude d'entrer dans la ville en caracolant, pour appeler les femmes aux fenêtres.

Pourtant, le brigadier n'avait pas de hâte de regagner sa maison. Deux années auparavant, il avait épousé la plus jolie fille du pays, une certaine Giuseppa que tous les jeunes gens à marier obsédaient de leurs galanteries.

La belle avait préféré Tiodoro parce qu'il était brigadier, parce qu'il avait la poitrine large et le cœur fier. Les deux jeunes gens s'étaient aimés avec la furie de leur pays : l'homme, triomphant, les moustaches en croc, la chair contente ; la femme avec des yeux de langueur, tout enveloppés d'ombre, des sourires et des poses d'heureuse lassitude.

Ç'avait été une période de vacances pour les bandits. Il fallait si longtemps au brigadier pour sortir de son lit, qu'un

boiteux aurait eu le loisir de gagner le maquis avant qu'un gendarme fût en selle. Puis, les mauvaises langues disaient que, chaque jour, après son repas de midi, Tiodoro s'enfermait dans sa chambre à coucher, afin d'écrire des rapports qui, jamais, ne partaient pour Bastia. Tout cela finit par l'entrée dans le monde d'un garçon que l'on appela Ercolo et qui pesait neuf livres en naissant.

Sa mère avait commencé de l'aimer tout de suite, quand il n'était encore pour elle qu'un prétexte à ourler des langes et une occasion de maux de cœur. Souvent, pendant le jour, tandis que Tiodoro était en tournée avec ses hommes, elle fermait les yeux pour se représenter la figure de son mari. Elle voulait que l'enfant attendu ressemblât à ce père comme deux effigies de la même frappe. Des commères lui avaient recommandé l'efficacité des évocations aveugles. Sûrement, le mari et le fils occupaient dans son cœur des places égales. Mais Ercolo

continua de grossir aux dépens de son voisin. Quand il vint au monde, sa victoire était assurée : la fougue d'amour avait tourné en tendresse de lait.

Tout d'abord, Tiodoro ne s'était point préoccupé de ce rival que la nature lui donnait ; même, à sentir sa femme plus pesante à son bras, il s'était rengorgé, comme si, dans le monde, il était le premier homme pour qui se fût produit une pareille suite des amours. En rentrant au logis, il se plaisait à remplir de son poing les petites brassières que la Giuseppa avait cousues pendant le jour. Il enfilait deux doigts dans les manches ; il animait ces chiffons d'une vie de marionnettes. La jeune femme riait très fort de ce jeu-là, elle mettait les bras au cou de son brigadier et ils glissaient à s'aimer comme si, déjà, l'enfant n'eût pas été entre eux.

Un jour, Tiodoro s'avisa que sa femme était venue à sa rencontre moins loin que de coutume. Il lui en fit reproche.

Elle répondit avec un sourire tendre :

— C'est la faute de ton enfant...

Le lendemain, elle raccourcit encore sa promenade ; elle finit par ne plus se montrer qu'à la fenêtre de la gendarmerie. Et ce fut bien pis, quand Ercolo put endosser les fameuses brassières et coller sa bouche au sein maternel ! Jamais Giuseppa n'était lasse de baiser ce corps robuste, de tapoter les reins, d'étouffer avec ses lèvres ces vagissements de nouveau-né qui chantent la gamme. La nuit, elle se relevait pour épier le souffle léger, derrière la moustiquaire. Le jour, elle défendait à Tiodoro de fumer à côté de son fils. Elle se fâchait, s'il faisait crier ses bottes dans l'escalier de sapin. Elle ne se levait plus pour le servir. Elle laissait une petite montagnarde préparer le repas et le café. Elle mettait plus de fleurs dans les vases de la cheminée. Elle ne se peignait à la hâte. Elle détournait la bouche des moustaches du brigadier ; et, comme une sœur, elle tendait la joue. Tiodoro sentait qu'il

n'était plus dans la maison qu'un utile comparse. Il souffrait autant qu'un cheval de selle que l'on attelle en paire. Oui, vraiment, c'était cela l'image de leur vie; Giuseppa l'attachait à côté d'elle au char de sa fragile idole. Il se plaignit; il s'échappa en mots amers. Mais la jeune femme le contempla avec une nuance d'inquiétude.

— Eh quoi! fit-elle, serais-tu jaloux de ton propre fils?

Il y avait tant d'indignation dans sa voix que Tiodoro baissa la tête; il mâchait son mors, comme disaient les gendarmes. Et vraiment, ce matin-là, il avait une excuse à sa mélancolique humeur.

Deux mauvais garçons, qui déjà lui avaient tué un gendarme en guet-apens, venaient de voler un troupeau de chèvres. Ils tenaient le maquis, dont on ne pouvait les débusquer qu'à coup de feu. Tiodoro avait reçu l'ordre de les poursuivre, et de les atteindre.

Il les avait bien aimées dans sa jeunesse, ces chasses à l'homme, où l'on rampe à

plat ventre, sur les pierres, où l'on bondit de rocher en rocher, comme des moufflons; où l'on se terre des heures, à l'affût, pour placer sa balle à coup sûr. En ce temps-là, les risques ajoutaient pour lui un plaisir à l'aventure. Mais depuis qu'il avait conduit la Giuseppa dans sa maison, le brigadier n'avait plus de goût pour les parties de montagne. « Les baisers, comme dit le proverbe, fondent le plomb. »

Un autre aurait profité du péril pour rentrer par une brèche d'angoisse dans le cœur de sa femme. Pas une minute Tiodoro ne songea à cette ruse. Il était trop fier pour reconquérir sa place en surprise dans la tendresse de Giuseppa. Il avait décidé de ne point lui parler de l'ordre reçu, ni de l'expédition projetée. Mais, sans qu'il se l'avouât, dans sa large poitrine de gendarme son cœur souffrait à cette idée :

« Elle ne s'attendrira pas sur mon départ. Elle ne priera pas pour moi. Elle ne versera pas de larmes; peut-être même le souvenir

de son Tiodoro ne la visitera point. Elle passera le jour à sourire pour son enfant pendant que le père sera sous les balles. »

Le brigadier trouva la Giuseppa assise devant un baquet, où Ercolo barbotait à son aise. Bien que l'heure du repas eût sonné, la table n'était pas dressée. A l'entrée de son mari, la Giuseppa tourna la tête. Elle fit avec avec son lumineux sourire :

— C'est toi, Tiodoro?

Elle tendit sa joue, mais elle ne se leva point pour lui mettre les bras au cou comme dans le bon temps.

Sans mot dire, le brigadier s'assit au coin de la table et il attendit la bonne volonté de la servante. Son silence était si lourd, que la jeune femme s'en avisa.

— Qu'est-ce que tu as, Tiodoro?

— Je n'ai rien.

— Tu es fâché contre moi?

Il la regarda avec tristesse, puis prononça :

— J'aurais tort. Est-ce que tu n'es pas une bonne mère pour notre enfant?

La Giuseppa ne répondit point et le repas s'acheva dans la contrainte.

Cependant, comme Tiodoro rebouclait son sabre et vérifiait son revolver, elle demanda encore :

— Tu ne fais pas ta sieste, Tiodoro?

Il secoua la tête.

— Tu sors?

— Pour mon service. Au revoir.

Déjà il ouvrait la porte. Il espérait qu'elle le rappellerait, qu'elle aurait la pensée de lui tendre les lèvres.

Elle était restée debout au milieu de la chambre son enfant sur le bras, les yeux à terre paraissant songer.

Le cheval du brigadier attendait devant la maison. Tiodoro l'enfourcha sans hâte, il rassembla longuement les rênes. Déjà il serrait les jambes quand au-dessus de sa tête, une voix l'appela :

— Tiodoro !

La Giuseppa était sur le balcon avec l'enfant dans les bras.

— Tiodoro, dit-elle, ne pars pas chagrin; nous t'envoyons notre baiser.

Elle avait son sourire et ses yeux d'autrefois. Il leur sourit, lui aussi. Il était touché aux larmes. Et, comme elle faisait mine de tendre l'enfant, il se leva sur ses étriers.

— Je ne puis l'atteindre, Giuseppa, jette-le-moi.

Il la regardait ardemment, inquiet de l'épreuve. La Giuseppa pâlit, mais sans hésiter elle riposta :

— Il est à toi, Tiodoro, le voici, puisque tu le veux.

Le père s'était haussé sur sa selle; il reçut dans ses bras le précieux fardeau. Alors, son visage rayonna, et, levant vers la jeune femme encore tremblante des yeux pleins de lumière, il dit avec un grand élan de joie:

— O Giuseppa, j'aime cet enfant deux fois, puisque tu as eu confiance.

FIN.

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3098-2-95. (Encre Lorilleux).

